

Oeuvres poétiques / Théophile de Viau ; éd. par G. Saba

Première partie

Épître au lecteur

Puisque ma conversation est publique et que mon nom ne se peut cacher, je suis bien aise de faire publier mes écrits, qui se trouveront assez conformes à ma vie et très éloignés du bruit qu'on a fait courir de moi. Je sais bien que dans l'aveugle confusion d'une réputation ignorante on a parlé de moi comme d'un homme à périr pour exemple, sans que jamais l'Eglise ni le Palais aient repris ni mon discours ni mes actions. Et depuis qu'il me souvient d'avoir vécu parmi les hommes, je n'en ai jamais pratiqué qui ne me soient encore amis. Tous ceux qui parlent mal de moi ne sont ni de ma conversation ni de ma connaissance. Je me puis vanter d'avoir assez de vertu pour imputer à l'envie les médisances qui m'ont persécuté. Ces outrages ne m'ont point affligé l'esprit ni détourné le train de ma vie. Je sais que les injures de ma fortune ont fait celles de ma réputation. En mon bannissement j'étais infâme et criminel; depuis mon rappel, innocent et homme de bien. Et la même façon de vivre qui s'appelait autrefois débauche, s'appelle aujourd'hui réformation. Les esprits des hommes sont faibles et divers partout, principalement à la Cour où les amitiés ne sont que d'intérêt ou de fantaisie; le mérite ne se juge que par la prospérité, et la vertu n'a point d'éclat que dans les ornements du vice; l'éloquence n'a plus de grâce qu'à persuader la liberté et les mauvais moeurs; la pointe et la facilité de l'esprit ne paraît plus qu'à médire; être habile, c'est bien trahir; la raison est inconnue, la Religion encore plus; le Roi ne voit que des révoltes; Dieu n'entend que des impiétés, tant le siècle est maudit du Ciel et de la terre; les gens de lettre ne savent rien; la plupart des juges sont criminels; passer pour honnête homme, c'est ne l'être point. Dans ce rebours de toutes choses, j'ai de l'obligation à mes infamies qui, au vrai sens, se doivent appeler des faveurs de la renommée. Sur cette foi je ne changerai ni mon nom ni mes pensées; et veux sortir sans masque devant les plus rigoureux censeurs des écoles les plus chrétiennes. Je ne sache ni latin ni français, ni vers ni prose qui redoute la presse ni la lecture des plus délicats; je parle pour la conscience, car du style et de l'imagination, je ne suis ni fort ni présomptueux; et cette publication est plutôt de l'humilité de mon âme que de

la vanité de mon esprit.

I. Au roi sur son exil. Ode

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments,
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre,
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière,
Et qui, malgré les fleurs de lys,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis;
Ce grand Dieu qui fit les abîmes
Dans le centre de l'univers,
Et les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocents,
A l'ombre de ses bras puissants,
Trouvent un assuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge
Des maux où vous m'avez jeté.
Eloigné des bords de la Seine
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'oeil du jour
Ne me luit plus qu'avecque peine:
Sur le faîte affreux d'un rocher,
D'où les ours n'osent approcher,
Je consulte avec des Furies,
Qui ne font que solliciter
Mes importunes rêveries
A me faire précipiter.
Aujourd'hui, parmi des sauvages,
Où je ne trouve à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,

Et dedans l'écho des rivages;
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecque des cris
Bénit le Roi parmi les rues,
Ici les accents des corbeaux
Et les foudres dedans les nues
Ne me parlent que de tombeaux.
J'ai choisi loin de votre empire
Un vieux désert où des serpents
Boivent les pleurs que je répands
Et soufflent l'air que je respire.
Dans l'effroi de mes longs ennuis,
Je cherche, insensé que je suis,
Une lionne en sa colère,
Qui me déchirant par morceaux
Laisse mon sang et ma misère
En la bouche des lionceaux.
Justes cieux, qui voyez l'outrage
Que je souffre peu justement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal ou plus de courage.
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de soupirer à Dieu,
Je n'ai rien qui me divertisse.
Job, qui fut tant homme de bien,
Accusa le Ciel d'injustice
Pour un moindre mal que le mien.
Vous, grand Roi si sage et si juste
Qu'on ne voit point de roi pareil,
Suivrez-vous le même conseil
Qui fit jadis faillir Auguste?
Sa faute offense ses neveux,
Et fait perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire:
Même les astres aujourd'hui
Font des plaintes à la Mémoire

De ce qu'elle a parlé de lui.
Encore dit-on que son ire
L'avait bien justement pressé,
Et qu'Ovide ne fut chassé
Que pour avoir osé médire.
Moi, dont l'esprit mieux arrêté
D'une si sotte liberté
Ne se trouva jamais capable,
Aussitôt que je fus banni
Je souhaitai d'être coupable
Pour être justement puni.
Mais jamais la mélancolie,
Qui trouble ces mauvais esprits,
N'a fait paraître en mes écrits
Un pareil excès de folie;
Et si depuis le premier jour
Que mon devoir et mon amour
M'attachèrent à vos services
Je n'ai tout oublié pour eux,
Le Ciel, pour châtier mes vices,
Fasse un Enfer plus rigoureux.
Je n'ai point failli, que je sache,
Et si j'ai péché contre vous,
Le plus dur exil est trop doux
Pour punir un crime si lâche;
Aussi quels lieux ont ce crédit,
Où, pour un acte si maudit,
Chacun n'ait droit de me poursuivre?
Quel monarque est si loin d'ici,
Qui me veuille souffrir de vivre,
Si mon Roi ne le veut aussi?
Quoi que mon discours exécute,
Que ferai-je à mon mauvais sort?
Qu'appliquerai-je que la mort
Au malheur qui me persécute?
Dieu, qui se plaît à la pitié,

Et qui, d'un saint voeu d'amitié,
Joint vos volontés à la sienne,
Puisqu'il vous a voulu combler
D'une qualité si chrétienne,
Vous oblige à lui ressembler.
Comme il fait à l'humaine race,
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paraître aux mortels
Moins de justice que de grâce.
Moi, dans le mal qui me poursuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit,
Que jamais une telle foudre
N'ébranle l'établissement
De ceux qui vous ont fait résoudre
A signer mon bannissement.
Un jour leurs haines apaisées
Feront caresse à ma douleur,
Et mon sort, loin de mon malheur,
Trouvera des routes aisées.
Si la clarté me dure assez
Pour voir, après ces maux passés,
Un Ciel plus doux à ma fortune,
Mon âme ne rencontrera
Aucun souci qui l'importune
Dans les vers qu'elle vous fera.
De la veine la plus hardie
Qu'Apollon ait jamais rempli,
Et du chant le plus accompli
De sa parfaite mélodie,
Dessus la feuille d'un papier,
Plus durable que de l'acier,
Je ferai pour vous une image,
Où des mots assez complaisants,
Pour bien parler de mon ouvrage,
Manqueront à vos courtisans.
Là, suivant une longue trace

De l'histoire de tous nos rois,
La Navarre et les monts de Foix
S'étonneront de votre race;
Là, ces vieux portraits effacés,
Dans mes poèmes retracés,
Sortiront des vieilles chroniques,
Et, ressuscités dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'estime de l'univers.
Depuis celui que la Fortune
Amena si près du Liban,
Et sous qui l'orgueil du Turban
Vit fouler le front de la Lune,
Je ferai parler ces rois morts,
Et, renouvelant mes efforts,
Dans le discours de votre vie,
Je ferai si bien mon devoir,
Que la voix même de l'envie
Vous parlera de me revoir.

II. Au Roi

Cher objet des yeux et des coeurs,
Grand Roi, dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux et d'auguste,
Usez moins de votre amitié,
Vous perdrez ce titre de juste
Si vous usez trop de pitié.
Quand un Roi par tant de projets
Voit dans l'âme de ses sujets
Son autorité dissipée,
Quoi que raisonne le conseil,
Je pense que les coups d'épée
Sont un salubre appareil.
L'honneur d'un juste potentat
Est de faire qu'en son état
La paix ait des racines fermes:

Par là se doit-il maintenir
Et demeurer toujours aux termes
De pardonner et de punir.
Contre ces esprits insensés,
Qui se tiennent intéressés
En la calamité publique,
Selon la loi que nous tenons,
Il ne faut point qu'un roi s'explique
Que par la bouche des canons.
Les forts bravent les impuissants,
Les vaincus sont obéissants,
La justice étouffe la rage.
Il les faut rompre sous le faix:
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.
Henri, détourne ici tes yeux,
Et, regardant ces tristes lieux
Consacrés à ta sépulture,
Considère comme ton coeur
Se lâche et contre sa nature
Reçoit un ennemi vainqueur.
Toutefois, grand astre des rois,
Celle qui te prit autrefois
Encore impunément te brave,
Ton coeur ne lui résiste pas
Et demeure toujours esclave
De ses victorieux appas.
Grande Reine, en faveur des lys
Avec lui presque ensevelis,
N'offensez point ses funérailles;
Pour l'avoir à quoi le dessein
De venir rompre des murailles
Si vous l'avez dans votre sein?
Merveilleux changement du sort!
Ce grand Roi, que devant sa mort
Vous gagniez avecque des larmes,

Est-il si puissant aujourd'hui
Qu'il vous faille employer des armes
Pour avoir empire sur lui?
Quoique ce grand coeur généreux,
Forcé d'un respect amoureux,
Ait fléchi devant votre face,
Il n'est point si fort abattu
Que son fils n'y trouve une place
Où faire luire sa vertu.
Nous croyons que ces révoltés,
A notre abord épouvantés,
Se défendront mal à la brèche;
Et qui fera comparaison
De vingt canons contre une flèche,
Dira que nous avons raison.

III. Sur la paix de l'année M.DC.XX. Ode

La paix trop longtemps désolée
Revient aux pompes de la Cour,
Et retire du mausolée
Les jeux, les danses et l'amour.
Au seul éclat de nos épées
Les tempêtes sont dissipées;
Tous nos bruits sont ensevelis;
Mon Prince a fait cesser la guerre,
Et la grâce a rendu la terre
Pleine de palmes et de lys.
Notre état, d'un triste visage,
Désespéré de son salut,
Sans le Roi ne trouvait l'usage
D'aucun remède qui valût.
Grand Roi, que vos vertus sont grandes
Et bien dignes de nos offrandes!
Que vos travaux ont eu de fruit!
Toute la terre en est semée,
Et la voix de la renommée

N'en saurait faire assez de bruit.
Eh bien, races dénaturées,
Qu'avez-vous plus à murmurer?
Les fureurs se sont retirées,
Le désordre n'a pu durer;
Vos étendards sont notre proie,
Vos flammes sont nos feux de joie,
Le Roi triomphe du malheur;
Et jamais on n'a vu monarque
Qui gravât de meilleure marque
Son jugement ni sa valeur.
La trahison confuse et blême
Ne sait plus sur quoi ravager;
Le Roi a mis tout ce qu'il aime
Loin de la honte et du danger.
Il a réprimé la licence
Dont on pressait son innocence;
Et ses desseins laborieux,
Qui ne vont point à l'aventure,
Ont fait voir que sa créature
Était aussi celle des dieux.
Dans nos victorieuses armes,
Si la clémence l'eût permis,
Et plus de sang et plus de larmes
Eussent marqué ses ennemis.
Et dirais bien à quels supplices
S'attendaient leurs noires malices:
Mais il est las de les punir,
Il est honteux de leur diffâme,
Et serait fâché que son âme
En eût gardé le souvenir.
Il suffit que la paix est ferme,
Que ces esprits audacieux
Ont enfin achevé le terme
De leurs complots séditieux:
Il suffit que rien n'importune

Ni sa vertu, ni sa fortune,
Que le Ciel rit à son plaisir,
Que la gloire a lassé l'envie,
Et que sa grandeur assouvie
Ne trouve ni but, ni désir.
Traîtres outils de nos folies,
Instruments de flamme et de fer,
Que vos races ensevelies
Se recachent dedans l'enfer.
Aussi bien nos dieux tutélaires,
Dont ces révoltes ordinaires
Ont armé les mains tant de fois,
Jurent que le premier rebelle
Sera la victime éternelle
De l'injure de tous les rois.
Espérer encore des grâces
Et croire en de pareils forfaits
Que vous ni vos futures races
Puissiez jamais trouver de paix,
C'est douter que félonies
Ne soient proches d'être punies,
C'est ne savoir point de prison,
S'imaginer qu'un a deux têtes,
Que le ciel n'a point de tempêtes,
Ou qu'il aime la trahison.
Mais je faux en mes défiances,
Notre mal vous a fait pâlir,
Et je crois que vos consciences
L'ont fait avec du repentir.
Auriez-vous bien la barbarie
De confesser que la furie
Vous ait fait venir sans remords
Au travers du fer et des flammes,
Où tant de généreuses âmes
Ont accru le nombre des morts?
Je vis de quel sanglant orage

L'enfer se déborda sur nous,
Et voulus mal à mon courage
De m'avoir fait venir aux coups.
La campagne était allumée,
L'air gros de bruit et de fumée,
Le Ciel confus de nos débats,
Le jour triste de notre gloire,
Et le sang fit rougir la Loire
De la honte de vos combats.
C'est assez fait de funérailles;
On voit un assez grand tableau
De chevaux, d'hommes, de murailles
Que la flamme a jeté dans l'eau.
C'est assez, le Ciel s'en irrite:
Et de quelque si grand mérite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'est rien de tel que de vivre
Sous un Roi tranquille, et de suivre
La sainte majesté des lois.

IV. Au Roi. Étrenne

Le dessein que j'avais de saluer le Roi,
Et de lui faire un don de mes vers et de moi,
D'une vieille coutume aux présents ordonnée,
Attendait que le temps recommençât l'année.
Mais mon juste devoir ne s'est pu retenir,
Je trouve que ce jour est trop long à venir,
Et ce n'est point ici le temps, ni la coutume,
A qui je donne loi de gouverner ma plume.
Quelque jour de l'année où je respire l'air,
C'est de ce fils des dieux de qui je dois parler.
Mon âme en adorant à cet objet s'arrête,
Et mon esprit en fait mon travail et ma fête.
Tout ce que la nature a de rare et de beau,
Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que peut le Ciel pour obliger la terre,

Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roses, les rochers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents et le bruit des oiseaux,
Le vêtement d'Iris et le teint de l'Aurore,
Les attraits de Vénus ni les douceurs de Flore,
Tout ce que tous nos dieux ont de cher et de doux,
Grand Prince, ne peut point se comparer à vous.
César auprès de vous perd ce renom d'Auguste,
Mars celui de vaillant, Thémis celui de juste.
La vertu n'eut jamais des mouvements si saints
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux desseins:
C'est par où dans nos coeurs son amitié s'imprime,
C'est pour l'amour de vous que nous quittons le crime.
L'exemple de vos moeurs force plus que la loi,
Et votre sainte vie autorise la foi.
Lorsque ces grands desseins, à qui l'Europe entière,
Pour un mois d'exercice, était peu de matière,
Furent mis au tombeau du plus vaillant héros
Dont le sein de la terre ait jamais eu les os,
La vertu s'en allait, mais vous l'avez suivie,
Et, retenant de lui la couronne et la vie,
Il vous plut d'arrêter avecque vous aussi
Les belles qualités qui l'honoraient ici.
Je croyais l'univers perdu dans cette perte,
Que la terre après lui demeurerait déserte,
Que l'air serait toujours de tempête animé,
Que le Ciel dans l'enfer se verrait abîmé,
Et que les éléments, sans ordre et sans lumière,
Reviendraient en l'horreur de la masse première.
Sa gloire allait du pair avec les immortels,
Et pour lui tous nos coeurs n'étaient que des autels;
Tous les peuples chrétiens l'avaient fait leur arbitre,
Jamais autre que lui ne posséda ce titre;
Sa vertu lui gagna tous ces noms glorieux,
Que notre fantaisie accorde aux demi-dieux.
Les plus grands rois trouvaient du mérite à lui plaire:

Tout aimait sa faveur, tout craignait sa colère.
Ainsi que ce Soleil, penchant vers le tombeau,
Jetait sur l'univers l'oeil plus grand et plus beau,
Sa valeur, trop longtemps honteusement oisive,
Méditait d'arracher son myrte et son olive.
Le bruit de ses desseins par l'Europe volait,
Chacun de ses projets différemment parlait,
Tous les rois ses voisins pendaient sur la balance,
Egalement douteux où fondrait sa vaillance.
Son courage riait de voir que la terreur
Se mêlait parmi tous dans leur confuse erreur.
Son bien s'allait borner de la terre et de l'onde.
Et, sans vous, c'eût été le plus grand roi du monde.
Que sans vous son trépas eût causé de malheurs!
Qu'il nous eût fait verser et de sang et de pleurs!
Mais, grâce au Roi des cieux, tout prévoyant et sage,
Dont vous êtes ici la plus parfaite image,
Nous sommes consolés, et le même cercueil
Qui enferma ses os, renferma son deuil.
Les arts et les plaisirs, les autels et les armes,
Ont presque du regret d'avoir jeté des larmes.
Quel de tous les plus grands et des plus braves rois,
Assure mieux que vous l'autorité des lois?
Votre empire nous sait si doucement contraindre,
Que les plus libertins ont plaisir à vous craindre;
L'âme la plus sauvage a pour vous de l'amour;
Quel si grand roi n'est point jaloux de votre Cour?
Et les dieux, contemplant votre adorable vie,
Si vous n'étiez leur fils, vous porteraient envie.
Le Soleil est ravi quand son oeil vous reluit,
Et ne voudrait jamais de repos ni de nuit:
Ses rayons n'aiment point à chasser le nuage
Que pour n'être empêchés de vous voir au visage;
C'est pour l'amour de vous qu'il bâtit ses maisons,
Qu'il rompit le chaos, qu'il changea les saisons,
Qu'il nous fit discerner le ciel d'avecque l'onde,

Et mit le grand éclat de la lumière au monde.
Pour vous son feu s'occupe à ce métal pesant,
Partout dedans le Louvre à vos yeux reluisant;
Pour vous sa fantaisie, en nos vergers errante,
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
Et sachant que vos yeux se plaisent aux couleurs,
Il vous peint son amour dans la face des fleurs.
Que cet astre fut gai quand, aux rives de Loire,
Il vit les monuments gravés pour votre gloire!
Sentant que sont devoir touchait votre grandeur,
Il n'éclaira jamais avecque tant d'ardeur,
Et reçut comme encens l'honorable fumée
Que le canon donnait à votre renommée.
Le fleuve de son lit alors fit un cercueil,
Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,
Et redoubla ses pas pour conter à Neptune
Ce que votre vertu fit faire à la Fortune.
Neptune, réjoui de vos succès heureux,
Rendit de votre nom tous ses flots amoureux;
Et, d'un char empenné fendant ses routes calmes,
Vint planter sur ses bords une forêt de palmes.
Et le Ciel, glorieux d'un si juste bonheur,
Avec affection fit fête à votre honneur.
Mars n'a point fait encore une si belle proie,
Et vante ce jour-là plus que la nuit de Troie,
Voyant votre jeunesse en nos sanglants combats,
Dans le sein du péril rechercher ses ébats.
Que nous eûmes de peur qu'un excès de courage
Ne vous mît au hasard d'un général naufrage!
Béni soit ce grand Dieu qui, d'un soin paternel
Garde à votre génie un bonheur éternel!
Il a fait vil, pour vous, ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le ciel que votre empire.
Ce sage et grand esprit, que votre saint désir,
Pour le salut commun, nous a daigné choisir,
Ce grand Duc nous fait voir avec trop d'assurance

Que le destin du Ciel est celui de la France,
Que vos plus grands desseins arrivent à leur port,
Et que vous et les dieux n'avez qu'un même sort.
On dit que ce grand siège où tous les dieux reposent,
Et, d'un conseil secret, de nos desseins disposent,
Ce grand pourpris d'azur d'où mille flambeaux
Eclatent à nos yeux si puissants et si beaux,
Eut autrefois besoin qu'un mortel prît l'audace
De se charger du faix de sa pesante masse:
Atlas s'aventura de soutenir les cieux,
Autrement la nature eût vu tomber les dieux.
Ce n'est point qu'en effet la céleste machine
Se trouvât quelquefois proche de sa ruine,
Ni que jamais un homme, à notre sort pareil,
Ait pénétré les airs, ni touché le Soleil:
Cette fable, au vrai sens que la raison lui donne,
Nous enseigne qu'Atlas eut la trempe si bonne,
Et l'esprit si hardi, qu'il osa s'élever
Jusqu'où mortel que lui ne pouvait arriver:
Il savait les secrets d'Iris et du tonnerre,
Et comme chaque étoile a pouvoir sur la terre;
L'univers le croyait son général appui,
Et plusieurs potentats se reposaient sur lui.
La nature y reprit une vertu seconde;
Le destin lui laissa la conduite du monde,
Et les dieux par plaisir mirent entre ses mains
L'inévitable droit qu'ils ont sur les humains.
Grand Roi, vous avez fait un ciel de votre empire;
Il eut un bon Atlas, le vôtre n'est pas pire;
Et chacun voit assez qu'en sa comparaison,
Votre amitié s'accorde avecque la raison.
Tant que votre faveur éclaire à ses pensées,
Nos fortunes ne sont d'aucun deuil menacées.
Quoi que les factieux retrament de nouveau,
Leurs complots en naissant trouveront leur tombeau;
Et vous verrez toujours durer la couronne,

La paix qu'à votre esprit votre innocence donne.
Ainsi fasse le Ciel, et jamais son courroux
N'approche aucun danger ni de lui ni de vous!

V. Ode au Prince d'Orange

Un esprit lâche et mercenaire,
Qui d'une gloire imaginaire,
Flatte les coeurs ambitieux,
Lorsqu'il parle de vos louanges,
Met les hommes plus vicieux
A la comparaison des anges.
Aussi bien, nue et sans appas,
La pauvre Muse n'ose pas,
Parmi les pompes où vous êtes,
Faire venir la vérité,
Et si les bouches des poètes
Ne quittent leur sévérité,
Elles demeureront muettes.
Prince, je dis sans me louer,
Que le Ciel m'a voulu douer
D'un esprit que la France estime,
Et qui ne fait point mal sonner
Une louange légitime
Quand il trouve à qui la donner.
Mais le vice à qui tout aspire,
Maîtrise avecque tant d'empire
Ceux qui gouvernent l'univers,
Que chez les plus heureux monarques,
O honte de ce temps pervers!
A peine ai-je trouvé des marques
Qui fussent dignes de mes vers.
Et depuis que la Cour avoue
Ces âmes de cire et de boue
Que tout crime peut employer,
Chacun attend qu'on le corrompe,
Et les grands donnent le loyer

Tant seulement à qui les trompe.
Lorsque la force du devoir
Pousse mon âme à décevoir
Quelqu'un à qui je fais hommage,
Si quelquefois pour un mortel
Je tire une immortelle image,
C'est afin qu'il se rende tel
Qu'il se voit peint en mon ouvrage.
Mais quand je pense à ta valeur,
O que mon sort a de malheur!
Car même des nouveaux Orphées
Ne pourraient, en flattant le dieux,
Dire si bien que tes trophées
Ne méritent encore mieux.
Quels vers faut-il que je prépare?
En quel si beau marbre de Pare
Dois-je graver des monuments
Qui soient fidèles à ta gloire?
Quels si religieux serments,
Jurant tes faits à la mémoire,
Feront croire que je ne mens?
L'Espagne, mère de l'orgueil,
Ne préparait votre cercueil
Que de la corde et de la roue,
Et venait avec des vaisseaux
Qui portaient, peintes sur la proue,
Des potences et des bourreaux.
Ses troupes à pleine licence
Venaient fouler votre innocence,
Et l'appareil de ses efforts
Craignait de manquer de matière,
Où vos champs, tapissés de corps,
Manquaient plutôt de cimetière
Pour le sépulcre de ses morts.
Les vôtres, que mordit sa rage,
Mourant disaient en leurs courages:

O nos terres! O nos cités!
Si vous n'êtes plus asservies,
Ayant gagné vos libertés,
Nous voulons bien perdre nos vies.
O vous, que le destin d'honneur
Retira pour notre bonheur,
Belles âmes, soyez apprises
Que l'horreur de vos corps détruits
N'a point rompu nos entreprises,
Et que nous recueillons les fruits
Des peines que vous avez prises.
Nos ports sont libres, nos remparts
Sont assurés de toutes parts.
Picorant jusqu'au bout du monde.
Si nos victorieux nochers
Trouvent des ennemis sur l'onde
Ce sont les vents et les rochers.
Ainsi ta gent victorieuse,
Dessus la tombe glorieuse
Des braves dont tu fus le chef,
Maurice, vante ta prouesse,
Et, dans les pleurs de son méchef,
Verse des larmes de liesse.
Toi seul, grand Prince, es le vainqueur:
Car, si les tiens montrent du cœur,
Tout ce qui les y fait résoudre
Sont tes yeux dont le feu reluit
Dans le sang et parmi la poudre,
Comme aux orages de la nuit
Brillent les flammes de la foudre.
Sans toi, qui ne devait douter
Que ce peuple, au lieu de goûter
La douceur d'un repos durable,
De sa faible rébellion
Retomberait plus misérable
En la vengeance du Lion?

La liberté, qu'on a vu naître
Du grand Mars dont tu pris ton être,
Après lui, veuve de support,
Si tu n'eusses été son frère,
Par quel secours, que de la mort,
Espérait-elle se défaire
Des mains d'un ennemi si fort?
Tu l'arrachas du précipice,
Faisant voir que tout est propice
A qui tu daignes secourir,
Et qu'ayant ton destin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir,
La liberté n'est pas mortelle.
Mais que, pour te déifier,
Il te fallut sacrifier
De sang au ténébreux monarque!
Que, pour épargner le denier
Qu'on paie aux rives de la Parque,
Tu fis riche le nautonier
Qui conduit la mortelle barque!
Hercule, à qui les immortels
Ont donné rang à leurs autels,
N'a pas mieux mérité sa fête,
Et si le sort l'eût assailli
Des forces qu'il t'a mis en tête,
Il eût sans doute défailli.
Ostende, où les soldats d'Ibère,
En riant de votre misère,
Pleuraient la cause de la leur,
Voyant le sort qui t'accompagne
Vendre tant même le malheur,
A cru que le démon d'Espagne
S'entend avecque ta valeur.
Les ans qu'on mit pour ses ruines
Furent les jours dont tes machines
Regagnèrent un plus beau lieu;

Et c'est ainsi que tes journées,
Comme on les compte pour un Dieu,
Valent autant que des années.
A Nieuport, où ton oeil charmait
La frayeur et la désarmait,
On vit Bellone, au sang trempée,
Dans le choc se précipiter;
Et parfois qu'elle était frappée,
Au lieu de Mars et Jupiter,
Ne réclamer que ton épée.
Aux coups que le canon tirait,
Le ciel de peur se retirait;
La mer se vit toute allumée,
Les astres perdirent leur rang,
L'air s'étouffa de la fumée,
La terre se noya de sang.
Parmi la nuit de ces tumultes,
Quelque grand Dieu, que tu consultes
Alors que tout semble périr,
Vint aux coups afin de te suivre,
Sans besoin de te secourir:
Car pour ne t'empêcher de vivre,
La Parque aurait voulu mourir.
L'ennemi battu sans retraite,
N'avait, au bout de sa défaite,
Que ta clémence pour support;
Ainsi, parfois, après l'orage,
Les rochers ont trouvé leur port
Sur les rochers de leur naufrage.
A bien chanter tant de combats,
Où jamais tu ne succombas,
Je voudrais consacrer mes veilles;
Mais ton esprit trop retenu
Se fâcherait à tes oreilles
Si je l'avais entretenu
De la moindre de tes merveilles.

Aussi bien n'est-il pas besoin
Que mon poème soit témoin
De tes exploits si manifestes;
Car, quelque part qu'on puisse aller,
Si quelqu'un n'a point vu tes gestes,
Il en a bien ouï parler.
L'horizon de la gent sauvage
N'a point de mont ni de rivage
Où ne soit adoré ton lûs,
Que dans ton nom l'Hyperborée
A fait voir à nos matelots,
Haut écrit en lettre dorée,
Sur le fer de ses javelots.
Puisque sa gloire est accomplie,
Grands destins, je ne vous supplie
Que de faire continuer
L'honneur où je le vois paroître,
Sans le faire diminuer,
Quand vous ne le pouvez accroître.
Mais le Ciel que tu dois orner,
Maurice, tâche de borner
Le fil sacré de tes journées:
Il t'a déjà marqué le lieu
Où tu dois, après cent années,
Assis un peu plus bas que Dieu,
Fouler aux pieds les destinées.
Les Muses en m'ouvrant les cieux
M'ont fait voir que ces demi-dieux,
A qui la terre fait offrande,
Fors le bien de ton amitié,
N'ont point félicité si grande,
Qui ne te pût faire pitié.
Les astres, dont la bienveillance
Se sent forcer de ta vaillance,
Sont apprêtés pour t'accueillir:
Déjà leur splendeur t'environne,

Dieu comme fleurs les vient cueillir
Pour t'en donner une couronne
Qui ne pourra jamais vieillir.

VI. A Monsieur le Duc de Luynes. Ode

Écrivains toujours empêchés
Après des matières indignes,
Coupables d'autant de péchés
Que vous avez noirci de lignes,
Je m'en vais vous apprendre ici,
Quel dût être votre souci,
Et dessus les justes ruines
De vos ouvrages criminels,
Avecque des vers éternels,
Peindre l'image de Luynes.
Je confesse qu'en me taisant
D'une si glorieuse vie,
Je m'étais rendu complaisant
Aux injustices de l'envie,
Et méritais bien que le Roi,
Ensuite du premier effroi
Dont me fit pâlir sa menace,
M'eût fait sentir les cruautés
Qu'on ordonne aux déloyautés
Qui n'ont point mérité de grâce.
A qui plus justement qu'à lui
Se doivent nos saintes louanges?
Quel des humains voit aujourd'hui
Sa vertu si proche des anges?
Ceux que le Ciel d'un juste choix
Fait entrer dans l'âme des rois,
Ils ne sont plus ce que nous sommes,
Et semblent tenir un milieu
Entre la qualité de Dieu
Et la condition des hommes.
Un chacun les doit estimer

Ainsi qu'un ange tutélaire,
La vertu c'est de les aimer,
L'innocence est de leur complaire,
Les mouvements de la bonté
C'est proprement leur volonté.
Les suivre c'est fuir le vice,
Bien vivre c'est les imiter,
Et ce qu'on nomme mériter
C'est de mourir pour leur service.
Grand Duc que toutes les vertus
Recommandent à notre estime,
Et que les vices abattus
Tiennent pour vainqueur légitime,
Bénis soient partout l'univers
Les doctes et les sages vers
Où ta gloire sera semée,
Et jamais ne soient innocents
Ceux qui refuseront l'encens
Aux autels de ta renommée!
Un nombre d'esprits furieux
De ta prospérité s'irrite
Et fait des querelles aux cieux
Pour avoir payé ton mérite.
Apaisez vous, faibles mutins,
En dépit de vous les destins
Lui seront à jamais propices.
Puisque mon Prince en prend le soin,
Sachez que sa fortune est loin
Du naufrage et des précipices.
Si son nom était sans appas,
Si sa valeur était sans marques,
Et que sa vertu ne fût pas
Nécessaire auprès des monarques,
On pourrait, avec moins de tort
Blâmer son favorable sort;
Mais toutes nos ingrattitudes

S'accorderont à confesser
Que sa prudence a fait cesser
La honte de nos servitudes.
Quand le Ciel parmi nos dangers
Avait horreur de nos prières,
Que les yeux des plus étrangers
Donnaient des pleurs à nos misères,
Quand nos maux allaient jusqu'au bout,
Que l'état branlant de partout
Était prêt à changer de maître,
Il fit mourir notre douleur,
Et perdre espérance au malheur
De la faire jamais renaître.
Ce grand jour où tant de plaisirs
Succédèrent à tant de peines,
Qui fit changer tant de désirs,
Et qui rapaisa tant de haines,
Tous nos coeurs sans fard et sans miel
Inclinant où l'amour du Ciel
Poussait vos volontés unies,
Ravis de ce commun bonheur,
Firent des vœux à son honneur
Pour nos calamités finies.
Ceux qui mieux ont senti l'effet
D'une si louable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a fait,
Ont du mal à souffrir sa gloire:
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mépris
Dont la grandeur était foulée
Quand leur faiblesse avec raison
Souhaitait l'heureuse saison
Que ce grand Duc a rappelée.
Le remords vous doit bien punir,
Votre âme est bien peu libérale
De lui nier le souvenir

D'une grâce si générale.
Que vos fureurs changent d'objet!
Aussi bien, cherchant le sujet
De la haine qui vous anime,
Vous ne trouverez point de quoi,
Sinon que la faveur du Roi
Tienne lieu de honte et de crime.
Ceux qui veillent à rechercher
Quelque juste sujet de blâme,
Ne peuvent point lui reprocher
Un défaut du corps ni de l'âme.
Pour moi, lorsque je pense à lui,
Cette envie qui pousse autrui,
De mes sens bien loin se retire;
Tous mes vers vont au compliment,
Et ne saurais trouver comment
Il se fait prendre à la satire.
S'il est coupable, c'est d'avoir
Trop de justice et de vaillance,
D'aimer son Prince, et recevoir
Les effets de sa bienveillance.
Grand Duc, laisse courir le bruit,
Et goûte doucement le fruit
Que la bonne fortune apporte.
Tous ceux qui sont tes ennemis
Voudraient bien qu'il leur fût permis
D'être criminels de la sorte.
Jamais à leurs funestes vœux
Un Dieu propice ne réponde;
Jamais sinon ce que tu veux
Ne puisse réussir au monde;
Que toujours de meilleurs succès
Te donnent de nouveaux accès
A des félicités plus grandes;
Et qu'enfin les plus enragés,
A ta dévotion rangés,

Te viennent payer d'offrandes.

VII. A Monsieur de Montmorency. Ode

Lorsqu'on veut que les Muses flattent
Un homme qu'on estime à faux,
Et qu'il faut cacher cent défauts
Afin que deux vertus éclatent,
Nos esprits, d'un pinceau divers,
Par l'artifice de nos vers,
Font le visage à toutes choses,
Et dans le fard de leurs couleurs
Font passer de mauvaises fleurs
Sous le teint des lys et des roses.
Ce vagabond, de qui le bruit
Fut si chéri des destinées
Et si grand que trois mille années
Ne l'ont point encore détruit,
Avecque de si bonnes marques
N'eût foulé la rigueur des Parques,
Ni peuplé le pays Latin,
Si, depuis qu'on brûla sa ville
Auguste n'eût prié Virgile
De lui faire un si beau destin.
Tout de même, au siècle où nous sommes,
Les richesses ont acheté
De notre avare lâcheté
La façon de louer les hommes;
Mais je ne te conseille pas
De présenter aucun appas
A tant de plumes hypocrites;
D'autant que la postérité
Verra mieux dans la vérité
La mémoire de tes mérites.
Laisse là ces esprits menteurs,
Sauve ton nom de leurs ouvrages,
Les compliments sont des outrages

Dedans la bouche des flatteurs.
Moi, qui n'ai jamais eu le blâme
De farder mes vers ni mon âme,
Je trouverai mille témoins
Que tous les censeurs me reçoivent,
Et que les plus entiers me doivent
La gloire de mentir le moins.
Cette grâce si peu vulgaire,
Me donne de la vanité,
Et fait que sans témérité
Je prendrai le soin de te plaire.
Les dieux, aidant à mon dessein,
Me verseront dedans le sein
Une fureur mieux animée,
Ils m'apprendront des traits nouveaux
Et plus durables et plus beaux
En faveur de ta renommée.
Mais aussitôt que mon désir,
Qui ne respire que la gloire
De travailler à ta mémoire,
Jouira d'un si doux loisir,
Mon astre qui ne sait reluire
Que pour me troubler et me nuire,
Cachera son mauvais aspect,
Et son influence inhumaine
N'a pas eu pour moi tant de haine
Qu'elle aura pour toi de respect.
Mes affections exaucées
En l'ardeur d'un si beau projet,
Recouvreront pour ton sujet
La liberté de mes pensées.
Mes ennuis seront écartés,
Et mon âme aura des clartés
Si propices à tes louanges,
Que le Ciel s'il n'en est jaloux,
Ayant trouvé mes vers si doux,

Il les fera redire aux anges.
Je sens une chaleur d'esprit
Qui vient persuader ma plume
De tracer le plus grand volume
Que Français ait jamais écrit.
Tout plein de zèle et de courage,
Je m'embarque à ce grand ouvrage;
Je sais l'Antarctique et le Nord,
J'entends la carte et les étoiles,
Et ne fais point enfler mes voiles
Avant qu'être assuré du port.
Par les rochers et dans l'orage
De l'onde où je me suis commis,
Je prépare à mes ennemis
L'espérance de mon naufrage;
Mais, que les astres irrités
De toutes leurs adversités
Persécutent mon entreprise,
Je ne connais point de malheur
Qu'au seul renom de ta valeur
Je ne vainque ou je ne me méprise.

VIII. A feu Monsieur de Lozières. Ode

Mon Dieu que la franchise est rare!
Qu'on trouve peu d'honnêtes gens!
Que la Fortune et ses régents
Sont pour moi d'une humeur avare!
Lozières, personne que toi,
Dans les troubles où je me vois,
Ne me montre un oeil favorable:
Tout ne me fait qu'empêchement,
Et l'ami le plus secourable
Ne m'assiste que lâchement.
Si j'étais un homme de fange,
Ou d'un esprit injurieux,
Qui ne portât jamais les yeux

Sur le sujet d'une louange,
Ou qu'on m'eût vu désobliger
Ceux qui me veulent affliger,
Je ne serais point pardonnable,
J'approuverais mes ennemis,
Et trouverais irraisonnable
Le secours que tu m'as promis.
Mais jamais encore l'envie
D'écrire un pasquin ne me prit,
Et tout le soin de mon esprit
Ne tend qu'à l'aise de ma vie.
J'aime bien mieux ne dire mot
Du plus infâme et du plus sot,
Et me sauver dans le silence,
Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'une violence
Ma renommée et mon repos.
O destin, que tes lois sont dures!
L'innocence ne sert de rien.
Que le sort d'un homme de bien
A de cruelles aventures!
Ce grand Duc redouté de tous,
Dont je ne souffre le courroux
Pour aucun crime que je sache,
Me menace d'un châtiment
Contre qui l'âme la plus lâche
Frémirait de ressentiment.
Il est bien aisé de me nuire,
Car je ne puis m'assujettir
Au souci de me garantir
Quoi qu'on fasse pour me détruire.
Je sais bien qu'un astre puissant,
A tous ses vœux obéissant,
Force les plus fiers à lui plaire;
Et que c'est plus de dépiter
Le menace de sa colère

Que la foudre de Jupiter.
Mais que la flamme du tonnerre
Vienne éclater à mon trépas,
Et le Ciel fasse sous mes pas
Crever la masse de la terre!
Mon esprit sans étonnement
S'apprête à son dernier moment.
Plus je sens approcher le terme,
Plus je désire aller au port,
Et toujours d'un visage ferme
Je regarde venir la mort.
Ainsi, quoique ce fier courage
Menace mon faible destin,
Sans être poltron ni mutin
Je verrai fondre cet orage
Et conjurer ton amitié
De n'avoir ni soin ni pitié
Quelque malheur qui m'importune.
Dieu nous blesse et nous sait guérir:
Et les hommes, ni la Fortune,
Ne nous font vivre, ni mourir.

IX. A Monsieur le Marquis de Buckingham. Ode

Vous pour qui les rayons du jour
Sont amoureux de cet empire
Que Mars redoute et que l'Amour
Ne saurait voir qu'il ne soupire,
C'est bien avecque du sujet
Qu'un grand Roi vous a fait l'objet
D'une affection infinie
Et que toutes les nations
Ont permis que votre génie
Forçât leurs inclinations.
Les faveurs que vous méritez
Ont obligé même l'envie
D'accroître vos prospérités

En disant bien de votre vie.
Lorsqu'elle veut parler de vous
Sans artifice et sans courroux,
Elle se produit toute nue,
Et, ses vains désirs abattus,
Fait gloire d'être reconnue
Pour triomphe de vos vertus.
Personne n'est fâché du bien
Dont votre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde.
Ainsi le céleste flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse première,
N'a jamais eu des envieux;
Car il n'use de sa lumière
Que pour en éclairer nos yeux.
Chaque saison donne ses fruits:
L'automne nous donne ses pommes,
L'hiver donne ses longues nuits
Pour un plus grand repos des hommes;
Le printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'âme et les couleurs
A la feuille qui semble morte,
Il donne la vie aux forêts,
Et l'autre saison nous apporte
Ce qui fait jaunir nos guérets.
La terre pour donner ses biens
Se laisse fouiller jusqu'au centre;
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les trésors du ventre.
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaisseaux et nos hameçons;
Et cet élément si barbare,
Pour se faire voir libéral,
Arrache de son sein avare

L'ambre, la perle et le coral.
Ce qu'on dit de ce grand trésor
Découlant de la voix d'Alcide,
C'étaient vraiment des chaînes d'or
Qui tenaient les esprits en bride.
Connaissant ces divins appas,
Alexandre donnait-il pas
Tout son gain de paix et de guerre?
Ce prince, avec tout son bonheur
S'il n'eût donné toute la terre
Ne s'en fût jamais fait seigneur.
Les zéphyrs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune,
Les navires aux matelots,
Les matelots à la Fortune.
Tout ce que l'univers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre notre vie aisée.
L'abeille ne prend point du ciel
Les doux présents de la rosée
Que pour nous en donner le miel.
Les rochers qui sont le tableau
Des stérilités de nature,
Afin de nous donner de l'eau
Fendent-ils pas leur masse dure?
Et les champs les plus impuissants
Nous donnent l'ivoire et l'encens;
Les déserts les plus inutiles
Donnent de grands titres aux rois;
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre et du bois.
Marquis, tout donne comme vous.
Vous donnez comme celui même
Dont les animaux sentent tous
La libéralité suprême.
Dieu nous donne par son amour,

Avec les présents du jour,
Les traits mêmes de son visage.
Ce monde, ouvrage de ses mains,
N'est point bâti pour son usage,
Car il l'a fait pour les humains.
Que le Ciel reçoit de plaisir
Alors qu'il voit sa créature
Vivre dans un si beau désir
Et si conforme à la nature!
Je voudrais bien vous imiter,
Mais ne pouvant vous présenter
Ce que la Fortune me cache,
Puisque tout donne en l'univers,
Je veux que tout le monde sache
Que je vous ai donné des vers.

X. Contre l'hiver. Ode

Plein de colère et de raison,
Contre toi, barbare saison,
Je prépare une rude guerre.
Malgré les lois de l'univers,
Qui de la glace des hivers
Chassent les flammes du tonnerre,
Aujourd'hui l'ire de mes vers
Des foudres contre toi desserre.
Je veux que la postérité,
Au rapport de la vérité,
Juge ton crime par ma haine.
Les dieux qui savent mon malheur,
Connaissent qu'il y va du leur,
Et d'une passion humaine,
Participant à ma douleur,
Promettent d'alléger ma peine.
La Parque, retranchant le cours
De tes soleils bien que si courts,
Rien que nuit sur toi ne dévide!

Puisses-tu perdre tes habits!
Et ce qu'au parc de nos brebis
Peut souhaiter le loup avide
T'arrive, et tous les maux d'Ibis,
Comme le souhaitait Ovide!
Cérès ne voit point sans fureur
Les misères du laboureur
Que ta froidure a fait résoudre
A brûler même les forêts:
Les champs ne sont que des marêts;
L'été n'espère plus de moudre
Le revenu de ses guérets,
Car il n'y trouvera que poudre.
Tous nos arbres sont dépouillés,
Nos promenoirs sont tous mouillés,
L'émail de notre beau parterre
A perdu ses vives couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air est malade d'un catarre,
Et l'oeil du ciel noyé de pleurs
Ne sait plus regarder la terre.
La nacelle, attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oisive au port est retenue;
La tortue et les limaçons
Jeûnent perclus sous les glaçons;
L'oiseau sur une branche nue
Attend pour dire ses chansons
Que la feuille soit revenue.
Le héron quand il veut pêcher,
Trouvant l'eau toute de rocher,
Se pâit du vent et de sa plume;
Il se cache dans les roseaux
Et contemple, au bord des ruisseaux,
La bise contre sa coutume
Souffler la neige sur les eaux

Où bouillait autrefois l'écume.
Les poissons dorment assurés
D'un mur de glace remparés,
Francs de tous les dangers du monde
Fors que de toi tant seulement,
Qui restreins leur moite élément
Jusqu'à la goutte plus profonde,
Et les laisses sans mouvement,
Enchassés en l'argent de l'onde.
Tous les vents brisent leurs liens,
Et dans les creux éoliens
Rien n'est resté que le Zéphyre
Qui tient les oeillets et les lys
Dans ses poumons ensevelis,
Et triste en la prison soupire
Pour les membres de sa Philis,
Que la tempête lui déchire.
Aujourd'hui mille matelots,
Où ta fureur combats les flots,
Défaillis d'art et de courage
En l'aventure de tes eaux
Ne rencontrent que des tombeaux;
Car tous les astres de l'orage,
Irrités contre leurs vaisseaux,
Les abandonnent au naufrage.
Mais tous ces maux que je décris
Ne me font point jeter de cris,
Car eusses-tu porté l'abîme
Jusques où nous levons les yeux,
Et d'un débord prodigieux
Trempe le ciel jusqu'à la cime,
Au lieu de t'être injurieux,
Hiver, je louerais ton crime.
Hélas! le gouffre des malheurs
D'où je puise l'eau de mes pleurs,
Prend bien d'ailleurs son origine:

Mon désespoir dont tu te ris,
C'est la douleur de ma Cloris,
Qui rend toute la Cour chagrine;
Les dieux qui tous en son marris,
Jurent ensemble ta ruine.
Ce beau corps ne dispose plus
De ses sens dont il est perclus
Par la froideur qui les assiège:
Epargne, hiver, tant de beauté;
Remets sa voix en liberté;
Fais que cette douleur s'allège;
Et pleurant de ta cruauté,
Fais distiller toute la neige.
Qu'elle ne touche de si près
L'ombre noire de tes cyprès;
Car si tu menaçais sa tête,
Le laurier que tu tiens si cher,
Et que l'éclat n'ose toucher.
Serait sujet à la tempête,
Et les dieux lui feraient sécher
La racine comme le faîte.
Mais si ta crainte ou ta pitié
Veut fléchir mon inimitié,
Sois-lui plus doux que de coutume;
Ronge nos vignes de muscat
Dont les Muses font tant de cas;
Mais, à la faveur de ma plume,
Dans ses membres si délicats
Ne ramène jamais le rhume.
Promène tes aquilons
Par la campagne des Gélons,
Grêle dessus les monts de Thrace;
Mais si jamais tu réprimas
La violence des frimas
Et la pureté de ta glace
Sur les plus tempérés climats,

Le sien toujours ait cette grâce.
Sa maison, comme le saint lieu
Consacré pour le nom d'un dieu,
Rien que pluie d'or ne possède;
Ta neige fonde sur son toit
Un sacré nectar qui ne soit
Ni brûlant, ni glacé, ni tiède,
Mais tel que Jupiter le boit
Dans la coupe de Ganymède
Si tu m'accordes ce bonheur
Par cet oeil que j'ai fait seigneur
D'une âme à l'aimer obstinée,
Je jure que le Ciel lira
Ton nom qu'on n'ensevelira
Qu'au tombeau de la destinée,
Et par moi ta louange ira
Plus loin que la dernière année.

XI. Le Matin. Ode

L'Aurore sur le front du jour
Sème l'azur, l'or et l'ivoire,
Et le Soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.
Les chevaux, au sortir de l'onde
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Ronflent la lumière du monde.
La Lune fuit devant nos yeux,
La nuit a retiré ses voiles,
Peu à peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.
Déjà la diligente avette
Boit la marjolaine et le thym,
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.
Je vois le généreux lion

Qui sort de sa demeure creuse
Hérissant sa perruque affreuse
Qui fait fuir Endymion.
Sa dame, entrant dans les bocages
Compte les sangliers qu'elle a pris,
Ou dévale chez les esprits
Errant aux sombres marécages.
Je vois les agneaux bondissants
Sur ces blés qui ne font que naître:
Cloris chantant les mène paître
Parmi ces coteaux verdissants.
Les oiseaux d'un joyeux ramage
En chantant semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet et leur plumage.
La charrue écorche la plaine,
Le bouvier qui suit les sillons
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple des boeufs qui l'entraîne.
Alix apprête son fuseau,
Sa mère qui lui fait la tâche
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.
Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumière avec le bruit
Dissipe l'ombre et le silence.
Alidor cherche à son réveil
L'ombre d'Iris qu'il a baisée,
Et pleure en son âme abusée
La fuite d'un si doux sommeil.
Les bêtes sont dans leur tanière,
Qui tremblent de voir le Soleil;
L'homme remis par le sommeil
Reprend son oeuvre coutumière.
Le forgeron est au fourneau:

Ois comme le charbon s'allume:
Le fer rouge dessus l'enclume
Etincelle sous le marteau.
Cette chandelle semble morte,
Le jour la fait évanouir;
Le Soleil vient nous éblouir:
Vois qu'il passe au travers la porte.
Il est jour, levons-nous, Philis;
Allons à notre jardinage
Voir s'il est comme ton visage
Semé de roses et de lys.

XII. La Solitude. Ode

Dans ce val solitaire et sombre
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Pendant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.
De cette source une Nâïade
Tous les soirs ouvre le portail
De sa demeure de cristal
Et nous chante une sérénade.
Les Nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forêts
Cherchent des cabinets secrets
Loin de l'embûche du Satyre.
Jadis au pied de ce grand chêne,
Presque aussi vieux que le Soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil
Firent la fosse de Silène.
Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.
L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux séjour,
Où Philomèle nuit et jour

Renouvelle un piteux langage.
L'orfraie et le hibou s'y perche,
Ici vivent les loup-garous,
Jamais la justice en courroux
Ici de criminels ne cherche.
Ici l'Amour fait ses études,
Vénus dresse des autels,
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.
Cette forêt n'est point profane,
Ce ne fut point sans la fâcher
Qu'Amour y vint jadis cacher
Le berger qu'enseignait Diane.
Amour pouvait par innocence,
Comme enfant, tendre ici des rets;
Et comme reine des forêts,
Diane avait cette licence.
Cupidon, d'une douce flamme
Ouvrant la nuit de ce vallon,
Mit devant les yeux d'Apollon
Le garçon qu'il avait dans l'âme.
A l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe se retira,
Et depuis le Soleil jura
Qu'il serait ennemi de l'ombre.
Tout auprès le jaloux Borée,
Pressé d'un amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune amant,
Encore par lui soupirée.
Sainte forêt, ma confidente,
Je jure par le Dieu du jour
Que je n'aurai jamais amour
Qui ne te soit toute évidente.
Mon ange ira par cet ombrage:
Le Soleil, le voyant venir,
Ressentira du souvenir

L'accès de sa première rage.
Corinne, je te prie, approche;
Couchons-nous sur ce tapis vert;
Et pour être mieux à couvert
Entrons au creux de cette roche.
Ouvre tes yeux, je te supplie;
Mille Amours logent là-dedans,
Et de leurs petits traits ardents
Ta prunelle est toute remplie.
Amour de tes regards soupire,
Et ton esclave devenu,
Se voit lui-même retenu
Dans les liens de son empire.
O beauté sans doute immortelle,
Où les Dieux trouvent des appas,
Par vos yeux je ne croyais pas
Que vous fussiez du tout si belle!
Qui voudrait faire une peinture
Qui pût ses traits représenter,
Il faudrait bien mieux inventer
Que ne fera jamais nature.
Tout un siècle les destinées
Travaillèrent après ses yeux,
Et je crois que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.
D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards,
Qui jettent des feux et des dards,
Dont les Dieux aimeraient la force.
Que ton teint est de bonne grâce!
Qu'il est blanc et qu'il est vermeil!
Il est plus net que le Soleil
Et plus uni que de la glace.
Mon Dieu, que tes cheveux me plaisent!
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,

Je suis jaloux quand ils te baisent.
Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est déplaisant
Si tu ne dis en me baisant
Qu'aimer est une belle chose.
D'un air plein d'amoureuse flamme,
Aux accents de ta douce voix,
Je vois les fleuves et les bois
S'embraser comme a fait mon âme.
Si tu mouilles tes doigts d'ivoire
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans cette eau
Aimera s'il en ose boire.
Présente-lui ta face nue,
Tes yeux avecque l'eau riront,
Et dans ce miroir écriront
Que Vénus est ici venue.
Si bien elle y sera dépeinte,
Les Faunes s'en enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aimeront,
Ne sauront découvrir la feinte.
Entends ce Dieu qui te convie
A passer dans son élément,
Ois qu'il soupire bellement
Sa liberté déjà ravie.
Trouble-lui cette fantaisie,
Détourne-toi de ce miroir,
Tu le mettras au désespoir
Et m'ôteras la jalousie.
Vois-tu ce tronc et cette pierre?
Je crois qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour devient jaloux
De ce myrte et de ce lierre.
Sus, ma Corinne, que je cueille
Tes baisers du matin au soir!
Vois comment pour nous faire asseoir

Ce myrte a laissé choir sa feuille.
Ois le pinson et la linotte
Sur la branche de ce rosier,
Vois branler leur petit gosier,
Ois comme ils ont changé de note.
Approche, approche, ma Dryade!
Ici murmureront les eaux,
Ici les amoureux oiseaux
Chanteront une sérénade.
Prête-moi ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront;
Ainsi mes sens se pâmeront
Dans les lacs de tes bras d'ivoire.
Je baignerai mes mains folâtres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes oeillades idolâtres.
Ne crains rien, Cupidon nous garde.
Mon petit ange, es-tu pas mien?
Ah! Je vois que tu m'aimes bien:
Tu rougis quand je te regarde.
Dieux! que cette façon timide
Est puissante sur mes esprits!
Renaud ne fut pas mieux épris
Par les charmes de son Armide.
Ma Corinne, que je t'embrasse!
Personne ne nous voit qu'Amour;
Vois que même les yeux du jour
Ne trouvent point ici de place.
Les vents qui ne se peuvent taire
Ne peuvent écouter aussi,
Et ce que nous ferons ici
Leur est un inconnu mystère.

XIII. Ode

Un fier démon, qui me menace

De son triste et funeste accent,
Contre mon amour innocent
Gronde la haine et la disgrâce.
On m'apporte que tes yeux,
Dans leurs paupières languissantes,
N'avaient plus ces flammes puissantes
Qui blessaient les âmes des dieux.
Nature est vraiment hardie
Et le sort bien faux et malin
D'assujettir le sang divin
A l'effort d'une maladie.
En détestant ses cruautés,
Quelque peu qu'il m'en divertisse,
Je crie contre l'injustice
Que le Ciel fait à tes beautés.
Depuis ce malheureux message,
Qui m'a privé de tout repos,
La tristesse a mis dans mes os
Un tourment d'amour et de rage.
Malade au lit d'où je ne sors,
Je songe que je vois la Parque,
Et que dans une même barque
Nous passons le fleuve des morts.
Si tu te deuil de mon absence,
C'est un supplice d'amitié,
Qui mérite autant de pitié
Qu'elle a de peine et d'innocence.
Je mourrai si tu meurs pour moi,
Autrement je serais bien traître,
Puisque le sort ne m'a fait naître
Que pour mourir avecque toi.

XIV. Sur une tempête qui s'éleva comme il était prêt de s'embarquer pour aller en Angleterre. Ode

Parmi ces promenoirs sauvages
J'ois bruire les vents et les flots

Attendant que les matelots
M'emportent hors de ces rivages.
Ici les rochers blanchissants,
Du choc des vagues gémissants,
Hérissent leurs masses cornues
Contre la colère des airs,
Et présentent leurs têtes nues
A la menace des éclats.
J'ois sans peur l'orage qui gronde,
Et fût-ce l'heure de ma mort,
Je suis prêt à quitter le port
En dépit du ciel et de l'onde.
Je meurs d'ennui dans ce loisir:
Car un impatient désir
De revoir les pompes du Louvre
Travaille tant mon souvenir
Que je brûle d'aller à Douvre
Tant j'ai hâte d'en revenir.
Dieu de l'onde, un peu de silence!
Un dieu fait mal de s'émouvoir.
Fais-moi paraître ton pouvoir
A corriger ta violence.
Mais à quoi sert de te parler,
Esclave du vent et de l'air,
Monstre confus qui, de nature
Vide de rage et de pitié,
Ne montres que par aventure
Ta haine ni ton amitié!
Nochers, qui par un long usage
Voyez les vagues sans effroi
Et qui connaissez mieux que moi
Leur bon et leur mauvais visage,
Dites-moi, ce ciel foudroyant,
Ce flot de tempête aboyant,
Les flancs de ces montagnes grosses,
Sont-ils mortels à nos vaisseaux?

Et sans aplanir tant de bosses
Pourrai-je bien courir les eaux?
Allons, pilote, où la Fortune
Pousse mon généreux dessein!
Je porte un dieu dedans le sein
Mille fois plus grand que Neptune:
Amour me force de partir.
Et dût Thétis pour m'engloutir
Ouvrir mieux ses moites entrailles,
Cloris m'a su trop enflammer
Pour craindre que mes funérailles
Se puissent faire dans la mer.
O mon ange! O ma destinée!
Qu'ai-je fait à cet élément
Qu'il tienne si cruellement
Contre moi sa rage obstinée?
Ma Cloris, ouvre ici tes yeux,
Tire un de tes regards aux cieux:
Ils dissiperont leurs nuages,
Et pour l'amour de ta beauté
Neptune n'aura plus de rage
Que pour punir sa cruauté.
Déjà ces montagnes s'abaissent,
Tous leurs sentiers sont aplanis;
Et sur ces flots si bien unis
Je vois des alcyons qui naissent.
Cloris, que ton pouvoir est grand!
La fureur de l'onde se rend
A la faveur que tu m'as faite.
Que je vais passer doucement!
Et que la peur de la tempête
Me donne peu de pensement!
L'ancre est levée, et le zéphyre,
Avec un mouvement léger,
Enfle la voile et fait nager
Le lourd fardeau de la navire.

Mais quoi! Le temps n'est plus si beau,
La tourmente revient dans l'eau.
Dieux, que la mer est infidèle!
Chère Cloris, si ton amour
N'avait plus de constance qu'elle,
Je mourrais avant mon retour.

XV. A Philis. Ode

Aussi franc d'amour que d'envie
Je vivais loin de vos beautés
Dans les plus douces libertés
Que la raison donne à la vie.
Mais les regards impérieux
Qu'Amour tire de vos beaux yeux
M'ont bien fait changer de nature.
Ah! que les violents désirs
Que me donna cette aventure
Furent traîtres à mes plaisirs!
Le doux éclat de ce visage
Qui paraissait sans cruautés,
Et des ruses d'une beauté
Me semblait ignorer l'usage,
Me surprit d'un si doux malheur,
Et m'affligea d'une douleur
Si plaisante à ma frénésie,
Que dès lors j'aimai ma prison
Et délivrai ma fantaisie
De l'empire de ma raison.
Contre ce coup inévitable
Qui me mit l'amour dans le sein,
Je ne sais prendre aucun dessein
Ni facile ni profitable.
Embrassé d'un feu qui me suit
Partout où le Soleil me luit,
Je passe les monts Pyrénées
Où les neiges, que l'oeil du jour

Et les foudres ont épargnées,
Fondent au feu de mon amour.
Sur ces rivages où Neptune
Fait tant d'écume et tant de bruit,
Et souvent d'un vaisseau détruit
Fait sacrifice à la Fortune,
J'invoque les ondes et l'air;
Mais au lieu de me consoler
Les flots grondent à mon martyre,
Mes soupirs vont avec le vent,
Et mon pauvre esprit se retire
Aussi triste qu'auparavant.
Mes langueurs, mes douces furies!
Quel sort, quel Dieu, quel élément,
Nous ôtera l'aveuglement
De vos charmantes rêveries?
La froide horreur de ces forêts,
L'humidité de ces marêts,
Cette effroyable solitude
Dont le Soleil avec des pleurs
Provoque en vain l'ingratitude,
Que font-elles à mes douleurs?
Grands déserts, sablons infertiles,
Où rien que moi n'ose venir,
Combien me devez-vous tenir
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regards, amoureux baisers,
Que vous êtes dans ces déserts
Bien sensibles à ma mémoire!
Phillis, que ce bonheur m'est doux!
Et que je trouve de la gloire
A me ressouvenir de vous!
Enfin je crois que la tempête
Me permettra d'ouvrir les yeux
Et que l'inimitié des cieux
Me laissera lever la tête.

Après tous ces maux achevés,
Les faveurs que vous réservez
A ma longue persévérance,
Reprocheront à mon ennui
D'avoir cru que mon espérance
Me quitterait plus tôt que lui.
Au retour de ce long voyage,
La terre en faveur de Philis
D'oeillets, de roses et de lys
Sèmera par tout mon passage.
Ces grands pins, devenus plus beaux,
Joignant du faîte les flambeaux
Dont la voûte du ciel se pare,
Iront aux astres s'enquérir
Si quelque autre bien s'accompare
A celui que je vais quérir.
Ce jour sera filé de soie,
Le Soleil, partout où j'irai,
Laissera, quand je passerai,
Des ombrages dessus ma voie.
Les dieux, à mon sort complaisants,
Me combleront de leurs présents;
J'aurai tout mon soûl d'ambroisie;
Les déesses me viendront voir,
Au moins si votre courtoisie
Leur veut permettre ce devoir.
Cette triste nuit achevée,
Mon amour quittera le deuil
Si les ténèbres du cercueil
Ne préviennent mon arrivée.
A l'aise du premier abord,
Lorsque tous nos destins d'accord
Permettront que je vous revoie,
Si je n'ai pour me secourir
Des remèdes contre ma joie,
Je dois bien craindre de mourir.

Je sais qu'à la faveur première
Que vos regards me jetteront,
Mes esprits ravis quitteront
Le doux objet de la lumière.
C'est tout un, j'aime bien mon sort:
Car les cruautés de la mort
N'ont point de si cruelle gêne
Que des rois ne voulussent bien
Se trouver en la même peine
Pour un même honneur que le mien.

XVI. Ode

Cloris, ma franchise est perdue,
Mais quand, pour guérir mon ennui,
Quelque Dieu me l'aurait rendue,
Mon âme se plaindrait de lui.
Toute la force et l'industrie
Que j'opposais à la furie.
De mes travaux trop rigoureux,
A fait des efforts inutiles,
Car mes sentiments indociles
En deviennent plus amoureux.
Ce qui peut finir ma souffrance
Et recommencer mon plaisir
S'éloigne de mon espérance
Aussi bien que mon désir.
Les destins et le Ciel lui-même,
Qui reconnaissent comme j'aime,
Au seul objet de mes douleurs
Ne me présentent point leur aide,
Car ils savent que tout remède
Est plus faible que mes langueurs.
Je connais bien que l'oeil d'un ange,
Que le Ciel ne gouverne pas,
Et qui tient à peu de louange
Qu'Amour brûle de ses appas,

S'il veut un jour, à ma prière,
Jeter l'éclat de sa lumière
A l'avantage de mes vœux,
Fera naître, au sort qui m'irrite,
Plus de bien que je ne mérite
Et plus d'honneur que je ne veux.
Tandis que ma flamme ou ma rage
Attendait après sa beauté,
Un faux et criminel ombrage
Embarrasse sa volonté.
Ce feint honneur, cette fumée,
Vient étonner sa renommée
De l'impudence des mortels.
Cloris, perdez cette faiblesse:
Si vous ne vivez en déesse
De quoi vous servent mes autels?
Le plus audacieux courage
Devant vous ne fait que trembler:
Qui voit votre divin visage
N'est pas capable de parler.
Vos yeux gouvernent les pensées
Des âmes les plus insensées
Et les bornent de toutes parts;
Et la plus aigre médisance
N'est qu'honneur et que complaisance
Aux attraites de vos doux regards.
Moi qui suis devenu perfide
Contre les dieux que j'adorois,
Et dont l'âme n'a plus de guide
Sinon l'empire de vos lois,
Je vous crois parfaite et divine;
Et mon jugement s'imagine
Que les faits les plus odieux,
Lorsque vous leur donnez licence,
Sont plus justes que l'innocence
Et que la sainteté des dieux.

Mais quand des âmes indiscrètes
S'amuseraient à discourir
De nos flammes les plus secrètes,
Elles ne doivent pas mourir.
O dieux, qui fîtes les abîmes
Pour la punition des crimes,
Je renonce à votre pitié
Et vous appelle à mon supplice
Si jamais mon âme est complice
De la fin de notre amitié!
Chère Cloris, je vous conjure
Par les noeuds dont vous m'arrêtez,
Ne vous troublez point de l'injure
Des faux bruits que vous redoutez:
Comme vous j'en ai des atteintes,
Et mille violentes craintes
Me persécutent nuit et jour.
Je crois que les dieux et les hommes,
Dedans le climat où nous sommes,
Ne parlent que de notre amour.
Je suis plus craintif que vous n'êtes,
Et crains que les destins jaloux
Ne donnent un langage aux bêtes
Pour leur faire parler de nous;
Une ombre, un rocher, un zéphyre,
Parlent tout haut de mon martyre.
Et quand les foudres murmurants
Menacent le péché du monde,
Je crois que le tonnerre gronde
Du service que je vous rends.
Mais quoique le ciel et la terre
Troublassent nos contentements,
Et nous fissent souffrir la guerre
Des astres et des éléments,
Il faut rire de leurs malices,
Et dans un fleuve de délices

Noyer les soins injurieux
Qui privent nos jeunes années
Des douceurs que les destinées
Ne permettent jamais aux vieux.

XVII. Ode

Heureux, tandis qu'il est vivant,
Celui qui va toujours suivant
Le grand maître de la nature
Dont il se croit la créature.
Il n'envia jamais autrui,
Quand tous les plus heureux que lui
Se moqueraient de sa misère,
Le rire est toute sa colère.
Celui-là ne s'éveille point
Aussitôt que l'Aurore point
Pour venir, des soucis du monde,
Importuner la terre et l'onde.
Il est toujours plein de loisir,
La justice est tout son plaisir,
Et, permettant en son envie
Les douceurs d'une sainte vie,
Il borne son contentement
Par la raison tant seulement.
L'espoir du gain ne l'importune,
En son esprit est sa fortune;
L'éclat des cabinets dorés,
Où les princes sont adorés,
Lui plaît moins que la face nue
De la campagne ou de la nue.
La sottise d'un courtisan,
La fatigue d'un artisan,
La peine qu'un amant soupire,
Lui donne également à rire.
Il n'a jamais trop affecté
Ni les biens ni la pauvreté;

Il n'est ni serviteur ni maître,
Il n'est rien que ce qu'il veut être.
Jésus-Christ est sa seule foi.
Tels seront mes amis et moi.

XVIII. A Philis. Stances

Ha! Philis, que le Ciel me fait mauvais visage!
Tout me fâche et me nuit,
Et, réservé l'amour et le courage,
Rien de bon ne me suit.
Les astres les plus doux ont conjuré ma perte,
Je n'ai plus nul soutien;
La Cour me semble une maison déserte
Où je ne trouve rien.
Les hommes et les dieux menacent ma fortune,
Mais en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce que j'importune,
Ce n'est que ta beauté.
Les traits de tes beautés sont d'assez fortes armes
Pour vaincre mon malheur,
Et dans la gêne, assisté de tes charmes,
Je mourrai sans douleur.
Dedans l'extrémité de la peine où nous sommes,
Soupirant nuit et jour,
Je feins que c'est la disgrâce des hommes,
Mais c'est celle d'amour.
Parmi tant de dangers c'est avec peu de crainte
Que je prends garde à moi;
En tous mes maux le sujet de ma plainte
C'est d'être absent de toi.
Pour m'ôter aux plus forts qui me voudraient poursuivre,
Je trouve assez de lieux:
Mais quel climat m'assurera de vivre,
Si je quitte tes yeux?
Le Soleil meurt pour moi, une nuit m'environne,
Je pense que tout dort,

Je ne vois rien, je ne parle à personne:
N'est-ce pas être mort?

XIX. Stances

Quand j'aurai ce contentement
De te voir sans empêchement,
Objet unique de ma joie,
Cher maître de ma volonté,
A quoi voudras-tu que j'emploie
Les heures de ma liberté?
Je ne veux point servir de nombre,
Suivant après toi comme une ombre:
Dès qu'un maître que j'aimais bien,
M'eut traité dans cette coutume,
Les douceurs de son entretien
Me tournèrent en amertume.
Il est vrai qu'un sort malheureux
Par un astre bien ténébreux
Conduisait le train de ma vie,
Quand les Dieux, touchez de pitié,
Malgré les hommes et l'envie,
Me donnèrent ton amitié.
Depuis, un insensible orgueil
De voir mes malheurs au cercueil,
M'a donné tant d'ingratitude
Que je ne puis sans déplaisir
Permettre que la servitude
Prenne une heure de mon loisir.

XX. Stances

Que mon espoir est faible et ma raison confuse!
C'est bien hors de propos,
Brûlant comme je fais, que mon esprit s'amuse
A chercher du repos.
Les remèdes plus doux qui touchent à ma plaie
Irritent ma douleur,

Et je suis en fureur quand mon discours s'essaie
De ruiner mon malheur.
Car un si cher ennui combat ma violence,
Je meurs si doucement
Que pour me secourir je ferais conscience
De parler seulement.
Phillis, dans les tourments que ta rigueur me donne,
Quoique je meure à tort,
Je me dirai coupable afin qu'on te pardonne
L'injure de ma mort.
Amour a résolu que je sois ta victime;
Mais que ta cruauté
A son occasion ne fasse point de crime
Qu'avecque ta beauté!
Non, mon sort est meilleur, Phillis veut que je vive:
Et sans compassion
Ne saurait endurer qu'un déplaisir arrive
A mon affection.
On voit sur mon visage, animé de sa flamme,
Qu'elle a de la pitié,
Et ma fureur me trouble où je vois que son âme
Entend mon amitié.
Je sais bien que l'honneur et les lois de la vie
Combattent son désir,
Et que sa chasteté résiste à mon envie
Avecque déplaisir.
Son coeur dans cet effort sauvant son innocence,
Languit pour mon sujet,
Et donne ses soupirs sans doute à mon absence
Plutôt qu'à son objet.
Un rival me traverse; elle qui s'en afflige
Se déferait de lui,
Mais la condition de ce fâcheux l'oblige
De souffrir avec lui.
Cet amant importun, dont elle est offensée,
Pèse à son entretien,

Et reconnaît assez qu'elle a dans la pensée
Autre feu que le sien.

XXI. Stances

Mon espérance refleurit,
Mon mauvais destin perd courage,
Aujourd'hui le Soleil me rit,
Et le Ciel me fait bon visage.
Mes maux ont achevé leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contents,
Amour a ramené mon ange.
Dieux que j'ai si souvent priés
Sans me vouloir jamais entendre;
Je vous ai bien injuriés
D'être si longs à me la rendre.
J'excuse votre cruauté,
Je perds le soin de vous déplaire,
Le retour de cette beauté
A fini toute ma colère.

XXII. A Mademoiselle de Rohan, sur la mort de Madame la duchesse de Nevers

Je vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs
Puisque cette Princesse est digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre un deuil si légitime.
Pour elle vos regrets prennent un juste cours,
Et de les arrêter je croirais faire un crime
Aussi bien que la mort en arrêtant ses jours.
Je sais bien que votre âme assez robuste et saine,
Avec son discours a combattu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa guérison:
Y tâcher après vous on le peut sans blâme,
Car je ne pense pas qu'on trouve en la raison
Ce que vous ne pouvez trouver dedans votre âme.
Les plus cuisants malheurs trouvent allégement

Après que le devoir a rendu sagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature,
Mais lorsque mon esprit songe à vous consoler
Contre les sentiments d'une perte si dure,
Plus je suis préparé, moins j'ai de quoi parler.
Tandis que la mémoire à vos sens renouvelle
L'éclat de la vertu qui reluisait en elle,
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guérir;
Et quand le souvenir d'une amitié si ferme,
Pour guérir votre ennui se laissera mourir,
Croyez que votre vie est proche de son terme.
Aussi cette Princesse étant loin de vos yeux
Le jour de tous vos maux est le plus odieux:
La mort de vos langueurs est la moins inhumaine.
Quelque part de la terre où vous fassiez séjour,
Il ne vous reste plus que des objets de haine,
Après avoir perdu l'objet de votre amour.
De moi, si la rigueur d'un accident semblable
M'avait ôté le fruit d'un bien si désirable,
Je croirais que pour moi tout n'aurait que du mal:
Mes pieds ne s'oseraient assurer sur la terre,
Le jour m'offenserait, l'air me serait fatal,
Et la plus douce paix me serait une guerre.
Aigrissez-vous toujours d'un chagrin plus récent;
Que votre âme, en flattant l'ennui qu'elle ressent,
Pour si chère compagne incessamment soupire;
Jamais son entretien ne vous sera rendu,
Et le Ciel réparant vos pertes d'un empire,
Vous donnerait bien moins que vous n'avez perdu.

XXIII. A elle même

Puisqu'en cet accident le sort nous désoblige,
Je crois que tout le monde avecque vous s'afflige,
Et ce commun malheur qui trouble l'univers,
Reprocherait un crime aux lois de la nature
Sinon que cette mort a fait naître vos vers

Dont l'aimable douceur efface son injure.
A voir vos sentiments écrits si doucement,
A voir votre douleur peinte si vivement,
Je crois qu'en vain la mort de ce butin se vante,
Car, comme la raison m'apprend à discourir,
Celle que vous plaignez est encore vivante
Puisqu'elle est dans vos vers qui ne sauraient mourir.
Vous mêlez dans ce deuil tant d'agréables charmes
Que c'est être insensé que lui donner des larmes:
Je la crois bien heureuse en si rare tombeau,
Et regarde sa gloire avecque tant d'envie
Que si l'on m'eût dû faire un monument si beau,
Je mourrais de regret de ne l'avoir suivie.
J'ai cru que la tristesse était pleine de maux,
Et perdais, en l'erreur d'un jugement si faux,
La douce rêverie où l'ennui nous amuse;
Mais vous faites le deuil avecque tant d'appas
Que j'aime la rigueur combien que je l'accuse,
Et trouve du plaisir à craindre le trépas.

XXIV. Pour Mademoiselle D. M. Stances

Je suis bien jeune encor, et la beauté que j'aime
Est jeune comme moi.
J'ai souvent désiré de lui parler moi-même
Pour lui donner ma foi.
J'obéis sans contrainte à l'amour qu'il me donne
Quelque désir qu'il ait,
Et sans lui résister mon âme s'abandonne
A tout ce qui lui plaît.
Si pour lui témoigner combien je suis fidèle
Il me fallait mourir,
Quoiqu'on eût fait la mort mille fois plus cruelle,
L'on m'y verrait courir.
Je jure mon destin et le jour qui m'éclaire
Qu'il est tout mon souci;
Et ce Soleil si beau ne fait que me déplaire

Quand il n'est pas ici.
Lorsque l'Aube, ensuivant la nuit qu'elle a chassée,
Epard ses tresses d'or,
Le premier mouvement qui vient à ma pensée
C'est l'amour d'Alidor.
Je tâche en m'éveillant à rappeler les songes
Que j'ai fait en dormant,
Et dans le souvenir de leurs plaisants mensonges
Je revois mon amant.
Mon esprit amoureux n'est point sans violence
Au milieu du repos.
Je le vois dans la nuit, et parmi le silence
J'entends ses doux propos.
Tous les secrets d'amour que le sommeil exprime,
Mon âme les ressent;
Et le matin je pense avoir commis un crime
Dans mon lit innocent.
De honte à mon réveil, je suis toute confuse,
Et, d'un oeil tout fâché,
Je vois dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'avoir fait un péché.
Je me veux repentir de cette double offense,
Mais je ne sais comment;
Car mon esprit troublé me fait une défense
Que lui même dément.
Dans mon lit désolé, toute moite de larmes,
Je prie tous les dieux
De maltraiter Morphée à cause que ses charmes
Ont abusé mes yeux.
Hélas! il est bien vrai que je suis amoureuse,
Et qu'en mon saint amour
Je me puis réputer l'amante plus heureuse
Qui soit en cette Cour.
J'adore une beauté si vive et si modeste
Qu'elle peut tout ravir,
Et qui ne prend plaisir d'être toute céleste

Qu'afin de me servir.
Il a dedans ses yeux des pointes et des charmes
Qu'un tigre goûterait;
Et si Mars lui voyait mettre la main aux armes
Il le redouterait.
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine
Ne marche le lion.
Et plus brave qu'Achille ardent à la ruine
Des pompes d'Ilion.
C'est le meilleur esprit et le plus beau visage
Qu'on ait encore vu;
Et les meilleurs esprits n'ont point eu d'avantage
Que mon amant n'ait eu.
La gloire entre les coeurs qui la font mieux paraître
Fait estime du sien;
Et les mieux accomplis ne le sauraient connaître
Sans en dire du bien.
Hors de lui la vertu dans l'âme la plus belle
Est comme en un tombeau,
Et ses plus grands éclats sont moins qu'une étincelle
Au prix de ce flambeau.
Je pense en l'adorant que mon idolâtrie
A beaucoup mérité;
Et j'aimerais bien mieux mettre le feu à ma patrie
Que l'avoir irrité.
Dieux! que le beau Pâris eut une belle proie!
Que cet amant fit bien
Alors qu'il alluma l'embrasement de Troie
Pour amortir le sien!
O mon cher Alidor je suis bien moins qu'Hélène
Digne de t'émouvoir!
Mais tu sais bien aussi qu'avecque moins de peine
Tu me pourrais avoir.
Il la fallut prier, mais c'est moi qui te prie;
Et la comparaison
De ses affections avecque ma furie,

Est loin de la raison.
L'impression d'honneur et celle de la honte
Sont hors de mon esprit.
La chasteté m'offense et paraît un vieux conte
Que ma mère m'apprit.
Jamais fille n'aima d'une amitié si forte.
Tous mes plus chers parents,
Depuis que j'ai conçu l'amour que je te porte,
Me sont indifférents.
Ils auraient beau se plaindre et m'appeler barbare.
On me doit pardonner,
Car vers eux je ne suis de mon amour avare
Que pour te la donner.
Reçois ma passion pourvu que ton mérite
N'en soit offensé:
Et vois que mon esprit ne te l'aurait écrite
S'il n'était insensé.

XXV. *Stances*

Maintenant que Philis est morte
Et que l'amitié la plus forte
Dont un coeur fut jamais atteint
Est dans le sépulcre avec elle,
Je crois que l'amour le plus saint
N'a plus pour moi rien de fidèle.
Cloris, c'est mentir trop souvent:
Tes propos ne sont que du vent,
Tes regards sont tous pleins de ruses,
Tu n'as point pour tout d'amitié,
Je me moque de tes excuses,
Et t'aime moins de la moitié.
Je te vois toujours en contrainte,
Il te vient toujours quelque crainte,
Tu ne trouves jamais loisir;
Dis plutôt que je t'importune
Et que je te ferais plaisir

De chercher ailleurs ma fortune.
Ne fais plus semblant de m'aimer,
Et quoiqu'il me soit bien amer
De perdre une si douce flamme,
Si tu n'as point d'amour pour moi,
Je jure tes jeux et mon âme
De ne songer jamais à toi.
Je t'allais consacrer ma plume
Et te peindre dans un volume
Sur qui les ans ne peuvent rien;
Sache un peu de la renommée
Comment j'ai su dire du bien
D'une autre que j'avais aimée.
Mais cela ne te touche pas,
Les vers sont de mauvais appas,
Un roc n'en devient point passible;
Ce sont de faibles hameçons
Pour ton naturel insensible
Que lui promettre des chansons.
Que veux-tu plus que je te donne,
Aujourd'hui que Dieu m'abandonne,
Que le Roi ne me veut pas voir,
Que le jour me luit en colère,
Que tout mon bien est mon savoir?
De quoi plus te pourrais-je plaire?
Si mon mauvais sort peut changer,
Je jure de te partager
Les prospérités où j'aspire;
Et quand le Ciel me ferait roi,
Un présent de tout mon empire
Te ferait preuve de ma foi.
Mais tu n'as point l'esprit avare;
Et quelque dignité si rare
Qu'un Dieu même te vînt offrir,
Quelque tourment qu'il eût dans l'âme,
Tu le laisserais bien souffrir

Avant que soulager sa flamme.
Quant à moi, las de tant brûler,
Et si pressé de reculer,
J'ai désespéré de la place:
La nature ici vaut bien peu
Qu'un front de neige, un coeur de glace,
Puissent tenir contre le feu.

XXVI. A Cloris. Stances

S'il est vrai, Cloris, que tu m'aimes,
Mais j'entends que tu m'aimes bien,
Je ne crois point que les rois mêmes
Aient un heur comme le mien.
Que la mort serait importune
De venir changer ma fortune
A la félicité des dieux!
Tout ce qu'on dit de l'ambroisie
Ne touche point ma fantaisie
Au prix des grâces de tes yeux.
Sur mon âme, il m'est impossible
De passer un jour sans te voir
Qu'avec un tourment plus sensible
Qu'un damné n'en saurait avoir.
Le sort qui menaça ma vie
Quand les cruautés de l'envie
Me firent éloigner du Roi
M'exposant à tes yeux en proie,
Me donna beaucoup plus de joie
Qu'il ne m'avait donné d'effroi.
Que je me plus dans ma misère!
Que j'aimai mon bannissement!
Mes ennemis ne valent guère
De me traiter si doucement.
Cloris, prions que leur malice
Fasse bien durer mon supplice.
Je ne veux point partir d'ici

Quoique mon innocence endure;
Pourvu que ton amour me dure
Que mon exil me dure aussi.
Je jure l'amour et sa flamme
Que les doux regards de Cloris
Me font déjà trembler dans l'âme
Quand on me parle de Paris:
Insensé, je commence à craindre
Que mon Prince me va contraindre
A souffrir que je sois remis.
Vous qui le mîtes en colère,
Si vous l'empêchez de le faire
Vous n'êtes plus mes ennemis:
Toi qui si vivement pourchasses
Les remèdes de mon retour,
Prends bien garde quoi que tu fasses,
De ne point fâcher mon amour.
Arrête un peu, rien ne me presse,
Ton soin vaut moins que ta paresse,
Me bien servir c'est m'affliger;
Je ne crains que ta diligence,
Et prépare de la vengeance
A qui tâche de m'obliger.
Il te semble que c'est un songe
D'entendre que je m'aime ici,
Et que le chagrin qui me ronge
Vienne d'un amoureux souci:
Tu penses que je ne respire
Que de savoir où va l'Empire,
Que devient ce peuple mutin,
Et quand Rome se doit résoudre
A faire partir une foudre
Qui consume le Palatin.
Toutes ces guerres insensées
Je les trouve fort à propos;
Ce ne sont point là les pensées

Qui s'opposent à mon repos;
Quelques maux qu'apportent les armes,
Un amant verse peu de larmes
Pour fléchir le courroux divin;
Pourvu que Cloris m'accompagne
Il me chaut peu que l'Allemagne
Se noie de sang ou de vin.
Et combien qu'un appas funeste
Me traîne aux pompes de la Cour,
Et que tu sais bien qu'il me reste
Un soin d'y retourner un jour,
Quoique la Fortune apaisée
Se rendît à mes vœux aisée,
Aujourd'hui je ne pense pas,
Soit-il le Roi qui me rappelle,
Que je puisse m'éloigner d'elle
Sans trouver la mort sur mes pas.
Mon esprit est forcé de suivre
L'aimant de son divin pouvoir,
Et tout ce que j'appelle vivre
C'est de lui parler et la voir.
Quand Cloris me fait bon visage
Les tempêtes sont sans nuage,
L'air le plus orageux est beau;
Je ris quand le tonnerre gronde,
Et ne crois point que tout le monde
Soit capable de mon tombeau.
La félicité la plus rare
Qui flatte mon affection,
C'est que Cloris n'est point avare
De caresse et de passion.
Le bonheur nous tourne en coutume,
Nos plaisirs sont sans amertume,
Nous n'avons ni courroux ni fard,
Nos trames sont toutes de soie,
Et la Parque après tant de joie

Ne les peut achever que tard.

XXVII. Désespoirs amoureux. Stances

Eloigné de vos yeux où j'ai laissé mon âme,
Je n'ai de sentiment que celui du malheur,
Et sans un peu d'espoir, qui luit parmi ma flamme,
Mon trépas eût été ma dernière douleur.
Plût au Ciel qu'aujourd'hui la terre eût quitté l'onde,
Que les rais du soleil fussent absents des cieux,
Que tous les éléments eussent quitté le monde,
Et que je n'eusse pas abandonné vos yeux!
Un arbre que le vent emporte à ses racines,
Une ville qui voit démolir son rempart,
Le faîte d'une tour qui tombe en ses ruines,
N'ont rien de comparable à ce sanglant départ.
Depuis, votre Damon ne sert plus que de nombre,
Mes sens de ma douleur s'en vont déjà ravis;
Je ne suis plus vivant, et passerais pour ombre
Sinon que mes soupirs découvrent que je vis.
Mon âme est dans les fers, mon sang est dans la flamme,
Jamais malheur ne fut à mon malheur égal;
J'ai des vautours au sein, j'ai des serpents dans l'âme,
Et vos traits qui me font encore plus de mal.
Errant depuis deux mois de province en province,
Je traîne avecque moi la fortune et l'amour;
L'une oblige mes pas à courtiser mon Prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.
Des plus rares beautés en ce fâcheux voyage,
Où jadis pour aimer les dieux fussent allés,
M'ont assez prodigué les traits de leur visage;
Mais ce n'était qu'horreur à mes yeux désolés.
Partout où loin de toi la Fortune me traîne,
Je jure par tes yeux que tout mon entretien
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souvient moins de mon nom que du tien.
En ma condition d'où mille soins ne partent,

L'entendement me laisse et tout conseil me fuit;
Tous autres pensements de mon âme s'écartent,
Au souvenir du tien qui sans cesse me suit.
Que ta fidélité se forme à mon exemple!
Fuis comme moi la presse, hais comme moi la Cour;
Ne fréquente jamais bal, promenoir, ni temple,
Et que nos déités ne soient rien que l'Amour.
Tout seul dedans ma chambre où j'ai fait ton église,
Ton image est mon Dieu, mes passions, ma foi;
Si pour me divertir Amour veut que je lise,
Ce sont vers que lui-même a composés pour moi.
Dans le trouble importun des soucis de la guerre
Chacun me voit chagrin: car il semble, à me voir,
Que je fais des projets pour conquérir la terre,
Et mes hauts desseins ne sont que de t'avoir.

XXVIII. Stances

J'ai trop d'honneur d'être amoureux,
Et vois bien que les plus heureux
Ont droit de me porter envie:
Mais quoi que menace le sort,
Je puis bien défier la mort
Puisque vous possédez ma vie.
Les plus dévotieux mortels,
Rendant leur service aux autels
Qu'on dresse aux déités suprêmes,
Ne font brûler que de l'encens;
Et pour vous adorer je sens
Que je me suis brûlé moi-même.
Les rois ont de divers honneurs,
Leurs esclaves sont des seigneurs,
Les éléments sont leur partage,
Toute la terre est leur maison:
Moi je n'ai rien qu'une prison,
Mais je l'estime davantage.

XXIX. Stances

Quand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nus sur tes draps,
Bien plus blancs que le linge même;
Quand tu sens ma brûlante main
Se promener dessus ton sein,
Tu sens bien, Cloris, que je t'aime.
Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardents désirs,
Je laisse, sans ouvrir ma bouche,
Avec toi dormir mes plaisirs.
Le sommeil aise de t'avoir,
Empêche tes yeux de me voir,
Et te retient dans son empire
Avec si peu de liberté
Que ton esprit tout arrêté
Ne murmure ni ne respire.
La rose en rendant son odeur,
Le Soleil donnant son ardeur,
Diane et le char qui la traîne,
Une Naïade dedans l'eau,
Et les Grâces dans un tableau,
Font plus de bruit que ton haleine.
Là je soupire auprès de toi,
Et considérant comme quoi
Ton oeil si doucement repose,
Je m'écrie: O Ciel! peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose
Un si cruel mal que le mien?

XXX. Stances

Je jure le jour et la nuit
Et la froide horreur de la nuit
Où la tristesse me convie,

Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié
Que ne fait celui de ma vie.
Après que mon suprême jour
M'aura porté dans le séjour
Des âmes mieux favorisées,
Mon âme versera des pleurs
Qui feront naître mille fleurs
Dans les campagnes Elysées.
Ce doux et ce poignant souci;
Le même qui me touche ici,
Revivra dans mon âme morte,
Et les esprits qui me verront,
Approchant mon feu jureront
Qu'ils n'en ont point vu de la sorte.
Après moi d'un amour flatteur
Quelque infidèle serviteur
Surprendra tes désirs novices,
Et tu n'as point assez de foi
Pour permettre que mes services
Te fassent souvenir de moi.
Je te conjure par tes yeux
Que j'aime, et que j'honore mieux
Ni que le ciel ni que la terre,
Tôt ou tard de t'en repentir:
Car le ciel te ferait sentir
Quelque pointe de son tonnerre.

XXXI. Stances

La frayeur de la mort ébranle le plus ferme:
Il est bien malaisé
Que dans le désespoir et proche de son terme
L'esprit soit apaisé.
L'âme la plus robuste et la mieux préparée
Aux accidents du sort,
Voyant auprès de soi sa fin toute assurée,

Elle s'étonne fort.
Le criminel pressé de la mortelle crainte
D'un supplice douteux,
Encore avec espoir endure la contrainte
De ses liens honteux.
Mais quand l'arrêt sanglant a résolu sa peine,
Et qu'il voit le bourreau,
Dont l'impiteuse main lui détache une chaîne
Et lui met un cordeau,
Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacée;
Son âme est dans les fers:
L'image du gibet lui monte à la pensée,
Et l'effroi des enfers.
L'imagination de cet objet funeste
Lui trouble la raison,
Et sans qu'il ait du mal, il a pis que la peste,
Et pis que le poison.
Il jette malgré lui les siens dans la détresse,
Et traîne en son malheur
Des gens indifférents qu'il voit parmi la presse
Parler de sa douleur.
Partout dedans la Grève il voit fendre la terre,
La Seine est l'Achéron,
Chaque rayon du jour est un trait de tonnerre,
Et chaque homme Charon.
La consolation que le prêcheur apporte
Ne lui fait point de bien;
Car le pauvre se croit une personne morte,
Et n'écoute plus rien.
Les sens sont retirés, il n'a plus son visage,
Et dans ce changement
Ce serait être fol de conserver l'usage
D'un peu de jugement.
La nature, de peine et d'horreur abattue,
Quitte ce malheureux:
Il meurt de mille morts, et le coup qui le tue

Est le moins rigoureux.

XXXII. Consolation à M. D. L. Stances

Donne un peu de relâche au deuil qui t'a surpris,
Ne t'oppose jamais aux droits de la nature,
Et pour l'amour d'un corps ne mets point tes esprits
Dedans la sépulture.

La mort dans tes regrets à toi se présentant,
Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur et que misère;
Pourquoi donc tâches-tu qu'elle t'en fasse autant
Qu'elle a fait à ton père?

Quoi que l'affection te fasse discourir,
Tes beaux jours ne sont point en état de le suivre;
Comme c'était à lui la saison de mourir,
C'est la tienne de vivre.

Il était las d'honneur, de fortune, de jours;
Tes jeunes ans ne font que commencer la vie,
Et si tu vas si tôt en achever le cours
Que deviendra Livie?

Remets pour l'amour d'elle encore ces appas
Qui s'en vont effacer dans ton visage sombre;
Et qu'un si long chagrin ne te maltraite pas
Pour contenter une ombre.

Il est vrai qu'un tel mal est fâcheux à guérir,
Et de quelque vigueur que ton esprit puisse être,
Il te faut soupirer lorsque tu vois périr
Celui qui t'a fait naître.

Encore ses vertus touchaient ton amitié
Au delà du devoir où la nature oblige,
Si bien que la raison approuve la pitié
Pour l'ennui qui t'afflige.

Ses conseils savaient rendre un Roi victorieux;
Son renom honorait et la paix et la guerre;
Et je crois que l'envie est cause que les cieux
L'ont ôté de la terre.

Mais aussi quel climat n'en a du déplaisir?

L'Europe à son sujet se plaint contre les Parques,
Autant que si leurs lacs étaient venus saisir
Quelqu'un de ses monarques.
Je vois comme le Ciel pour soulager ton deuil,
Veut que tout l'univers à tes soupirs réponde;
Et pour t'en exempter ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.
Toutefois tous ces cris sont des soins superflus;
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées:
Un homme enseveli ne considère plus
Nos yeux ni nos pensées.
Sachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux autels,
Tu dois être assuré de sa béatitude,
Ou ton esprit troublé croit que les immortels
Sont pleins d'ingratitude.
Tes importuns regrets se rendront criminels,
Ton père en son repos ne trouvera que peine
Puisqu'il semble être admis aux plaisirs éternels
Pour te mettre à la gêne.
Le mal devient plus grand lorsque nous l'irritons:
Reviens dans les plaisirs que la jeunesse apporte;
C'est un grand bien de voir fleurir les rejetons
Lorsque la souche est morte.
Un homme de bon sens se moque des malheurs:
Il plaint également sa servante et sa fille;
Job ne versa jamais une goutte de pleurs
Pour toute sa famille.
Après t'être affligé pense à te réjouir,
Qui t'a fait la douleur t'a laissé les remèdes;
Il ne te reste plus que de savoir jouir
Des biens que tu possèdes.
Arrête donc ces pleurs vainement répandus;
Laisse en paix ce destin que tes douleurs détestent;
Il faut, après ces biens que nous avons perdus,
Sauver ceux qui nous restent.

XXXIII. Stances

Dans ce temple, où la passion
Me mit dedans le coeur les beautés de Madame,
Je bénissais l'Amour encore que sa flamme
Détournât ma dévotion.
Au lieu de penser à nos dieux
J'adorais, vous voyant, l'image de Diane,
Et m'estimais heureux de devenir profane
En me consacrant à vos yeux.
Ce fut avec de mêmes traits
Que la mère d'Amour perça le coeur d'Anchise:
Suis-je pas glorieux de donner ma franchise
A la merci de ses attraits?
A ce premier ravissement
Mon âme triompha de se sentir blessée,
Et l'autel m'eût déplu d'ôter à ma pensée
L'entretien d'un si doux tourment.
Me dût le Ciel faire périr,
Je mesure ma peine avecque mes années,
Et l'amour se fait fort d'ôter aux destinées
La puissance de me guérir.
Au point que cette ardeur m'a mis,
Mon superbe bonheur se moque de l'envie,
Et quelque mal qui vienne à menacer ma vie,
Je me ris de mes ennemis.
Tout ce monde de poursuivants
Me fait persévérer avecque plus de joie,
Ce renommé Jason n'eût jamais eu sa proie
S'il eût craint la mer ni le vent.
Sous l'auspice de votre loi,
Il n'est point de grandeur que mon esprit ne brave;
Et le même accident qui me fait être esclave,
Il me semble qu'il m'a fait roi.

XXXIV. Élégie à une dame

Si votre doux accueil n'eût consolé ma peine,

Mon âme languissait, je n'avais plus de veine,
Ma fureur était morte et mes esprits, couverts
D'une tristesse sombre, avaient quitté les vers.
Ce métier est pénible, et notre sainte étude
Ne connaît que mépris, ne sent qu'ingratitude:
Qui de notre exercice aime le doux souci,
Il hait sa renommée et sa fortune aussi.
Le savoir est honteux depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France.
Aujourd'hui l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualités ne sont plus de saison,
La vertu n'eut jamais un siècle plus barbare,
Et jamais le bon sens ne se trouva si rare.
Celui qui dans les coeurs met le mal ou le bien,
Laisse faire au destin sans se mêler de rien.
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'âme au monde,
Ne trouve à son plaisir la nature féconde,
Et que son intelligence encore à pleines mains
Ne verse ses faveurs dans les esprits humains:
Parmi tant de fuseaux la Parque en sait retordre
Où la contagion du vice n'a su mordre,
Et le Ciel en fait naître encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la divinité,
Des bons entendements qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple et jamais ne défont,
Et qui d'un sentiment hardi, grave et profond,
Vivent tout autrement que les autres ne font.
Mais leur divin génie est forcé de se feindre
Et les rend malheureux s'il ne se peut contraindre.
La coutume et le nombre autorise les sots:
Il faut aimer la Cour, rire des mauvais mots,
Accoster un brutal, lui plaire, en faire estime.
Lorsque cela m'advient, je pense faire un crime;
J'en suis tout transporté, le coeur me bat au sein,
Je ne crois plus avoir l'entendement bien sain,
Et pour m'être souillé de cet abord funeste,

Je crois longtemps après que mon âme a la peste.
Cependant il faut vivre en ce commun malheur,
Laisser à part esprit, franchise et valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son âme,
Et perdre tout plaisir pour acquérir du blâme.
L'ignorant qui me juge un fantasque rêveur,
Me demandant des vers croit me faire faveur,
Blâme ce qu'il n'entend, et son âme étourdie
Pense que mon savoir me vient de maladie.
Mais vous à qui le Ciel de son plus doux flambeau
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'avez point l'erreur qui trouble ces infâmes,
Ni l'obscur fureur de ces brutales âmes;
Car l'esprit plus subtil, en ses plus rares vers,
N'a point de mouvements qui ne vous soient ouverts.
Vous avez un génie à voir dans les courages,
Et qui connaît assez mon âme et mes ouvrages.
Or, bien que la façon de mes nouveaux écrits
Diffère du travail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suivent point la trace accoutumée,
J'ose pourtant prétendre à quelque peu de bruit,
Et crois que mon espoir ne sera point sans fruit.
Vous me l'avez promis, et sur cette promesse
Je fausse ma promesse aux vierges de Permesse.
Je ne veux réclamer ni Muses, ni Phébus,
Grâce à Dieu, bien guéri de ce grossier abus,
Pour façonner un vers que tout le monde estime,
Votre contentement est ma dernière lime:
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'avez en jugeant pour but que la raison.
Aussi mon sentiment à votre aveu se range,
Et ne reçoit d'autrui ni blâme ni louange.
Imite qui voudra les merveilles d'autrui;
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie;
Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie.

J'approuve que chacun écrive à sa façon,
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style;
Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux,
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
Que parut autrefois la corneille d'Horace:
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis.
Ce Liban, ce Turban, et ces rivières mornes,
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes.
Cet effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.
J'en connais qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midi Phébus à la lanterne,
Grattent tant le français qu'ils le déchirent tout,
Blâmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût,
Sont un mois à connaître, en tâtant la parole,
Lorsque l'accent est rude ou que la rime est molle;
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement sinon que tout leur âge
S'est laissé consommer en un petit ouvrage;
Que leurs vers dureront au monde précieux,
Parce qu'en les faisant il sont devenus vieux:
De même l'araignée en filant son ordure,
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.
Mais cet autre poète est bien plein de ferveur,
Il est blême, transi, solitaire, rêveur,
La barbe mal peignée, un oeil branlant et cave,
Un front tout renfrogné, tout le visage hâve,
Ahane dans son lit, et marmotte tout seul
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul;
Grimace par la rue et stupide retarde
Ses yeux sur un objet sans voir ce qu'il regarde.

Mais déjà ce discours m'a porté trop avant,
Je suis bien près du port, ma voile a trop de vent;
D'une insensible ardeur peu à peu je m'élève,
Commençant un discours que jamais je n'achève.
Je ne veux point unir le fil de mon sujet,
Diversement je laisse et reprends mon objet,
Mon âme imaginant n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science:
La règle me déplaît, j'écris confusément;
Un bon esprit ne fait rien qu'aisément.
Autrefois, quand mes vers ont animé la scène,
L'ordre où j'étais contraint m'a bien fait de la peine.
Ce travail importun m'a longtemps martyré,
Mais enfin, grâce aux dieux, je m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage et sans perdre leur Ourse,
Se sont aventurés à cette longue course.
Il y faut par miracle être fol sagement,
Confondre la mémoire avec le jugement,
Imaginer beaucoup et d'une source pleine
Puiser toujours des vers dans une même veine:
Le dessein se dissipe, on change de propos
Quand le style a goûté tant soit peu le repos.
Donnant à tels efforts ma première furie
Jamais ma veine encor ne s'y trouva tarie.
Mais il me faut résoudre à ne la plus presser:
Elle m'a bien servi, je la veux caresser,
Lui donner du relâche, entretenir la flamme
Qui de sa jeune ardeur m'échauffe encore l'âme.
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par de petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaît,
Employer tout une heure à me mirer dans l'eau,
Oùir comme en songeant la course d'un ruisseau,
Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.
Après m'être égayé par cette douce erreur,

Je veux qu'un grand dessein réchauffe ma fureur,
Qu'un oeuvre de dix ans me tienne à la contrainte
De quelque beau poème où vous serez dépeinte.
Là, si mes volontés ne manquent de pouvoir,
J'aurai bien de la peine en ce plaisant devoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudrait inventer quelque nouveau langage,
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux
Que n'ont jamais pensé les hommes et les dieux.
Si je parviens au but où mon dessein m'appelle,
Mes vers se moqueront des ouvrages d'Apelle;
Qu'Hélène ressuscite, elle aussi rougira
Partout où votre nom dans mon ouvrage ira.
Tandis que je remets mon esprit à l'école,
Obligé dès longtemps à vous tenir parole,
Voici de mes écrits ce que mon souvenir,
Désireux de vous plaire, en a pu retenir.

XXXV

Je pensais au repos, et le céleste feu
Qui me fournit des vers s'alentissait un peu,
Lorsque le messenger qui m'a rendu ta lettre,
Dans ma première ardeur m'est venu tout remettre.
J'ai d'abord à peu près deviné ton dessein;
Et dès lors que mes yeux ont reconnu ton sein,
Mon sang s'est réchauffé, tes vers m'ont piqué l'âme,
Et de leur propre éclat m'ont jeté de la flamme.
Clairac en est ému, son fleuve en est grossi;
Et dans ce peu de temps que je t'écris ceci,
D'autant qu'à ta faveur il sent flatter son onde,
Lot s'est rendu plus fier que rivière du monde.
Le débord isolent de ses rapides eaux,
Couvrant avec orgueil le faîte des roseaux,
Fait taire nos moulins, et sa grandeur farouche
Ne saurait plus souffrir qu'un aviron le touche;
Dans l'excès de la joie, où tu le viens ravir,

Ce torrent glorieux ne daigne plus servir:
Je l'aime de l'honneur qu'il rend à ta caresse,
Et lui veut faire part aux autels que je dresse.
Rêvant sur son rivage après tes beaux écrits,
Tout à coup, dans l'objet d'un penser qui m'a pris,
Je disais en voyant comme son flot se pousse:
Ainsi va la fureur d'un Roi qui se courrouce;
Ainsi mes ennemis, contre moi furieux,
M'ont rendu sans sujet le sort injurieux,
Et si loin étendu leur orgueilleux ravage,
Qu'à peine sur les monts ai-je vu du rivage.
Mon exil ne savait où trouver sûreté,
Partout mille accidents choquaient ma liberté,
Quelques déserts affreux, où des forêts suantes
Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes,
Ont été le séjour où le plus doucement
J'ai passé quelques jours de mon bannissement.
Là vraiment l'amitié d'un marquis favorable,
Qui n'eut jamais horreur de mon sort déplorable,
Divertit mes soucis, et dans son entretien
Je trouvai du bon sens qui consola le mien.
Autrement, dans l'ennui d'un lieu si solitaire,
Où l'esprit ni le corps ne trouvent rien à faire,
Où le plus philosophe avecque son discours
Ne saurait sans languir avoir passé deux jours,
Le chagrin m'eût saisi sans une grande chère,
Qui deux fois chaque jour enchantait ma misère,
Car je n'ai su trouver, de l'humeur dont je suis,
Un plus présent remède à chasser mes ennuis.
Et si comme tu dis vous avez tous envie
De me faire passer un jour de douce vie,
Apprête de bons vins: mais n'en prends point d'autrui,
Car je sais que ton père en a de bon chez lui.
Il m'a bien obligé du salut qu'il m'envoie;
Dis-lui que cet honneur m'a tout comblé de joie,
Et qu'un pauvre banni ne croyait pas avoir

Cette prospérité que tu m'as fait savoir.
Ainsi t'aime le Ciel, et jamais la disgrâce
Ne frappe ton destin ni celui de ta race!
Si mon malheur s'apaise et qu'il me soit permis
De refaire ma vie avecque mes amis,
Je verrai de quel oeil tu verras mon passage.
Et que ces vers t'en soient un assuré message!
Possible avant qu'un mois ait achevé son cours,
Le Soleil me rendra ses agréables jours.
Je crois que ce printemps doit chasser mon orage,
Mon mauvais sort vaincu flattera mon courage,
Et perdant tout espoir de m'abattre jamais,
Tout confus il viendra me demander la paix.
Et quand mon juste Roi n'aura plus de colère,
Qui m'a persécuté tâchera de me plaire.
Lors, pour toute vengeance, quoi qu'ils aient tâché,
Je dirai, sans mentir, qu'ils ne m'ont point fâché,
Et qu'un exil si plein de danger et de blâme,
Ne m'a point fait changer le visage ni l'âme.
Ceux avec qui je vis sont étonnés souvent
De me voir en mon mal aussi gai que devant.
Et le malheur, fâché de ne me voir point triste,
Ignore d'où me vient l'humeur qui lui résiste:
C'est l'arme dont le Ciel a voulu me munir
Contre tant d'accidents qui me devaient venir;
Autrement un tissu de tant de longues peines,
M'eût gelé mille fois le sang dedans les veines;
Mon esprit dès longtemps fût rendu en vapeur
S'il eût pu concevoir une vulgaire peur.
Mon âme de frayeur fût-elle point faillie,
Lorsque Panat me fit sa brutale saillie,
Que les armes au poing, accompagné de deux,
Il me fit voir la mort en son teint plus hideux?
Je croyais bien mourir, il le croyait de même;
Mais pour cela le front ne me devint point blême,
Ma voix ne changea point, et son fer inhumain,

A me voir si constant, lui tremblait à la main.
Encore un accident, aussi mauvais ou pire,
Me plongea dans le sein du poissonneux empire
Au milieu de la nuit, où le front du croissant
D'un petit bout de corne à peine apparaissait,
Semblait se retirer et chasser les ténèbres
Pour jeter plus d'effroi dans des lieux si funèbres.
Lune, romps ton silence, et pour me démentir,
Reproche-moi la peur que tu me vis sentir.
Que dus-je devenir un jour que le tonnerre
Presque dessous mes pieds vint balayer la terre?
Il brûla mes voisins, il me couvrit de feu,
Et si pour tout cela je le craignis bien peu.
Mais vraiment ce discours te doit sembler étrange,
Et tu vois que ces vers sentent trop ma louange.
Tu m'as mis sur ce train, je te veux imiter,
Et comme tu l'as fait, j'écris pour me flatter.
Adieu, ne reviens plus solliciter ma veine.
J'ai fait à ce matin ces vers tout d'une haleine,
Et pour me divertir du désir de la Cour,
Depuis peu j'en écris plus d'autant chaque jour,
Je finis un travail que ton esprit qui goûte
Les doctes sentiments trouvera bon sans doute:
Ce sont les saints discours d'un favori du Ciel
Qui trouva le poison aussi doux que le miel,
Et qui dans la prison de la cité d'Athènes
Vit lâcher sans regret et sa vie et ses chaînes.
Ainsi, quand il faudra nous en aller à Dieu,
Pussions-nous sans regret abandonner ce lieu;
Et voir en attendant que la Fortune m'ouvre
L'âme de la faveur et le portail du Louvre.

XXXVI

Quand la Divinité, qui formait ton essence,
Vit arriver le temps au point de ta naissance,
Elle choisit au ciel son plus heureux flambeau

Et mit dans un beau corps un esprit assez beau.
La trempe que tu pris en arrivant au monde
Était du feu, de l'air, de la terre et de l'onde:
Immortels éléments dont les corps si divers
Étrangement mêlés font un seul univers,
Et durent, enchaînés par les liens des âmes,
Selon que le destin a mesuré nos trames.
Triste condition que le sort plus humain
Ne nous peut assurer d'être demain!
Ainsi te mit nature au cours de la fortune
Aussi sujet que tous à cette loi commune.
D'un naturel fragile et qui se vient ranger
A quel point que l'humeur le force de changer:
Impatient, tardif, injurieux, affable,
Dépiteux, complaisant, malicieux, aimable,
Serf de tes passions et du commun souci,
Des vices des mortels et des vertus aussi.
N'attends point qu'en ton nom honteusement j'écrive
Ce qui ne fut jamais sur la troyenne rive,
Que je t'appelle Achille et que tu sois vanté
Par tant de faux exploits qu'on a jadis chanté.
Ces poètes rêveurs par leurs plume hypocrite
De tous ces vieux héros ont trompé le mérite,
Et sans aucune foi laissant mille témoins,
Ils nous en disent plus, mais en font croire moins:
Car au rapport trompeur d'un demi-dieu qu'on nomme,
Je douterai s'il fut tant seulement un homme.
Mon esprit plein d'amour et plein de liberté,
Sans fard et sans respect t'écrit la vérité;
Et sans aucun dessein d'offenser ou de plaire,
Je fais ce que mon sens me conseille de faire.
J'écrirais le démon qui du train de tes jours
Si difficilement guidait le jeune cours,
Et l'astre dont tu vis la haine si puissante
Opposer tant d'effort à ta vertu naissante;
J'écrirais ton destin avant le doux moment

Que pour te faire serf le Ciel te fit amant.
Mais notre jeune temps laisse aussi peu de marque
Que le vol d'un oiseau ou celui d'une barque;
Et les traits de ses ans confusément passés
Pèsent au souvenir s'ils n'en sont effacés.
Laisant ces jours perdus jusqu'aux premières forces
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces,
Mes vers ne discourront que depuis le bon jour
Que tu te vins ranger à l'empire d'amour.
Et suivant ta fureur, tu penseras peut-être
Que dès lors seulement tu commenças à naître,
Que tu ne fus vivant, ni d'esprit, ni de corps,
Que depuis qu'un bel oeil te donna mille morts.
Les aimables attraits, dont les yeux d'une dame
Firent naître l'ardeur de ta première flamme,
Furent bientôt vainqueurs, et l'amour qui le prit
Au lieu de te déplaire obligea ton esprit.
Ton naturel ployable à la première atteinte
Soupira son tourment d'une si douce plainte,
Et si modestement permit d'être arrêté,
Qu'il sembla que tes fers étaient ta liberté.
Tant le sort de ta vie autrement malheureuse
Se trouve pour ton bien de nature amoureuse.
En ce destin les maux que le Ciel a versés
Dans l'erreur de tes jours sans cesse traversés,
Ont trouvé leur remède, et n'est peine si forte
Que par lui ton esprit légèrement ne porte.
Quand le poison d'amour t'eut une fois charmé,
Contre tout autre effort tu fus assez armé.
Toute autre passion au prix mousse et légère
Depuis ne fut en toi que faible et passagère.
Depuis, pour vivre esclave au joug d'une beauté,
Ton âme ne fut plus qu'amour, que loyauté.
Celle qui gouvernait ta captive pensée
Dissimulait le coup dont elle fut blessée:
La honte et le devoir et ce fâcheux honneur,

Ennemis conjurés de tout notre bonheur,
De contraintes froideurs désespéraient son âme;
Quand ton objet pressant sollicitait sa flamme,
En ses regards forcés son amour paraissait,
Et par la résistance heureusement croissait.
Tes yeux, dont la fureur avait changé l'usage,
Languissaient étonnés auprès de son visage:
Son visage et le tien plus blanc, frais et vermeil
Que le teint de l'Aurore et le front du Soleil.
Elle était à tes yeux plus agréable encore
Que devant le Soleil ne fut jamais l'Aurore.
Votre objet en son sexe également pouvait
Se dire le plus beau que la nature avait,
Et les traits de ta face, aujourd'hui que l'injure
Du temps qui change tout a changé ta figure,
Uniquement parfaits, sont punis d'un amour
A qui mille beautés font encore la cour.
Quelle dut être alors, et combien plus prisée,
Ta face, que le poil n'avait point déguisée,
En sa jeune vigueur, conforme au jeune objet
De la première belle à qui tu fus sujet!
Tu méritais beaucoup, et si l'Amour avare
Eût frustré ton espoir il eût été barbare,
Indigne que jamais à son sacré brasier
Aucun amant portât le myrte et le rosier.
Mais ce Dieu, pour t'ôter tout sujet de te plaindre,
L'a voulu avec toi de mêmes noeuds étreindre:
De mutuelle ardeur son esprit enflamma,
Et rangea ton amour au point qu'elle t'aima.
D'un semblable désir vous tâchiez à vous plaire:
Ce que l'un desseignait, l'autre le voulait faire;
Vous lisiez dans vos fronts ce que vos coeurs disaient;
Et de mêmes propos vos âmes devisaient.
Alors qu'impatient en flamme excessive
Tu blâmais le refus de son amour craintive,
Son coeur plus que le tien de martyre souffrait,

Te refusant du corps ce que l'âme t'offrait.
Ta qualité de marque, aucunement étrange
A son sang populaire et tiré de la fange,
Niait à son espoir les bienheureux accords
Qui joignent sous l'hymen deux esprits et deux corps.
Et ce titre d'époux, honteux aux âmes fortes,
Que par dépit du Ciel et de l'Amour tu portes,
Duisait mal à ton âge, et pour vous allier
Il eût fallu la terre au ciel apparier.
Quelquefois en riant tu m'as conté la fête
Que pour votre noçage l'on pensait toute prête
Lorsque sa parenté ridicule espérait
Qu'un accord entre vous ferme demeurerait.
Elle qui seulement d'amour fut insensée,
Ne s'entretint jamais de si folle pensée;
Mais contre le destin avec toi se plaignait
Qu'à vos désirs égaux le rang ne se joignait.
Il est vrai qu'en l'effort de cette rage extrême,
Tu pouvais oublier et ta race et toi-même.
Et l'amant qui troublé de tel empêchement
Se détourne d'aimer, aime trop lâchement.
Mais tu savais qu'amour meurt en la jouissance,
Qu'il nous travaille plus moins il a de licence,
Qu'en des baisers permis cette vertu s'endort,
Et que le lit d'hymen est le lit de sa mort.

XXXVII

Déjà trop longuement la paresse me flatte,
Et je sens qu'à la fin elle devient ingrate;
J'ai donné trop de temps à mon propre plaisir,
Pour trop de liberté j'ai manqué de loisir:
Je veux effrontément avecque mon salaire,
Nourrir à tes dépens le souci de me plaire.
Je ne puis être esclave et vivre en te servant
Comme un maître d'hôtel, secrétaire ou suivant:
Telle condition veut une humeur servile,

Et pour me captiver elle est un peu trop vile.
Mais puisque le destin a trahi mon esprit,
Et que loin du Pérou la Fortune me prit,
Je dois aimer mon joug, m'y rendre volontaire,
Et dedans la contrainte obéir et me taire:
C'est d'un juste devoir surmonter la raison,
Et trouver la franchise au fonds d'une prison.
Or je suis bien heureux sous ton obéissance,
En ma captivité j'ai beaucoup de licence,
Et tout autre que toi se laisserait enfin
D'avoir si chèrement un serf si libertin.
Le soin de te servir c'est ce qui moins m'afflige,
Et l'honneur de te voir est ce qui plus m'oblige:
Ton entretien est doux, agréable et savant
Aux plus doctes discours qu'on peut mettre en avant.
Tes regards sont courtois, tes propos amiables,
Ton humeur agréable et tes moeurs sociables;
Tes charges, tes maisons, tes qualités, ton bien,
Au prix de ta vertu, je ne les prise rien.
Estime ton mérite, il vaut mieux que le Gange,
Tes richesses au prix sont de terre et de fange;
Cela n'a point d'éclat auprès de ta valeur,
Et mon poème aussi n'emprunte rien du leur.
La race, la grandeur, l'argent, la renommée,
Aux jugements bien clairs n'est qu'ombre et que fumée:
C'est un lustre pipeur qui s'écoule et qui fuit
Avec l'entendement du brutal qui le suit.
Je sais que la nature a voulu que tu prinsses
Et le sang et le nom d'une race de princes;
Mais quand bien les grands rois, dont ce nom est fameux,
T'auraient laissé bien riche et florissant comme eux,
Si d'un esprit commun le Ciel t'avait fait naître,
Je serais bien marri de t'avoir eu pour maître.
Qu'un homme sans esprit est rude et déplaisant,
Et que le joug des sots est fâcheux et pesant!
Un sage à leur désir sans contrainte ne plie,

Et jamais sans regret d'un tel noeud ne se lie.
Un sot il est cruel, ingrat, impérieux,
Tantôt on le voit morne et tantôt furieux,
Oblige sans sujet, mal à propos offense,
Et qui ne fait jamais du bien quand il y pense,
Son esprit ignorant ne peut rien estimer,
Il n'a nulle raison, il ne sait rien aimer;
Or il veut qu'on le tance et tantôt qu'on le loue,
Tantôt il fait du bruit et tantôt il se joue,
Il ne sait qui le fâche ou qui lui fait plaisir,
Et lui-même en son coeur n'entend point son désir,
Mais d'un orgueil farouche et d'une âme insolente,
Il force tout devoir, toutes lois violentes.
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il est,
Qu'une chose soit bien que quand elle lui plaît.
Etre savant chez lui c'est une honte, un crime;
Il croit que c'est tout un qu'un charme ou qu'une rime.
Je pourrais bien jurer que je serais damné,
Et crois que mes destins auraient moins de colère,
De m'avoir attaché des fers d'une galère,
Bourrelé comme ceux que tu voyais ramer,
Quand un si beau dessein te porta sur la mer.
Neptune est effroyable, il tempête, il écume,
Sa fureur jusqu'au ciel vomit son amertume,
Trahit les plus heureux et leur fait un cercueil
Tantôt d'un banc de sable et tantôt d'un écueil.
Ses abois font horreur et même en la bonace,
Par un silence affreux, ce trompeur nous menace.
Il a devant tes yeux fait blêmir les nochers,
Obscurci le Soleil et fendu les rochers;
De ses flots il fait naître et mourir le tonnerre
Et de son bruit hideux gémir toute la terre.
L'image de la mort passe au travers des flots
Dans les coeurs endurcis des plus fiers matelots:
Ces frayeurs ne t'ont point ébranlé le courage,
On t'a vu toujours ferme au plus fort de l'orage,

D'un jugement robuste au milieu du danger
Tenir indifférent un simple étranger,
Et les lâches accents d'une voix étonnée
Ne t'ont point fait gémir comme faisait Enée.
Bien que moins rudement Neptune l'assaillit;
Tout héros qu'il était, le coeur lui défaillit,
Il eut peur de la mort, et se remit en l'âme
Ses compagnons brûlés dans la troyenne flamme,
Envia leur destin, et d'un esprit peureux
Pour être hors du péril les nomma bienheureux,
Se fût voulu rebattre avec l'ombre d'Achille,
Se plaignait de survivre aux cendres de sa ville,
Et de n'avoir l'honneur que ses os fussent mis
Dans le tombeau de Troie où gisaient ses amis.
Jamais tes sentiments n'auront tant de malaise,
Quelque pan de la terre où le Soleil te laisse
Tu tiens également et propice et fatal,
Ou la terre étrangère ou le pays natal.
Ah! que j'ai du regret de n'avoir vu le monde
Par où ta jeune ardeur te promena sur l'onde!
J'écrirais en beaux vers le climat et le lieu
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.
Je serais glorieux d'avoir pris ton image
A qui les mieux vantés viendraient faire un hommage.
Tu me dois accorder deux heures de loisir
Pour contenter ici mon curieux désir,
Me faire un long récit de toutes les traverses
Que t'ont fait tant de mers et de terres diverses.
Je saurais jusques où la ligne tu passas,
Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças,
Et ce combat naval où ton ardeur trop prompte
Fit rougir tous les tiens de colère et de honte.
J'ignore ces hasards, tu me diras que c'est;
Tu me diras comment un naufrage se fait,
Le sanglant désespoir dont le vaincu se ronge,
Et les dangers hideux où le soldat se plonge,

L'état d'un homme libre après que le destin
Au comite cruel l'a donné pour butin,
Avec combien d'horreur il se range à la chaîne
Et force l'innocence à recevoir la peine.
A voir tous ces objets d'horreur et de pitié,
Je crois qu'on en devient plus dur de la moitié;
C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche
Du mal de son prochain moins ému qu'une souche;
Et sur nos passions notre désir vainqueur
Enfin dispose à tout et les yeux et le coeur.
Une lente coutume avec le temps emporte
De notre naturel l'affection plus forte;
Mais ta douce nature et ton coeur seulement
De ces contagions n'est touché nullement.
Tu revins tout courtois, si bien qu'en apparence
Tu n'avais point passé les rivages de France.
Entre tes qualités cette douceur d'esprit,
Qui si facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout: un grand qui s'humilie,
Fait un joug fort aisé dont le plus fier se lie:
Il ne faut qu'un souris, il ne te faut qu'un mot
Afin d'ensorceler et le sage et le sot.
Ceux-là de leur grandeur, comme je pense, abusent,
Qui leur salut au moindre insolemment refusent.
Dans une vanité qui les tient tous contraints,
Ne voyant ce qu'ils sont qu'en l'éclat de leurs trains,
Se trouvent étonnés, perdant leur bonne mine,
Si leur suite ordinaire avec eux ne chemine:
Pour montrer leur pouvoir d'un accent irrité,
Parlent à leurs suivants avec autorité.
Il est bien raisonnable ici que je te die
Que ton esprit bien sain n'a point leur maladie:
L'astre qui te fit naître évita ce malheur,
Et suivit un destin bien différent du leur.
Ne crois point que je mente à dessein de te plaire,
C'est ce que je n'ai point accoutumé de faire.

Je fais le plus souvent mes discours trop hardis,
Et parce qu'on me croit on hait ce que je dis.
Bien heureux aujourd'hui que te voulant dépeindre,
Je ne suis obligé de faillir ou de feindre;
Pour toi seul mon humeur qui suit la vérité,
Trouve de l'avantage en sa sévérité.
Une juste amitié m'excite le courage
D'une incroyable ardeur à ce dernier ouvrage:
Mon esprit glorieux s'attache à cet objet,
Et tire vanité d'un si rare sujet.
Ta vertu me ravit et fait que mon poème,
Servant à ton plaisir, m'obligera moi-même.
Or, pour le grand dessein où j'engage mes vers,
Il faut que tes destins me soient mieux découverts,
Que j'entre dans ton âme, et que de là je tire
La matière du livre où je te veux décrire.
Mon travail sera long, et depuis ton berceau
Possible durera jusques à mon tombeau.
Au rapport de mes vers n'espère pas qu'on croie
Que tu sois descendu du fugitif de Troie:
Car mes inventions, sans prendre rien d'autrui,
Te feront bien sortir d'aussi bon lieu que lui.
Il fut un vagabond, et quoi qu'on le renomme
Je ne sais s'il posa les fondements de Rome;
Le conte de sa vie est fort vieux et divers,
Virgile par lui-même a démenti ses vers;
Il le dépeint dévot, et le confesse traître
Vers l'Amour que leurs dieux reconnaissent pour maître.
Mais mon dessein n'est pas d'examiner ici
Les défauts du Troyen, ni du poète aussi.
Plût à Dieu que des miens nos écrivains se taisent,
Et qu'à leur goût tardif mes ardeurs ne déplaisent!
Toutefois mon renom n'aura que faire d'eux,
Pourvu que mon travail soit au gré de nous deux.
Si mes esprits lassés perdent jamais haleine,
Ton agréable accueil ranimera ma veine;

En me louant un peu tu me feras plaisir,
Et me réchaufferas d'un plus ardent désir.
Un regard de mépris me rebute et me lasse,
Et mon sang le plus chaud en devient tout de glace.
Donne-moi du repos, et ne viens point choisir
A mes conceptions les lieux ni le loisir.
Ores j'aime la ville, ores la solitude,
Tantôt la promenade, et tantôt mon étude.
Bref, si tu ne me tiens pour un fâcheux rimeur,
Tu souffriras un peu de ma mauvaise humeur.

XXXVIII. A Monsieur du Fargis

Je ne m'y puis résoudre, excuse-moi de grâce,
Ecrivant pour autrui je me sens tout de glace;
Je te promis, chez toi, des vers pour un amant
Qui se veut faire aider à peindre son tourment;
Mais pour lui satisfaire, et bien peindre sa flamme,
Je voudrais par avant avoir connu son âme.
Tu sais bien que chacun a des goûts tout divers,
Qu'il faut à chaque esprit une sorte de vers,
Et que pour bien ranger le discours et l'étude,
En matière d'amour je suis un peu trop rude:
Il faudrait comme Ovide avoir été piqué;
On écrit aisément ce qu'on a pratiqué.
Et je te jure ici sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun trait ne me touche;
Je n'entends point les lois, ni les façons d'aimer,
Ni comment Cupidon se mêle de charmer:
Cette divinité des dieux même adorée,
Ces traits d'or et de plomb, cette trousse dorée,
Ces ailes, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vraiment un mystère où je ne pense pas.
La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables;
Et jamais mon esprit ne trouvera bien sain
Celui-là qui se paît d'un fantôme si vain,

Qui se laisse emporter à des confus mensonges,
Et vient même en veillant s'embarrasser de songes.
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouve du sens caché dans la confusion:
Même des plus savants, mais non pas des plus sages,
Expliquent aujourd'hui ces fabuleux ombrages.
Autrefois les mortels parlaient avec les dieux,
On en voyait pleuvoir à toute heure des cieux;
Quelquefois on a vu prophétiser les bêtes,
Les arbres de Dodone étaient aussi prophètes.
Ces contes sont fâcheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisait jadis.
Sur ce propos un jour j'espère de t'écrire,
Et prendre un doux loisir pour nous donner à rire;
Cependant je te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre toujours de te fermer l'oreille.
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.
Penses-tu, quand j'aurais employé tout un jour
A bien imaginer des passions d'amour,
Que mes conceptions seraient bien exprimées
En paroles de choix, bien mises, bien rimées,
L'autre n'y trouverait, possible, rien pour lui,
Tant il est malaisé d'écrire pour autrui.
Après qu'à son plaisir j'aurais donné ma peine,
Je sais bien que, possible, il louerait ma veine:
Vraiment ces vers sont beaux, ils sont doux et coulants,
Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents;
J'eusse bien désiré que vous eussiez encore
Mieux loué sa beauté, car vraiment je l'honore;
Vous n'avez point parlé du front, ni des cheveux,
Ni de son bel esprit, seul objet de mes vœux;
Tant seulement six vers encor, je vous supplie.
Mon Dieu! que de travail vous donne ma folie!
Il voudrait que son front fût aux astres pareil,
Que je la fisse ensemble et l'Aube et le Soleil,

Que j'écrive comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle un océan de larmes.
Ces termes égarés offensent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur,
Qui réclame Phébus; quant à moi, je l'abjure,
Et ne reconnais rien pour tout que ma nature.

XXXIX. Satire première

Qui que tu sois, de grâce, écoute ma satire.
Si quelque humeur joyeuse autre part ne t'attire,
Aime ma hardiesse, et ne t'offense point
De mes vers dont l'aigreur utilement te point.
Toi que les éléments ont fait d'air et de boue,
Ordinaire sujet où le malheur se joue,
Sache que ton filet que le destin ourdit,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.
Pour ne te point flatter d'une divine essence,
Vois la condition de ta sale naissance,
Que tiré tout sanglant de ton premier séjour,
Tu vois en gémissant la lumière du jour:
Ta bouche n'est qu'aux cris et à la faim ouverte,
Ta pauvre chair naissante est toute découverte,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien,
Et moins qu'un sens brutal sait le mal et le bien.
A grand-peine deux ans t'enseignent un langage,
Et des pieds et des mains te font trouver l'usage.
Heureux au prix de toi les animaux des champs:
Ils sont les moins haïs comme les moins méchants.
L'oiselet de son nid à peu de temps s'échappe
Et ne craint point les airs que de son aile il frappe;
Les poissons en naissant commencent à nager;
Et le poulet éclos chante et cherche à manger.
Nature, douce mère à ces brutales races,
Plus largement qu'à toi leur a donné des grâces;
Leur vie est moins sujette aux fâcheux accidents
Qui travaillent la tienne au dehors et dedans;

La bête ne sent point peste, guerre ou famine,
Le remords d'un forfait en son corps ne la mine;
Elle ignore le mal pour en avoir peur,
Ne connaît point l'effroi de l'Achéron trompeur.
Elle a la tête basse et les yeux contre terre,
Plus près de son repos et plus loin du tonnerre;
L'ombre des trépassés n'aigrit son souvenir,
On ne voit à sa mort le désespoir venir;
Elle compte sans bruit et loin de toute envie
Le terme dont nature a limité sa vie,
Donne la nuit paisible aux charmes du sommeil,
Et tous les jours s'égaie aux clartés du soleil,
Franche de passions et de tant de traverses
Qu'on voit au changement de nos humeurs diverses.
Ce que veut mon caprice à la raison déplaît;
Ce que tu trouves beau, mon oeil le trouve laid;
Un même train de vie au plus constant n'agrée,
La profane nous fâche autant que la sacrée.
Ceux qui dans les boursiers des vices empêchés
Ne suivent que le mal, n'aiment que les péchés,
Sont tristes bien souvent, et ne leur est possible
De consommer une heure en volupté paisible.
Le plus libre du monde est esclave à son tour;
Souvent le plus barbare est sujet à l'amour;
Et le plus patient que le Soleil éclaire
Se trouve quelquefois emporté de colère.
Comme Saturne laisse et prend une saison,
Notre esprit abandonne et reçoit la raison.
Je ne sais quelle humeur nos volontés maîtrise
Et de nos passions est la certaine crise;
Ce qui sert aujourd'hui nous doit nuire demain,
On ne tient le bonheur jamais que d'une main;
Le destin inconstant sans y penser oblige
Et nous faisant du bruit souvent il nous afflige;
Les riches plus contents ne se sauraient guérir
De la crainte de perdre et du soin d'acquérir.

Notre désir changeant suit la course de l'âge:
Tel est grave et pesant qui fut jadis volage,
Et sa masse caduque, esclave du repos,
N'aime plus qu'à rêver, hait le joyeux propos.
Une sale vieillesse en déplaisir confite,
Qui toujours se chagrine et toujours se dépîte,
Voit tout à contrecœur, et ses membres cassés
Se rongent de regret de ses plaisirs passés,
Veut traîner notre enfance à la fin de la vie,
De notre sang bouillant veut étouffer l'envie.
Un vieux père rêveur aux nerfs tout refroidis,
Sans plus se souvenir quel il était jadis,
Alors que l'impuissance éteint sa convoitise,
Veut que notre bon sens révère sa sottise,
Que le sang généreux étouffe sa vigueur,
Et qu'un esprit bien né se plaise à la rigueur.
Il nous veut attacher nos passions humaines
Que son malade esprit ne juge pas bien saines.
Soit par rébellion, ou bien par une erreur,
Ces repreneurs fâcheux me sont tous en horreur.
J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature:
Son empire est plaisant et sa loi n'est pas dure;
Ne suivant que son train jusqu'au dernier moment,
Même dans les malheurs on passe heureusement.
Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable,
Qui dans l'état mortel tient tout indifférent;
Aussi bien même fin à l'Achéron nous rend:
La barque de Charon, à tous inévitable,
Non plus que le méchant n'épargne l'équitable.
Injuste Nautonier, hélas! pourquoi sers-tu
Avec même aviron le vice et la vertu?
Celui qui dans les biens a mis toute sa joie,
Et dont l'esprit avare après l'argent aboie,
Où qu'il tourne la terre en refendant la mer,
Ses navires jamais ne puissent abîmer.

L'autre qui rien du tout que les grandeurs ne prise,
Et qu'un vif aiguillon de vanité maîtrise,
Soit toujours bien paré, mesure tous ses pas,
S' imagine en soi-même être ce qu'il n'est pas,
Qu'il fasse voir un sceptre en son âme aveuglée,
Et son ambition ne soit jamais réglée.
Celui-ci veut poursuivre un vain titre de vent
Qui pour nous maintenir nous perd le plus souvent;
Il s'attache à l'honneur, suit ce destin sévère
Qu'une sotte coutume ignoramment révère:
De sa condition je prise le bonheur,
Et trouve qu'il fait bien de mourir pour l'honneur.
Un esprit enragé qui voudrait voir en guerre
Pour son contentement et le ciel et la terre,
Ne respire brutal que la flamme et le fer,
Et qui croit que son ombre étonnera l'enfer,
Qu'il emploie au carnage et la force et les charmes,
Et son corps nuit et jour ne soit vêtu que d'armes.
Une sauvage humeur qui dans l'horreur des bois,
Des chiens avec le cor anime les abois,
Son dessein innocent heureusement poursuivre
En la tranquillité de cette peine oisive;
Qu'il travaille sans cesse à broser les forêts,
Et jamais le butin n'échappe de ses rets.
Celui qu'une beauté d'inévitable amorce
Retient dans ses liens plus de gré que de force,
Qu'il se flatte en sa peine, et tâche à prolonger
Les soucis qui le vont si doucement ronger,
Qu'il perde rarement l'objet de ce visage,
Ne détourne jamais son coeur de cette image,
Ne se souviene plus du jeu, ni de la Cour,
N'adore aucun des dieux qu'après celui d'amour,
N'aime rien que ce joug, et toujours s'étudie
A tenir en humeur sa chère maladie,
Ne se trouble jamais d'aucun soupçon jaloux,
Se moque des acquets d'un impuissant époux,

Qu'il se trouve allégé par la moindre caresse
Des fers les plus pesants dont sa rigueur le presse,
Sauve les mouvements de ses affections,
Ne tâche de brider jamais ses passions.
Si tu veux résister, l'amour te sera pire,
Et ta rébellion étendra son empire.
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que notre entendement ne peut pas mesurer:
C'est un fiévreux tourment qui travaillant notre âme,
Lui donne des accès et de glace et de flamme,
S'attache à nos esprits comme la fièvre au corps,
Jusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors.
Contre ses longs efforts la résistance est vaine,
Qui ne peut l'éviter il doit aimer sa peine.
L'esclave patient n'est qu'à demi dompté,
S'il veut à sa contrainte unir sa volonté.
Le sanglier enragé qui d'une dent pointue
Dans son gosier sanglant mord l'épieu qui le tue,
Se nuit pour se défendre, et d'un aveugle effort
Se travaille lui-même, et se donne la mort.
Ainsi l'homme souvent s'obstine à se détruire,
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.
Celui qui de nature et de l'amour des cieux,
Entrant en la lumière, est né moins vicieux,
Lorsque plus son génie aux vertus le convie,
Il force sa nature et fait toute autre vie:
Imitateur d'autrui ne suit plus ses humeurs,
S'égare pour plaisir du train des bonnes moeurs.
S'il est né libéral, au discours d'un avare
Il tâchera d'éteindre une vertu si rare;
Si son esprit est haut, il le veut faire bas;
S'il est propre à l'étude, il parle des combats.
Je crois que les destins ne font venir personne
En l'être des mortels qui n'ait l'âme assez bonne,
Mais on la vient corrompre, et le céleste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu;

Car l'imitation rompt notre bonne trame,
Et toujours chez autrui fait demeurer notre âme.
Je pense que chacun aurait assez d'esprit
Suivant le libre train que nature prescrit.
A qui ne sait farder ni le coeur ni la face,
L'impertinence même a souvent bonne grâce.
Qui suivra son génie et gardera sa foi,
Pour vivre bienheureux, il vivra comme moi.

XL. Satire seconde

Connais-tu ce fâcheux qui contre la Fortune
Aboie impudemment comme un chien à la Lune?
Et qui voudrait, ce semble, en détourner le cours
Par l'importunité d'un outrageux discours?
D'une sottise malice en son âme il s'afflige
Quand la faveur du Roi ses favoris oblige.
Un homme dont le nom est à peine connu,
D'un pays étranger nouvellement venu,
Que la Fortune aveugle, en promenant sa roue,
Tira sans y penser d'une ornière de boue
Malgré toute l'envie au dessus du malheur,
D'un crédit insolent gourmande la valeur;
Et nous le permettons, et le Français endure
Qu'à ses propres dépens cette grandeur lui dure.
Nos princes autrefois étaient bien plus hardis;
Où se cache aujourd'hui la vertu de jadis?
Apprends, malicieux, comme tu sais mal vivre,
Qu'une fortune est d'or et que l'autre est de cuivre,
Que le sort a des lois qu'on ne saurait forcer,
Que son compas est droit, qu'on ne le peut fausser.
Nous venons tous du Ciel pour posséder la terre,
La faveur s'ouvre aux uns, aux autres se resserre;
Une nécessité que le Ciel établit
Déshonore les uns, les autres ennoblit;
Un ignoble souvent de riches biens hérite,
L'autre dans l'hôpital est tout plein de mérite.

Pour trouver le meilleur, il faudrait bien choisir:
Ne crois point que les dieux soient si pleins de loisir.
Encor si chaque infâme était marqué d'un signe,
Qui de toutes vertus le fît trouver indigne,
Les rois qui sous les dieux disposent du bonheur,
Enrichiraient toujours le mérite et l'honneur.
Que si l'âme des dieux est la même justice,
Ce qui leur déplaît porte le nom de vice,
Les rois qui sont leurs fils et lieutenants ici,
Peuvent juger des bons et des mauvais aussi.
Et sans flatter mon Roi, je trouve bien étrange
Qu'un vulgaire ignorant, et tiré de la fange,
Contre sa majesté se montre injurieux,
Dessous ses actions portant l'oeil curieux.
Quant à moi, je répute une faveur bien mise
Envers le plus chétif que le Roi favorise.
Quoique toujours bien pauvre, et toujours dédaigné,
Sur mon esprit l'envie encor n'a rien gagné;
Qu'un homme de trois jours de soie et d'or se couvre,
Du bruit de sa carrosse importune le Louvre,
Qu'un étranger heureux se moque des Français,
Qu'il ait mille suivants, pourvu que je n'en sois.
Je leur fais ce souhait en mon humeur hardie,
Je ne crains point faillir quoi que ma Muse die;
Ma liberté dit tout sans toutefois nommer
Par une vaine aigreur ceux que je veux blâmer.
Aussi n'attends jamais que je te fasse rire
D'un vers que sans danger je ne saurais écrire.
Ceux-là sont fols vraiment qui vendent un bon mot
De cent coups de bâton que fait donner un sot.
Esclaves imprudents de leur humeur mauvaise,
Ne savent méditer un vers qu'il ne déplaie.
Des pasquins contre aucun je ne compose ici,
Et ne saurais souffrir des injures aussi.
Le dieu des vers m'inspire une modeste flamme,
Qui n'est propre à donner ni recevoir du blâme;

Je hais la médisance et ne puis consentir
De gagner avec peine un triste repentir.
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,
Connaîtra son portrait combien qu'on ne le nomme.
Qui ne lit ma satire, il n'en est pas tancé;
Plusieurs s'en fâcheront à qui je n'ai pensé.
Qui hait trop la laideur de son vilain visage,
Il ne devrait jamais en regarder l'image;
Qui craint d'être repris, il n'a qu'à se cacher,
Et de là mon dessein n'est plus de le fâcher.

XLI. Élégie

Chère Philis, j'ai bien peur que tu meures
Dans ce désert si triste où tu demeures.
Hélas! quel sort te peut là retenir?
A quoi se peut ton âme entretenir?
Ta fantaisie est-elle point passée?
L'aurais-tu bien encor en la pensée?
Te souvient-il de la Cour ni de moi,
Et de m'avoir jadis donné ta foi?
S'il t'en souvient, Philis, je te conjure,
Par tous les droits d'amour et de nature,
Fais-moi l'honneur de t'assurer aussi
Que je languis de mon premier souci.
Si tu savais à quel point de folie
M'a fait venir cette mélancolie,
Si tu savais à quoi je suis réduit,
En quel travail mon âme est jour et nuit,
Quoi que t'ait dit de moi ta défiance,
Ta jalousie ou ton impatience,
Tu m'aimerais et sachant mes ennuis,
Tu me plaindrais en l'état où je suis.
Pâle, défait et sec comme une idole,
Changé d'humeur, de face, de parole,
Toujours je rêve en mon affliction,
Sans nul désir de consolation.

Je ne veux point que personne s'emploie
A ranimer mon esprit ni ma joie,
Car sans te faire un peu de trahison,
Je ne saurais chercher ma guérison.
Puisqu'il est vrai que j'ai cet avantage,
Que mon service a gagné ton courage,
Et que parmi tant d'aimables amants,
Mon seul objet touche tes sentiments,
Je serais bien d'un naturel barbare,
Bien moins civil qu'un Scythe, qu'un Tartare,
Si je n'aimais le bien de ton amour
Plus chèrement que la clarté du jour.
Le Ciel m'envoie un trait de son tonnerre,
Et sous mes pieds fasse crever la terre,
Dès le moment qu'un sort injurieux
De ma mémoire effacera tes yeux.
Hélas! comment trouverai-je en ma vie
Quelque sujet qui m'en donnât envie?
Quelle beauté me saurait obliger
A divertir ma flamme ou la changer?
Dedans la tienne, où loge ma fortune,
Vénus a mis ses trois Grâces en une.
Amour lui-même avec tous ses attraits,
Comme il est peint dans les plus beaux portraits,
Rapporte à peine une petite trace
Du vif éclat qui reluit dans ta face.
Et tes beaux yeux, où s'est lié mon sort,
Touchent les coeurs d'un mouvement si fort
Que, si le Ciel d'une pareille flamme
Nous inspirait sa volonté dans l'âme,
Tous les mortels d'une invincible foi
Obéiraient à la divine loi.
Ton front paraît comme auprès de la nue
Paraît au ciel Diane toute nue:
Plus uni qu'elle, et qu'on ne voit gâté
D'aucune tache empreinte en sa beauté;

Un teint vermeil et frais comme l'Aurore,
Lorsqu'elle vient des rivages du More,
Sur ton visage a semé tant d'appas
Qu'il faut t'aimer ou bien ne te voir pas.
Amour, sachant de quels traits est pourvue
Cette beauté, s'est fait ôter la vue;
Il n'ose point hasarder ses esprits
A la merci du charme qui m'a pris;
Et tel qu'il est, impérieux et brave,
Il meurt de peur de devenir esclave.
O cher tyran des hommes et des dieux!
Aveugle-toi de grâce encore mieux;
Demeure ainsi dans ta première crainte,
Et ne la vois jamais vive ni peinte;
Tu ne saurais regarder un moment
De ses beautés l'ombre tant seulement,
Sans t'embraser, sans trouver la ruine
De ton empire en leur flamme divine.
Que si l'effort de ton coeur indompté
De ses appas sauvait ta liberté,
Tu te plaindrais d'avoir l'âme trop dure,
Et maudirais ta force et ta nature;
Car le bonheur d'aimer en si bon lieu
Passe la gloire et le repos d'un dieu.
Que penses-tu que le Soleil est aise
Lorsqu'un rayon de sa clarté la baise!
Lorsque Philis regarde son flambeau
D'un air joyeux, le jour en est plus beau.
Et quand Philis lui fait mauvais visage,
Le jour est triste et chargé de nuage;
L'air, glorieux de former ses soupirs,
Entre en sa bouche avecque des zéphyrs
Tous embaumés des roses de l'Aurore,
Et tous couverts des richesses de Flore.
Zéphyr, doux vent, doux créateur des lys,
S'il te souvient encore de Philis,

Ranime-la, fais tant qu'elle revienne
Pour te baiser, et me laisse la mienne.
Mais les discours qu'on nous a fait de toi
En mon esprit n'ont jamais eu de foi;
Ton feint amour, tes fausses aventures
Ne sont que vent et que vaines figures;
Mais il est vrai que je suis bien atteint,
Et que mon mal ne saurait être feint.
Que plutôt aux dieux que le discours des fables
Trouvât en moi ses effets véritables,
Et que le sort me voulût transformer
En quelque objet qui ne sût rien aimer!
Que je mourusse ou qu'il me fût possible
De devenir une chose insensible,
Un vent, une ombre, une fleur, un rocher,
Qu'aucun désir ne pût jamais toucher!
O vous, amants, qui n'avez plus d'envie,
Esprits heureux qui n'êtes plus en vie,
Là-bas, noyant vos maux en vos erreurs,
Vous trouvez bien plus douces vos fureurs!
Tristes forçats qui remplissez ce gouffre,
Souffrez-vous bien les peines que je souffre?
Pâles sujets des éternelles nuits,
Etes-vous bien aussi morts que je suis?
O mon fidèle et mon triste génie!
Quand tu verras ma trame désunie
Et que mon âme ira toucher les bords
De la rivière où passent tous les morts,
Vole au désert où ma Philis demeure,
Dis-lui qu'enfin le Ciel veut que je meure,
Que la rigueur de mon injuste sort
Consent enfin de me donner la mort.
Tu la verras peut-être un peu touchée,
Et de ma mort aucunement fâchée.
Va donc, génie, il est temps de partir,
Vois que mon âme est prête de sortir.

Mais non, génie, arrête-toi, je rêve,
Cette douleur me donne un peu de trêve;
J'entends Philis, son visage me rit.
Le souvenir de ses yeux me guérit.
Comment, mourir? non, reprenons courage,
Un teint plus vif remonte en mon visage,
Ma force éteinte est prête à s'animer,
Et tout mon sang vient à se rallumer.
Amour m'émeut, je ne suis plus si blême,
Philis m'aima que j'étais tout de même;
Car je sais bien qu'encor elle verrait
En mes regards des traits qu'elle aimerait.
Que si l'excès de ma douleur fatale
Rend quelquefois ce corps hideux et pâle,
Cela, Philis, devrait plus animer
Ce beau désir qui te pousse à m'aimer.
Mon mal me rend ainsi désagréable,
Pour trop aimer je deviens moins aimable,
Ton oeil me rend ou plus laid ou plus beau,
Comme il m'approche ou me tire du tombeau.

XLII

Enfin guéri d'une amitié funeste,
A mon esprit désormais il ne reste
Qu'un sentiment de juste déplaisir
D'avoir languï d'un si mauvais désir.
Bien malheureux d'avoir dans la pensée
Le souvenir de ma fureur passée,
Qui fut honteuse et dont je me repens,
Dorénavant plus sage à mes dépens;
Que si jamais mon jugement s'oublie
Jusqu'à rentrer en semblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Punissez-moi si vous avez des mains;
Si vous avez pouvoir sur la tempête,
Ne la poussez ailleurs que sur ma tête.

Et vous, beaux yeux, plus aimés que le jour,
Qui remplissez tous mes esprits d'amour,
Pour pénitence octroyez-moi de grâce,
Mourant pour vous, que mon péché s'efface,
Que je reprenne en vos divins appas
D'un lâche crime un glorieux trépas;
Et quand mon âme en vos liens captive
Pour mieux souffrir obtiendra que je vive,
Que le regret d'avoir été si sot,
Et sans le bien de vous servir plutôt,
Chaque moment reproche à mon courage
Le déshonneur de mon premier servage.
Faites-le donc, beaux yeux, je le consens.
Mais je demande un mal que je ressens:
Je suis déjà dans ce supplice même,
Prêt de mourir depuis que je vous aime;
Le souvenir d'avoir porté des fers
Si malheureux me tient dans les enfers.
A chaque fois que ce bel oeil m'envoie
Ses doux regards pleins d'honneur et de joie,
Où Vénus rit, où ses petits Amours
Passent le temps à se baiser toujours,
Les vains soupirs d'une contrainte flamme
Me font ainsi discourir en mon âme.
Pauvre abusé, que j'eus mauvais conseil,
Que j'ai bien pris la nuit pour le soleil,
Que mon esprit fut autrefois facile,
Et que l'erreur me trouva bien docile,
Que je fus lourd, que je fus insensé!
Mon jugement en est tout offensé.
Les faux attraites à qui je fis hommage
Qu'ont-ils d'égal à ce divin visage?
Ce n'est qu'horreur au prix de ta beauté
A qui je viens donner ma liberté.
Dieux, que l'Amour était bien en colère
De m'obliger au souci de lui plaire,

Que mes destins sont bien mes ennemis,
Qui m'ont trahi de me l'avoir permis!
Vous qui m'ôtez cette mauvaise envie,
Qui bannissez la honte de ma vie,
Chère Amarante, à qui je dois le bien
D'avoir rompu cet infâme lien,
Gardez qu'Amour ne me soit plus contraire,
Que mon destin ne soit mon adversaire.
Dites aux dieux, vous qui les gouvernez,
Et leur esprit en vos yeux retenez,
Que si mon âme est encore capable
D'un autre amour si lâche et si coupable,
Ils n'auront point de tonnerre si fort,
Qui ne me donne une trop douce mort.
Mais où l'Amour trouverait-il des armes?
Quelle beauté lui fournira des charmes
Pour dégager encore mes esprits
Des beaux liens où je demeure pris?
Autre que vous n'a rien que je désire,
Vous êtes seule au monde que j'admire:
Je vous adore et jure vos beaux yeux
Qu'un paradis ne me plairait pas mieux.
Que si mes vœux rendaient jamais possible
Qu'à vos regards mon âme fût visible,
Vous y verriez les plus beaux mouvements
Qu'Amour jamais fit naître à des amants;
Vous y verriez la douce frénésie
Dont vous avez ma volonté saisie;
Mille pensers à vos yeux inconnus
D'un grand respect jusqu'ici retenus;
Vous y verriez un cœur sans artifice
Se présentant lui-même en sacrifice,
Et qui se croit mourir assez heureux,
Si vous croyez qu'il fait bien l'amoureux.
Il est trop vrai, ma peine est assez claire,
Et c'est en vain que je la pense taire.

Qui ne connaît à mes yeux languissants,
A mes soupirs sans cesse renaissants,
Qu'une fureur secrète me dévore,
Que je n'ai su vous découvrir encore?
Bien que pressé de ne la plus celer,
Auprès de vous je ne saurais parler;
Ce que je vois reluire en ce visage
Me fait faillir la voix et le courage;
Mais si je puis jamais me rassurer,
Ou si je puis enfin moins soupirer,
Je parlerai, je vous dirai ma peine,
Qu'autre que moi jugerait inhumaine,
Mais que je sens plus douce mille fois
Que je ne crois la fortune des rois.

XLIII

Aussi souvent qu'Amour fait penser à mon âme
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma Dame,
Combien c'est de l'honneur d'aimer en si bon lieu,
Je m'estime aussi grand et plus heureux qu'un dieu.
Amarante, Philis, Caliste, Pasithée,
Je hais cette mollesse à vos noms affectée;
Ces titres qu'on vous fait avecque tant d'appas,
Témoignent qu'en effet vos yeux n'en avaient pas.
Au sentiment divin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie;
Quelque souci qui m'ait enveloppé l'esprit,
En l'oyant proférer, ce beau nom me guérit,
Mon sang en est ému, mon âme en est touchée
Par des charmes secrets d'une vertu cachée.
Je la nomme toujours, je ne m'en puis tenir,
Je n'ai dedans le coeur autre ressouvenir.
Et ne connais plus rien, je ne vois plus personne,
Plût à Dieu qu'elle sût le mal qu'elle me donne;
Qu'un bon ange voulût examiner mes sens,
Et qu'il lui rapportât au vrai ce que je sens,

Qu'Amour eût pris le soin de dire à cette belle
Si je suis un moment sans soupirer pour elle,
Si mes désirs lui font aucune trahison,
Si je pensai jamais à rompre ma prison.
Je jure par l'éclat de ce divin visage,
Que je serais marri de devenir si sage.
En l'état où je suis, aveugle et furieux,
Tout bon avis me choque et m'est injurieux.
Quand le meilleur ami que je pourrais avoir,
Touché du sentiment de ce commun devoir,
A m'ôter cet amour emploierait sa peine,
Il n'aurait travaillé que pour gagner ma haine;
En telle bienveillance un dieu m'offenserait,
Et je me vengerais du bien qu'il me ferait.
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que je périsse.
Honorez mes fureurs, vantez ma lâcheté,
Méprisez devant moi l'honneur, la liberté;
Consentez que je pleure, aimez que je soupire,
Et vous m'obligerez de plus que d'un empire.
Mais non, reprochez-moi ma honteuse douleur,
Dites combien l'amour m'apporte de malheur,
Que pour un faux plaisir je perds ma renommée,
Que mes esprits n'ont plus leur force accoutumée,
Que je deviens fâcheux, sans courage, et brutal:
Bref, que pour cet amour tout m'est rendu fatal.
Faites-le pour tuer l'ardeur qui me consume,
Car je connais qu'ainsi ma flamme se rallume;
Plus on presse mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes désirs en sont mille fois plus ardents.
A l'abord d'un censeur je sens que mon martyre,
De dépit et d'horreur dans mes os se retire.
Amour ne fait alors que renforcer ses traits,
Et donne à ma maîtresse encore plus d'attraits.
Ainsi je trouve bon que chacun me censure,
Afin que mon tourment davantage me dure.

Pour conserver mon mal je fais ce que je puis,
Et me croyant heureux sans doute je le suis:
Je ne recherche point de dieux ni de fortune,
Ce qu'ils font ou dessous ou par dessus la Lune
Pour le bien des mortels, tout m'est indifférent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend.
Je crois que mon servage est digne de louange,
Je crois que ma maîtresse est belle comme un ange,
Qu'elle mérite bien d'avoir lié ma foi,
S'il est vrai que son âme ait de l'amour pour moi;
Elle me l'a juré, la promesse est un gage
Où la foi tient le coeur avecque le langage.
Je suis bien peu dévot d'avoir quitté ses yeux,
Je suis trop nonchalant d'un bien si précieux.
Je ne devrais jamais éloigner ce visage
Qu'après que de mes sens j'aurai perdu l'usage;
Aussi bien mes esprits loin de ses doux regards,
N'ont que mélancolie et mal de toutes parts;
Le seul ressouvenir des beautés de ma Dame
Est l'unique entretien qui réjouit mon âme.
Mais si les immortels me font jamais avoir,
Au moins avant mourir, l'honneur de la revoir,
Quelque nécessité que le Ciel me prescrive,
Quelque si grand malheur qui jamais m'en arrive,
Je me suis résolu d'attendre que le sort
Auprès de ses beautés fasse venir ma mort.
Si tandis je souffrais le coup des destinées,
J'aurais bien du regret à mes jeunes années,
Mon ombre ne ferait qu'injurier les dieux,
Et plaindre incessamment l'absence de vos yeux.

XLIV. Élégie

Mon âme est triste et ma face abattue,
Je n'en puis plus, ta disgrâce me tue.
Crois que je t'aime et que pour te fâcher
J'ai ton plaisir et mon repos trop cher;

Que si je viens jamais à te déplaire,
Je ne veux point que le Soleil m'éclaire;
Et si les dieux ont si peu de pitié
Que de m'ôter un jour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre
Pour me bannir du ciel et de la terre.
Hier, pressé bien fort de ma douleur,
En soupirant mon innocent malheur,
Je suppliais Lysandre de te dire
Que ton courroux au désespoir me tire,
Et si bientôt il ne s'en va cesser,
Tu n'auras plus à qui te courroucer,
Car mon esprit, consumé de ta haine,
Ne peut souffrir davantage de peine.
Sans plus de mal, je connais bien pourquoi
Ton doux regard s'est détourné de moi,
Et que ma faute est assez pardonnable,
Ou tu rendras ton amitié coupable.
Vois donc, de grâce, avant que te venger,
Que ton amour ou mon crime est léger,
Que j'ai du droit assez pour me défendre,
Si tu ne prends plaisir de me reprendre:
Car, en tel cas, je me veux accuser,
Et mon pardon moi-même refuser.
Je dirai tout pour flatter ta colère:
J'ai, si tu veux, assassiné mon père,
Médit des dieux, empoisonné l'autel,
J'ai plus failli que ne peut un mortel.
Mais si jamais tu me donnais licence
De te presser à bien voir mon offense,
Je jugerais que je suis trop puni
Pour un moment de ta grâce banni.
Lorsque le Ciel de tes faveurs me prive,
Comment crois-tu, mon ange, que je vive?
Ce qui me plaît de tous côtés me fuit,
En toutes parts tout me choque et me nuit;

Je ne vois rien que des objets funèbres;
Comme mes yeux, mon âme est en ténèbres;
Mon âme porte un vêtement de deuil;
Tous mes esprits sont comme en un cercueil.
Lors ma mémoire est toute ensevelie,
Mon jugement suit ma mélancolie;
Tantôt je prends le soir pour le matin,
Tantôt je prends le grec pour le latin;
Soit vers ou prose, à quoi que je travaille
Je ne puis rien imaginer qui vaille.
Prends en pitié, redonne la clarté
A mon esprit, rends-lui la liberté.
Que me veux-tu? Je confesse mon crime;
J'ai mérité que le foudre m'abîme;
Puisqu'il te plaît, je t'ai manqué de foi:
Je me repens, et je ne sais pourquoi.
Il est bien vrai qu'aux yeux du populaire
Ce que j'ai fait paraîtra téméraire,
Et me traitant comme un esprit abject,
Ce long courroux semble avoir du sujet.
Mais si tu veux considérer encore
Ce que je suis, à quel point je t'honore,
A quel degré mon amitié s'étend,
Ce souvenir ne t'ennuiera pas tant.
Je ne veux point m'aider de mon mérite
Pour excuser ma faute qui t'irrite,
Ni, mendiant un étranger appui,
Devoir ma paix à la fureur d'autrui.
Il ne faut point qu'autre que moi te trace
Honteusement un retour à ta grâce:
Si c'est Lysandre à qui je dois ce bien,
Mon repentir ne m'a servi de rien;
Si c'est lui seul pour qui tu me pardonnes,
C'est désormais à lui que tu me donnes,
Et que tu veux laisser à sa merci
De me sauver et de me perdre aussi.

Mais s'il te reste encore quelque flamme
Des beaux désirs que je t'ai vu dans l'âme,
Si tu n'as point perdu cette bonté,
Si tu n'as point changé de volonté,
Je suis certain que tu seras bien aise
Qu'autre que toi ton coeur ne me rapaise;
Et je serais marri qu'autre que nous
Eût jamais su ma faute et ton courroux.
Tu me diras que ta haine était feinte,
Qu'en ce dépit ton âme était contrainte,
Que tu voulais éprouver seulement
Si ton courroux me pressait mollement,
Si le refus de ta douce caresse
M'obligerait à changer de maîtresse.
Lors, par le Ciel, par l'honneur de ton nom,
Par tes beaux yeux, je jurerai que non;
Que l'amitié de tous les rois du monde,
Tous les présents de la terre et de l'onde,
L'amour du Ciel, la crainte des enfers,
Ne me sauraient faire quitter mes fers,
Ne me sauraient arracher du courage
Ce bel esprit et ce divin visage.
Comme les coeurs se plaisent à l'amour,
Comme les yeux sont aises d'un beau jour,
Comme un printemps tout l'univers recrée,
Ainsi l'éclat de ta beauté m'agrée.
L'eau de la Seine arrêtera son flux,
Le temps mourra, le ciel ne sera plus,
Et l'univers aura changé de face
Auparavant que cette humeur me passe.

XLV. Ode

L'infidélité me déplaît,
Et mon amour juge qu'elle est
Le plus noir crime de la terre.
Lorsque les dieux firent venir

Les premiers éclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.
La déesse qui fait aimer,
Des flots de l'inconstante mer
Sortit à la clarté du monde.
Or, Vénus, si ton doux flambeau
Fût venu d'ailleurs que de l'onde,
Sans doute il eût été plus beau.
Ce qu'un hiver a fait mourir,
Un printemps le fait refleurir,
Le destin change toute chose,
Mon amitié tant seulement,
Vos beaux lys et vos belles roses,
Dureront éternellement.

XLVI. Ode

Enfin mon amitié se lasse,
Je suis forcé de me guérir,
L'amour qui me faisait périr,
Tous les jours peu à peu se passe.
J'ai rappelé mon jugement,
J'ai fait vœu d'aimer sagement,
Je rougis de ma servitude,
Et proteste devant les dieux
Que je hais ton ingratitude
Plus que je n'ai chéri tes yeux.
Je n'ai plus le soin de te plaire,
Mes charmes sont évanouis,
Désormais je me réjouis
De ta haine et de ta colère.
Cette lâcheté d'endurer
Ne me saurait durer:
Je veux être exempt de souffrance
Aussi bien que toi de pitié,
Et vivre avec l'indifférence
Dont tu traites mon amitié.

Jamais douleur insupportable
Jusques à mon mal n'empira;
Jamais esprit ne soupira
D'un travail si peu profitable:
Je vis trop amoureusement,
Je sers trop malheureusement,
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me fait sentir,
Et me défend de rien prétendre
Que la honte et le repentir.
O mes dieux! ô mon influence!
Regardez la peine où je suis;
Sans faire un crime je ne puis
Espérer une récompense.
O dieux qui gouvernez nos coeurs,
Si vous n'êtes des dieux moqueurs,
Ou des dieux sans miséricorde,
Remettez-moi dans ma maison;
Ou faites enfin qu'on m'accorde
Ou la mort ou la guérison.

XLVII. Ode

Je n'ai repos ni nuit ni jour,
Je brûle, je me meurs d'amour,
Tout me nuit, personne ne m'aide,
Le mal m'ôte le jugement,
Et plus je cherche de remède,
Moins je trouve d'allègement.
Je suis désespéré, j'enrage,
Qui me veut consoler m'outrage,
Si je pense à ma guérison,
Je tremble de cette espérance,
Je me fâche de ma prison,
Et ne crains que ma délivrance.
Orgueilleuse et belle qu'elle est,
Elle me tue, elle me plaît,

Ses faveurs qui me sont si chères,
Quelquefois flattent mon tourment,
Quelquefois elle a des colères
Qui me poussent au monument.
Mes amoureuses fantaisies,
Mes passions, mes frénésies,
Qu'ai-je plus encore à souffrir?
Dieux, destins, amour, ma maîtresse,
Ne dois-je jamais ni guérir,
Ni mourir du trait qui me blesse?
Mais suis-je point dans un tombeau?
Mes yeux ont perdu leur flambeau,
Et mon âme Iris l'a ravie,
Encor voudrais-je que le sort
Me fît avoir plus d'une vie
Afin d'avoir plus d'une mort.
Plût aux dieux qui me firent naître,
Qu'ils eussent retenu mon être
Dans le froid repos du sommeil,
Que ce corps n'eût jamais eu d'âme,
Et que l'Amour ou le Soleil
Ne m'eussent point donné leur flamme.
Tout ne m'apporte que du mal,
Mon propre démon m'est fatal,
Tous les astres me sont funestes,
J'ai beau recourir aux autels,
Je sens que pour moi les célestes
Sont faibles comme les mortels.
O destins! tirez-moi de peine,
Dites-moi si cette inhumaine
Consent à mon affliction:
Je bénirai son injustice,
Et n'aurai d'autre passion
Que de courir à mon supplice.
Las! je ne sais ce que je veux,
Mon âme est contrainte à mes vœux,

Ce que je crains je le demande,
Je cherche mon contentement,
Et quand j'ai du mal j'appréhende
Qu'il finisse trop promptement.

XLVIII. Ode

Dis-moi, Tircis, sans vanité,
Remarques-tu que la beauté,
Qui tient ton esprit et ta vie,
Ait pour toi quelque peu d'amour?
Connais-tu bien qu'elle ait envie
De te le témoigner un jour?
Elle est si parfaite et si belle
Que sans blâme d'être cruelle
Elle peut détourner ses yeux
Des mortels et de leurs offrandes,
Et même refuser aux dieux
L'amitié que tu lui demandes.
Mais faut-il aussi avouer
Que tout ce qu'on saurait louer,
En tes perfections abonde,
Et qu'elle se doit estimer
La première beauté du monde
Parce que tu la veux aimer?
S'il est vrai qu'une même flamme
Vous ait mis des désirs dans l'âme,
Je te loue d'être amoureux,
Tu fais bien d'essuyer tes larmes,
Et de te croire bien heureux
Depuis qu'on a quitté les armes.
Que ton amour eut de profit
Du monstre que le Roi défit!
Tout le monde allait à la guerre,
Et chacun s'étonnait de voir
Le plus brave homme de la terre
Si paresseux à ce devoir.

Je disais, pâlisant de honte:
Il n'a qu'une valeur trop prompte,
Mais ce courage est endormi,
C'est en vain que l'honneur le presse,
Il hait trop peu cet ennemi,
Et chérit trop cette maîtresse.

XLIX. Ode

Un corbeau devant moi croasse,
Une ombre offusque mes regards,
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe,
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal,
J'entends craqueter le tonnerre,
Un esprit se présente à moi,
J'ois Charon qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la terre.
Ce ruisseau remonte en sa source,
Un boeuf gravit sur un clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Un aspic s'accouple d'une ourse,
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent déchire un vautour,
Le feu brûle dedans la glace,
Le Soleil est devenu noir,
Je vois la Lune qui va choir,
Cet arbre est sorti de sa place.

L. Sonnet

Si j'étais dans un bois poursuivi d'un lion,
Si j'étais à la mer au fort de la tempête,
Si les dieux irrités voulaient presser ma tête
Du faix du mont Olympe et du mont Pélion,
Si je voyais le jour que vit Deucalion
Où la mort ne cuida laisser homme ni bête,

Si pour me dévorer je voyais toute prête
La rage des flambeaux qui brûlaient Ilion,
Je verrais ces dangers avecque moins d'ennui
Que les maux violents que je souffre aujourd'hui
Pour un mauvais regard que m'a donné mon ange.
Je vois déjà sur moi mille foudres pleuvoir,
De la mort de son fils Dieu contre moi se venge
Depuis que ma Philis se fâche de me voir.

LII. Sonnet

Les Parques ont le teint plus gai que mon visage,
Je crois que les damnés sont plus heureux que moi;
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loi,
Des peines que je sens n'a jamais eu l'usage.
Les jours les plus sereins pour moi sont pleins d'orage,
Les objets les plus beaux pour moi sont pleins d'effroi,
Et du plus doux accueil que me fasse le Roi,
Mon esprit insensé croit souffrir un outrage.
Ton injuste mépris m'a fait cette douleur,
Depuis incessamment je rêve à mon malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire envie.
Voyez, si mon malheur s'obstine à me punir,
Je pense que la mort refuse de venir
Parce qu'elle n'est point si triste que ma vie.

LIII. Sonnet

Qui que tu sois, bien grand et bien heureux sans doute,
Puisque Deheins en parle, et qu'il t'estime tant,
Vois la troupe des Soeurs qui se dispose toute
A courre avecque toi sur l'empire flottant.
Thétis ne frappera ta nef qu'en la flattant,
Tu choisiras les vents, et la céleste voûte,
De tous ses feux joyeux sur ton chef éclatant,
Caressera tes yeux et guidera ta route.
Quelque terre inconnue où tu viendras à bord,
Tes vers connus partout seront ton passeport.

Mais non, ne les prends pas avecque toi dans l'onde:
Le Soleil, qui ne vit jamais rien de si beau,
Enchanté, parmi nous s'amuserait dans l'eau,
Et d'une longue nuit aveuglerait le monde.

LIII. Sonnet

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans:
Après cette beauté ne sera plus si vive,
Tu verras que ta flamme alors sera tardive,
Et que tu deviendras l'objet des médisants.
Tu seras le refus de tous les courtisans,
Les plus sots laisseront ta passion oisive,
Et les désirs honteux d'une amitié lascive
Tenteront un valet à force de présents.
Tu chercheras à qui te donner pour maîtresse,
On craindra ton abord, on fuira ta caresse,
Un chacun de partout te donnera congé.
Tu reviendras à moi, je n'en ferai nul compte,
Tu pleureras d'amour, je rirai de ta honte:
Lors tu sera punie, et je serai vengé.

LIV. Sonnet

Vos rigueurs me pressaient d'une douleur si forte
Que si votre présent, reçu si chèrement,
Encore un jour ou deux eût tardé seulement,
Vous n'eussiez obligé qu'une personne morte.
Jamais esprit ne fut travaillé de la sorte,
Tout ce que je faisais aigrissait mon tourment,
Et pour me secourir j'essayais vainement
Tout ce que la raison aux plus sages apporte.
Enfin, ayant baisé dans ce don précieux
La trace de vos mains et celle de vos yeux,
J'ai repris ma santé plus qu'à demi ravie.
Cloris, vous êtes bien maîtresse de mon sort,
Car ayant eu pouvoir de me donner la vie,
Vous avez bien pouvoir de me donner la mort.

LV. Sonnet

Depuis qu'on m'a donné licence d'espérer,
Je me trouve obligé d'aimer ma servitude;
Je n'accuserai plus Cloris d'ingratitude,
Puisqu'elle me permet l'honneur de l'adorer.
Je crois qu'après cela tout me doit prospérer,
Que mon amour sera franc de sollicitude,
Et que le sort humain n'a point d'inquiétude
Dont mes félicités se puissent altérer.
J'espère désormais de vivre sans envie
Parmi tous les plaisirs que peut donner la vie:
Je vois mes plus grands maux entièrement guéris.
Mon âme, moque-toi des feux que tu soupîres;
J'espère des trésors, j'espère des empires,
Et si n'espère rien que de servir Cloris.

LVI. Sonnet

Me dois-je taire encore, Amour, quelle apparence?
Jamais esprit ne fut forcé comme le mien:
Il faut ou dénouer ou rompre ce lien,
Et d'un dernier effort tenter ma délivrance.
Trop de discrétion nuit à mon espérance;
Enfin je veux savoir ou mon mal ou mon bien,
Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien
Que d'un sot exercice à ma persévérance.
Mon amour ne veut plus servir si lâchement,
Elle ôtera bientôt ce faible empêchement,
Rien plus ne me saurait obliger à me taire.
Phylis se rit d'un mal qu'elle me voit celer,
Et me juge un enfant qui ne saurait rien faire,
Puisque comme un enfant je ne saurais parler.

LVII. Sonnet

L'autre jour, inspiré d'une divine flamme,
J'entrai dedans un temple où, tout religieux,

Examinant de près mes actes vicieux,
Un repentir profond fit respirer mon âme.
Tandis qu'à mon secours tous les dieux je réclame,
Je vois venir Philis; quand j'aperçus ses yeux,
Je m'écriai tout haut: Ce sont ici mes dieux,
Ce temple, cet autel appartient à ma Dame.
Les dieux, injurieux de ce crime d'amour,
Conspirent par vengeance à me ravir le jour;
Mais que sans plus tarder leur flamme me confonde!
O mort, quand tu voudras je suis prêt à partir;
Car je suis assuré que je mourrai martyr
Pour avoir adoré le plus bel oeil du monde.

LVIII. Sonnet

Si quelquefois Amour permet que je respire,
Et que pour un moment j'écoute ma raison,
Mon esprit aussitôt pense à ma guérison,
Tâchant de m'affranchir de ce fâcheux empire.
Il est vrai que mon mal ne peut devenir pire,
Qu'un esclave serait honteux de ma prison,
Et que les plus damnés à ma comparaison
Trouveraient justement des matières pour rire.
Cloris d'un oeil riant et d'un coeur sans remords,
Me tient dans des tourments pires que mille morts,
Sans espoir que jamais sa cruauté s'amende.
Hélas! après avoir à mes douleurs songé,
Je voudrais me résoudre à demander congé,
Mais j'ai peur d'obtenir le don que je demande.

LIX. Sonnet

Quelque si doux espoir où ma raison s'appuie,
Un mal si découvert ne se saurait cacher;
J'emporte malheureux, quelque part où je fuie,
Un trait qu'aucun secours ne me peut arracher.
Je viens dans un désert mes larmes épancher,
Où la terre languit, où le Soleil s'ennuie,

Et d'un torrent de pleurs qu'on ne peut étancher
Couvre l'air de vapeurs et la terre de pluie.
Parmi ces tristes lieux traînant mes longs regrets,
Je me promène seul dans l'horreur des forêts,
Où le funeste orfraie et le hibou se perchent.
Là le seul réconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre point que les vivants me cherchent
Où le flambeau du jour n'osa jamais venir.

LX. Sonnet

Je passe mon exil parmi de tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'un loup ne m'avoisine,
Où des arbres puants fourmillent d'écureux,
Où tout le revenu n'est qu'un peu de résine,
Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de devenir vieux,
Où la stérilité fait mourir la lésine,
Où tous les éléments sont mal voulus des cieux.
Où le Soleil, contraint de plaire aux destinées,
Pour étendre mes maux allonge ses journées,
Et me fait plus durer le temps de la moitié;
Mais il peut bien changer le cours de sa lumière,
Puisque le Roi perdant sa bonté coutumière
A détourné pour moi le cours de sa pitié.

LXI. Sonnet

Courtisans, qui passez vos jours dans les délices,
Qui n'éloignez jamais la demeure des rois,
Qui ne savez que c'est de la rigueur des lois,
Vous seuls à qui le Ciel a caché ses malices.
Si vous trouvez mauvais qu'au fort de mes supplices,
Les soupirs et les pleurs m'échappent quelquefois,
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois,
Qui de mon désespoir vont être les complices.
Vous verrez que mes maux sont sans comparaison,
Et que j'invoque en vain le temps et la raison

Aux tourments infinis que le destin m'ordonne;
Je sens de tous côtés mon esprit assailli;
Pourquoi veux-je espérer aussi qu'on me pardonne?
On ne pardonne point à qui n'a point failli.

LXII. Sonnet

Esprits qui connaissez le cours de la nature,
Vous seuls à qui le Ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentiments trouvent de la clarté
Dans la plus noire nuit d'une chose future;
Célestes qui voyez mon âme à la torture,
Qui savez le dédale où le sort m'a jeté;
Quand est-ce que je dois ravoïr ma liberté?
Dites-moi, qui de vous entend mon aventure?
Ange, qui que tu sois, veuille songer à moi;
Et lorsque tu seras de garde auprès du Roi,
De qui le coeur dévot est toujours en prière,
Arrête-moi le cours de son inimitié,
Et dis-lui que s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouva jamais de si belle matière.

LXIII. Sonnet

Vous dont l'âme divine aspire aux choses saintes,
Et que le Ciel a fait l'objet de son amour,
Verserez-vous des pleurs, et ferez-vous des plaintes,
Quand pour l'amour de Dieu vous laisserez le jour?
Les coupables esprits ont toujours mille craintes
Lorsqu'il leur faut quitter ce vicieux séjour,
Et leurs yeux criminels avecque des contraintes,
Approchent de l'éclat de la céleste cour.
Mais votre époux, qui sut parfaitement bien vivre,
S'est plu dans les assauts que le trépas nous livre:
Il est dedans le Ciel où vous irez aussi;
Il est où vos pensers incessamment séjournent.
Pourquoi donc voulez-vous que ses esprits retournent?
Ils sont plus avec vous que s'ils étaient ici.

LXIV. Épigramme

Cette femme a fait comme Troie:
De braves gens sans aucun fruit
Furent dix ans à cette proie,
Un cheval n'y fut qu'une nuit.

LXV. Épigramme

Je doute que ce fils prospère,
Mars et l'Amour en sont jaloux,
Parce qu'il est beau comme vous
Et courageux comme son père.

LXVI. Épigramme

Grâce à ce comte libéral,
Et à la guerre de Mirande:
Je suis poète et caporal,
O dieux, que ma fortune est grande!
O combien je reçois d'honneur
Des sentinelles que je pose!
Le sentiment de ce bonheur
Fait que jamais je ne repose:
Si je couche sur le pavé,
Je n'en suis que plus tôt levé;
Parmi les troubles de la guerre
Je n'ai point un repos en l'air:
Car mon lit ne saurait branler
Que par un branlement de terre.

LXVII. Sur le ballet du Roi. Le forgeron pour le Roi

Je ne suis point industriel
Comme ce forgeron des dieux,
Dont les subtilités nuisibles
Pour un chef-d'oeuvre de son art,
Dessous des filets invisibles
Firent voir qu'il était cornard.

Cet infâme aux creux étnéans
Dessus les tombeaux des Géants,
Enivré de souffre et de flamme,
Forgeait des armes pour autrui,
Cependant que Mars et sa femme
Faisait des forgerons pour lui.
Je suis un forgeron nouveau,
Qui sans enclume et sans marteau
Forge un tonnerre à ma parole,
Et du seul regard de mes yeux,
Fais partir un éclair qui vole,
Plus puissant que celui des cieux.
Les plus rebelles des humains,
Subjugués des traits de mes mains,
Ont fait émerveiller l'Europe,
Et Vulcain avoue aisément
De n'avoir jamais vu Cyclope
Battre le fer si rudement.
Le dard qu'amour me fait forger,
Sans déplaisir et sans danger,
Pénètre au fond de la pensée,
Et la dame qu'il veut toucher
En est si doucement blessée,
Qu'elle n'en peut haïr l'archer.
Mais les flèches de mon courroux,
Fatales qu'elles sont à tous,
Font trembler le dieu de la guerre,
Et rien ne l'a fait habiter
Dans un ciel si loin de la terre
Que le soin de les éviter.

LXVIII. Pour Monseigneur le duc de Luynes. Apollon en Thessalie
Éloigné du céleste empire,
Et du siège de la clarté,
N'attendez point que je soupire;
Car les faveurs du Roi dont je suis arrêté,

Font que mon destin n'est pas pire,
Et que j'ai plus d'honneur et plus de liberté.
Au ravissement qui me reste
Parmi ces agréables lieux,
Je crois que la maison céleste
Ne se doit point nommer la demeure des dieux;
Pour moi je la juge funeste,
Et ce nouveau séjour me plaît mille fois mieux.
Ce Prince a les vertus parfaites,
Ses appas ont gagnés ma foi;
Jupiter fait bien les tempêtes,
Et quoique les mortels tremblent dessous sa loi,
On ne célèbre point ses fêtes
Avec tant de respect qu'on sert ce jeune Roi.
A voir comme quoi tout succède
A ses desseins aventureux,
Et qu'on ne sait point de remède
Pour ceux que sa colère a rendu malheureux;
Sa faveur, à qui la possède,
Rend le sort à son gré propice ou rigoureux.

LXIX. Un berger prophète

Je vis dans ces lieux innocents,
Où les esprits les plus puissants,
Quittant leurs grandeurs souveraines,
Suivent ma prophétique voix
Dans le silence de nos bois
Et dans le bruit de nos fontaines.
Ici mon désir est ma loi,
Mon entendement est mon roi,
Je préside à mes aventures;
Et comme si quelqu'un des dieux
M'eût prêté son âme et ses yeux,
Je comprends les choses futures.
J'ai vu quand des esprits mutins
Sollicitaient nos bons destins

A quitter le soin de la France,
Et deviné que leur malheur
Trouverait dans notre valeur
Le tombeau de leur espérance.
Je vois qu'un jeune potentat
Bornera bientôt son état
Du plus large tour de Neptune,
Et son bonheur sans être vain
Pourra voir avecque dédain
Les caresses de la Fortune.

LXX. Apollon champion

Moi de qui les rayons font les traits du tonnerre,
Et de qui l'univers adore les autels;
Moi dont les plus grands dieux redouteraient la guerre,
Puis-je sans déshonneur me prendre à des mortels?
J'attaque malgré moi leur orgueilleuse envie,
Leur audace a vaincu ma nature et le sort;
Car ma vertu qui n'est que pour donner la vie,
Est aujourd'hui forcée à leur donner la mort.
J'affranchis mes autels de ces fâcheux obstacles,
Et foulant ces brigands que mes traits vont punir,
Chacun dorénavant viendra vers mes oracles,
Et préviendra le mal qui lui peut advenir.
C'est moi qui pénétrant la dureté des arbres,
Arrache de leur coeur une savante voix,
Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,
Et qui trace au destin la conduite des rois.
C'est moi dont la chaleur donne la vie aux roses,
Et fais ressusciter les fruits ensevelis,
Je donne la durée et la couleur aux choses,
Et fais vivre l'éclat de la blancheur des lys.
Si peu que je m'absente, un manteau de ténèbres
Tient d'une froide horreur ciel et terre couverts,
Les vergers les plus beaux sont des objets funèbres,
Et quand mon oeil est clos tout meurt en l'univers.

LXXI. Ballet. Vénus aux Reines

Lorsque je sortis de la mer
Moins couverte d'eau que de flammes,
La beauté qui me fait aimer,
Me destina reine des âmes,
Et me dit que je céderai
A vos yeux qu'elle a fait mes rois.
Le Soleil montrant son flambeau
Par Cythère et par Amathonte,
Lorsqu'il eut vu le mien si beau,
Il faillit à mourir de honte;
Mais vous emportez aujourd'hui
L'avantage que j'eus sur lui.
L'étonnement qu'il eut aux cieux
Lorsque je me levai de l'onde,
Je le ressens devant vos yeux,
Qui sont les plus beaux yeux du monde:
Astres des esprits bienheureux,
Dont mes Amours sont amoureux.
Mes petits Amours, mes appas,
Et mes grâces les plus parfaites,
Belles reines, sont-elles pas
Aux mêmes places où vous êtes?
Je sais que véritablement
Votre cour est leur élément.
Les bords de Chypre, où mon autel
Autrefois en si belle estime
M'avait rendu chaque mortel
Tributaire d'une victime,
Sont déserts à cause de vous
Qui recevez les vœux de tous.
Ces princes qu'un devoir d'amour
Retenait en ma servitude,
Lassés d'un si mauvais séjour,
En ont fait une solitude,

Et rendent à vos majestés
Mon empire et leurs libertés.
Leur coeur dégoûté de mes lois,
Aussi bien que de mon visage,
Demande à captiver des rois
Quelque plus glorieux servage:
Vous seules avez des liens
Plus honorables que les miens.
Vos beautés font qu'avec raison
Ces princes m'ont été rebelles;
Craignez la même trahison
Quand vous ne serez plus si belles;
Mais si c'est par là seulement,
Ils sont serfs éternellement.

LXXII. Les Nautoniers

Les Amours plus mignards à nos rames se lient,
Les Tritons à l'envi nous viennent caresser,
Les vents sont modérés, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer.
Avec notre dessein va le cours des étoiles,
L'orage ne fait point blêmir nos matelots,
Et jamais alcyon sans regarder nos voiles
Ne commit sa nichée à la merci des flots.
Notre Océan est doux comme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole, le Tage, est moins riche que lui,
Ici jamais nocher ne craignit le pirate,
Ni d'un calme trop long ne ressentit l'ennui.
Sous un climat heureux, loin du bruit du tonnerre,
Nous passons à loisir nos jours délicieux,
Et là jamais notre oeil ne désira la terre,
Ni sans quelque dédain ne regarda les cieux.
Agréables beautés pour qui l'Amour soupire,
Epreuvez avec nous un si joyeux destin,
Et nous dirons partout qu'un si rare navire
Ne fut jamais chargé d'un si rare butin.

LXXIII. Les Princes de Chypre

Les lieux que nous avons laissés
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre;
Le dégoût de la paix, ni le peur de la guerre,
Jamais ne les a menacés.
Mars arrivant à la contrée,
Que notre éloignement convertit en déserts,
Hait le fer et la flamme, et veut que les baisers
Fassent l'honneur de son entrée.
Chypre ne se peut estimer,
Ses rivages féconds que Neptune environne,
Sont au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le roi de la mer.
Cupidon y est sans malice;
Les plus grandes beautés ont le plus d'amitié;
Là jamais un esprit qui manque de pitié
Ne saurait manquer de supplice.
Les plaisirs y sont en vigueur;
La loi de l'hyménée aux désirs asservie
Dans les contentement de notre douce vie,
Ne mêla jamais sa rigueur.
Comme les dieux en leur empire,
De tout ce qu'il nous plaît nous nous rendons épris;
Et pour une beauté qui n'a que du mépris,
Jamais notre âme ne soupire.
Ce qu'Amour fait dessous les eaux
Est une loi pour nous que le Ciel même ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oiseaux.
Autour de nos fontaines vives,
Toutes peintes d'azur et de rayons du jour,
Les zéphyrs et les eaux parlent toujours d'amour
Aux Nymphes de ces belles rives.
Notre ciel est toujours serein,
Notre joyeux destin n'est jamais en disgrâce,

Et chez nous le Soleil ne voit aucune trace
Du siècle de fer ou d'airain.
Nous n'oyons point le bruit des Syrtes,
Le plus frêle vaisseau se moque des rochers,
Trouve le vent facile et conduit les nochers
Jusqu'à l'ombrage de nos myrtes.
Nous ne voyons jamais pleuvoir,
Si ce n'est des rubis échappés à l'Aurore,
Que nos champs glorieux plus ennoblis encore
Daignent à peine recevoir.
Notre sort, aux dieux admirable,
Lorsqu'un renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu son estime, et s'est rendu jaloux
Du vôtre encor plus désirable.
Aux pieds de votre Majesté,
Nos Grandeurs, méprisant leur première puissance,
Mettent au seul honneur de votre obéissance,
Tout l'espoir qui leur est resté.
Au nombre des sujets de France,
Aujourd'hui bien heureux nous nous venons ranger,
Et notre masque ôté de ce front étranger
Nous ôtera la différence.

LXXIV

Le plus aimable jour qu'ait jamais eu le monde,
Le plus riche printemps que le Soleil ait vu,
Celui de nos amours, d'attraits le mieux pourvu,
Ni toutes les beautés de la fille de l'onde,
Ce que donne Apollon pour embellir sa soeur,
Aux grâces de vos yeux à peine s'accompare,
Ni toutes ces fleurs d'or dont l'Aurore se pare,
Quand elle va baiser son amoureux chasseur.

LXXV

Qui voudra pense à des empires,
Et avecque des voeux mutins

S'obstine contre ses destins,
Qui toujours lui deviennent pires;
Moi je demande seulement,
Du plus sacré vœu de mon âme,
Qu'il plaise aux dieux et à Madame,
Que je brûle éternellement.

LXXVI

Mon frère je me porte bien,
La Muse n'a souci de rien,
J'ai perdu cette humeur profane,
On me souffre au coucher du Roi,
Et Phébus tous les jours chez moi
A des manteaux doublés de panne.
Mon âme incague les destins,
Je fais tous les jours des festins;
On me va tapisser ma chambre,
Tous mes jours sont des mardi-gras,
Et je ne bois point l'hypocras
S'il n'est fait avecque de l'ambre.

Seconde partie

Au lecteur

Ceux qui veulent ma perte en font courir de si grands bruits que j'ai besoin de me montrer publiquement, si je veux qu'on sache que je suis au monde. Je ne produis point ici l'impression d'un travail si petit et si désavantageux à ma mémoire afin qu'on le voie, mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que je vive, et que le Roi souffre que je sois à la Cour. Il semble que je fasse une imprudence de me plaindre de mon malheur, d'autant que c'est le divulguer. J'ai assez d'adresse pour m'en taire, s'il y avait encore quelqu'un à le savoir; mais il ne se trouve plus personne à qui je ne doive satisfaction de ma vie, dont les mauvais et les faux bruits ont rendu les meilleurs actions scandaleuses à tout le monde. Je crains que mon silence ne fasse mon crime: car, si je ne repousse la calomnie, il semble que ma conscience ne l'ose désavouer. On a suborné des imprimeurs pour mettre au jour, en mon nom, des vers sales et profanes, qui

n'ont rien de mon style ni de mon humeur. J'ai voulu que la justice en sût l'auteur pour le punir. Mais les libraires n'en connaissent, à ce qu'ils disent, ni le nom ni le visage, et se trouvent eux-mêmes en la peine d'être châtiés pour cet imposteur. Les juges les ont voulu traiter avec toute la sévérité que mon bon droit leur a demandée; mais le pouvoir que j'ai eu de me venger m'en a ôté l'envie. Et, comme je n'ai point plaidé pour faire du mal, mais pour en éviter, j'ai pardonné à des ignorants, qui n'ont abusé de mon nom que pour l'utilité de la vente de leurs livres, et me suis contenté d'en faire supprimer les exemplaires avec la défense de les réimprimer. Le soin que j'ai pris en cela pour ma protection est un témoignage assez évident que je ne suis pas cause de ma disgrâce, et que je ne la mérite point. Je voudrais bien que les censeurs qui sont si diligents à examiner ma vie, fussent au moins capables de croire les actes publics de la justice qui font foi de cette vérité. Mais tout ce qui fait à ma justification est contre leur dessein; leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me connaissent que par où ils exercent leur aigreur, et l'inclination qu'ils ont à tout reprendre fait qu'ils craignent plus l'amendement d'un homme qu'ils ne haïssent sa débauche. Cette promptitude de rechercher les mauvaises actions d'autrui, et cette nonchalance à reconnaître les bonnes, est une fausse prud'homie et une superstition malicieuse qui tient plus de l'hypocrisie que du vrai zèle. On souffre toutes sortes de désordres et de blasphèmes en la personne de qui que ce soit, mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs, qui sont des gens presque inconnus, et de la lie du monde, ont voulu persuader leur imposture à des saints personnages de qui je veux éviter la haine, et pour l'estime que je fais de leur vertu et pour le respect que je dois à leur crédit, et j'espère que l'envie travaillera inutilement à séduire la charité de ces prélats qui connaissent trop bien le visage de l'erreur et savent que toutes les médisances sont suspectes de fausseté. Il est vrai que des plus grands et des mieux sensés de la Cour, pour ce qu'ils savent ma vie, en ont parlé favorablement. Je les nommerais en les remerciant. Mais, dans le déshonneur qu'on me procure, je ne veux pas leur reprocher qu'ils me connaissent. Il n'y a pas jusqu'à des bourgeoises, que je sais vivre encore dans la pénitence de leurs adultères, qui ne fassent une dévotion de maudire mon nom et de persécuter ma vie. L'esprit malin qui souffle la calomnie à mes envieux, les porte contre moi, au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir. Je parlerais plus clairement pour ma défense; mais la révérence publique et ma propre discrétion me commandent d'étouffer ces injures et de cacher à la

curiosité des esprits faibles la confusion de quelques accusateurs, de peur que ce ne fût une instruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blâmer un péché inconnu, c'est qu'on l'enseigne, et les âmes qui sont aisées à se débaucher trouvent là des occasions à se pervertir. Il me suffit de me sauver de leur malice et de leur faire entendre que, si les efforts de leur animosité leur succèdent jusqu'à ma ruine, il me restera toujours une consolation du remords qui leur en est inévitable: car je sais bien que le dessein de leur persécution n'est pas tant de me sacrifier à la piété qu'à leur ambition. Le peu d'estime qu'on fait de mes écrits, et les médisances contre une réputation de si peu d'importance, sont des outrages qui ne me nuisent guère, et qui ne m'affligent pas aussi beaucoup. Mais cette envie enragée qui ne me laisse point de fondement pour ma fortune ni de sûreté pour ma vie, me pique véritablement, et me met aux termes d'éclater contre mes ennemis. S'ils me font voir ma perte manifeste, je me soucieraï fort peu du péril qui la pourrait avancer. Il y a déjà longtemps que ma paresse et ma timidité laissent impunément courir sur moi leur injustice; ils ont pris à tâche de pousser mes infortunes jusqu'au bout, et me font voir presque à la veille de me bannir moi-même pour trouver une liberté à mon ressentiment. Je ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre qu'ils en ont passé à m'injurier. Je ne suis point un faiseur de libelles, et n'offensai jamais personne du moindre trait de plume, et je crois que selon les hommes, j'ai la conscience droite et l'esprit traitable: si bien que je suis à deviner encore ce qui m'a pu susciter une si violente et si longue haine. Il est vrai que la coutume du siècle est contraire à mon naturel. Je vois que dans la conversation des plus sages les discours ordinaires sont choses feintes et étudiées; ma façon de vivre est toute différente. Cette mignardise de compliments communs, et ces révérences inutiles, qui font aujourd'hui la plus grande partie du discours et des actions des hommes, ce sont des superfluités où je ne m'amuse point; et, bien quelles soient reçues et comme nécessaires, parce qu'elles répugnent entièrement à mon humeur, je ne suis pas capable de m'y assujettir. En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fonds de mon âme a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moi, et qui se peut aventurer de me connaître ne se saurait défendre de m'aimer. J'ai sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autrui; peu de gens ont ce malheur. Mais je ne trouve que moi qui se sente obligé des censures des autres: ce n'est peut-être pas tant de la docilité de mon esprit et de la facilité de mes moeurs que par coutume d'être

repris: car les moindres ou de condition ou de mérite ont cette permission sans me fâcher. Cette patience de souffrir tant de réprimandes me donne bien l'importunité d'en recevoir souvent d'injustes, mais j'en tire aussi l'avantage de reconnaître beaucoup de choses qu'on blâme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernières fantaisies que je présente aujourd'hui, moins pour l'ambition d'accroître mon honneur que pour la nécessité de le sauver, est une matière assez ample aux critiques; mais, puisque ce n'est pas un crime que de faire des mauvais vers, je suis déjà tout consolé de la honte des miens. Si Dieu me faisait jamais la grâce de traiter des matières saintes, comme mon emploi serait plus digne, mon travail serait plus soigneux, et, quoi qui me puisse aujourd'hui réussir de favorable pour un ouvrage si peu étudié, je ne m'en flatterai pas beaucoup: car je sais bien qu'un jour je me repentirai de ce loisir que je devais donner à quelque chose de meilleur, et, d'une raison plus mûre considérant les folies de ma jeunesse, je serai bien aise d'avoir mal travaillé en un ouvrage superflu, et de m'être mal acquitté d'une occupation nuisible.

I. Au Roi sur son retour du Languedoc

Jeune et victorieux monarque
Dont les exploits si glorieux
Ont donné de l'envie aux dieux.
Et de la frayeur à la Parque,
Qu'attendez-vous plus des destins?
C'est assez puni de mutins,
C'est assez démoli de villes,
Nous savons bien que désormais
La fureur des guerres civiles
Ne nous saurait ôter la paix.
Laissez-là ces terres étranges
Où vous faites tant de déserts.
Boësset prépare des concerts,
Et moi des vers à vos louanges;
Paris ne fut jamais si beau,
Les sources de Fontainebleau,
Rompant leurs petits flots de verre
Contre les murs de leurs remparts,
Ne murmurent que de la guerre

Qui les prive de vos regards.
Dans les allégresses publiques,
Même en célébrant vos vertus,
Nos visages sont abattus,
Et nos âmes mélancoliques.
Vos exploits qu'on nous fait ouïr
Ne peuvent, sans vous réjouir,
Vous donner de la renommée,
Et ne peuvent, sans nous fâcher,
Exposer au sort de l'armée
Un Roi que nous avons si cher.
Dans ce sanglant métier des armes
Où vos bras sont trop exercés,
D'autant de sang que vous versez
Le peuple verse ici de larmes.
Le démon, ennemi du jour,
Noyant les astres de la Cour
Dans l'horreur de ses fleuves sombres,
Partage votre état aux morts,
Bâtit l'empire de ses ombres
De la ruine de nos corps.
Si ses fureurs étaient hardies
A ce point que la cruauté
Attaquât votre Majesté
De leurs funestes maladies,
Quelle si secourable main
Peut fournir le secours humain,
Ou quelle assistance divine
Vous pourrait si soudain guérir,
Que la peur de notre ruine
Ne nous eût plutôt fait mourir?
Revenez au sein de la France,
C'est où les astres les plus doux
Encore pour l'amour de vous
Adouciront leur influence.
Tous les plus gracieux climats,

Qui sans grêles et sans frimas
Peuvent accomplir leur année
Dans le plus favorable jour,
N'ont rien d'égal à la journée
De votre bienheureux retour.
Votre démon tenant la guerre
Réduite à sa dévotion,
Laisse gronder l'ambition
Des plus vaillants rois de la terre;
On n'en voit point du temps passé
De qui le renom effacé
Ne vous rende un muet hommage,
Et le marbre devant vos lys
Est honteux de servir d'image
A leurs exploits ensevelis.

II. Élégie

Souverain qui régis l'influence des vers
Aussi bien que tu fais mouvoir tout l'univers,
Ame de nos esprits qui dans notre naissance
Inspiras un rayon de ta divine essence,
Pourquoi ne m'as-tu fait les sentiments meilleurs?
Pourquoi tes beaux trésors sont-ils coulés ailleurs?
Je vois de toutes parts des écrivains sans nombre
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre.
Je n'ai qu'un pauvre fonds d'un médiocre esprit,
Où je vais cultiver ce que le Ciel m'apprit;
Des tristes sons rimeurs, d'un style qui se traîne,
Epuisent tous les jours ma languissante veine.
Si j'avais la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celui qui força les destins,
Qui vit à ses chansons les Parques désarmées
Et de tous les damnés les tortures charmées
Quand pour l'amour de lui le Prince des Enfers
Laissa vivre Eurydice et la tira des fers;
Ou si c'est trop d'avoir ces merveilleux génies

Qu'à notre siècle infâme à bon droit tu dénies,
Je me contenterais d'égaliser en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsard,
Et mille autres encore, à qui je fais hommage,
Et de qui je ne suis que l'ombre et que l'image;
Je donnerais ma plume à ces soins violents,
A peindre ces sanglots et ces désirs brûlants,
Que depuis peu de jours quelque démon allume
Dans mon sang où l'amour se paît et me consume.
Si mes vers retenaient encore la ferveur
Qui les fit autrefois naître pour la faveur,
Et tant d'écrits perdus que pour chanter leur flamme
Mille de mes amis m'ont arraché de l'âme,
O Cloris qui te sais si bien faire adorer!
Qui l'âme par les yeux m'as pu si bien tirer,
Beauté que désormais je nommerai mon ange,
Je les consacrerai sans doute à ta louange.
J'ai si peur que ma muse ait perdu ses appas
A flatter vainement ceux que je n'aime pas,
Que ma plus belle ardeur aujourd'hui se retire
M'étant si nécessaire à ce nouveau martyre,
Et qu'au meilleur besoin mes esprits finissants
Ne me fournissent plus que des vers languissants.
Mon esprit épuisé dans des travaux funestes,
N'aura pour ton sujet rien gardé que des restes,
Cloris, je le confesse, et qu'en ce beau dessein
Mon ardeur s'amortit dans mon timide sein.
Mais le feu de l'amour qui s'est rendu le maître
De tous mes sentiments la peut faire renaître,
Et sa douce fureur par un trait de tes yeux
Peut rendre à mon esprit ce qu'il avait de mieux.
Ainsi sur cet espoir dont ta beauté me flatte,
Ta beauté dont le feu par tous moyens éclate,
Encore mon esprit ose se faire fort
De sauver ton mérite et mon nom de la mort.
Je conçois un poème en l'ardeur qui me pique,

De ce vaste dessein qu'on appelle héroïque:
Je sais que les Français n'ont pas encore appris
De pousser dans ces champs leurs délicats esprits;
Je me vais engager à ce pénible ouvrage
Car tu m'en fourniras la force et le courage.
Si je suis le premier à ce divin effort,
Ce n'est à mon avis que le plaisir du sort,
Qui voulant que premier cette oeuvre j'écrivisse,
Voulut que le premier cette beauté je visse,
Et que dans tes appas je prisse une chaleur
Où les soeurs d'Apollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton objet ma passion n'allume,
Où je n'ai que ta main pour conduire ma plume.
O dieux! pourrai-je bien sans vous fâcher un peu
Suivre les mouvements de mon aveugle feu?
Déjà comme l'amour m'engage à la furie,
Je crois que l'adorer n'est pas idolâtrie.
Dussé-je dépitier votre divin courroux,
Tout ce que j'en veux dire est au-dessous de vous.
S'il vous plaît que le monde uniquement vous aime,
Si vous voulez purger la terre du blasphème,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs désirs pervers à votre volonté
Sans les épouvanter de l'éclat du tonnerre,
Changez-vous en Cloris et venez sur la terre;
Alors de votre amour ils seront tous ravis,
Alors absolument vous en serez servis.
Il est vrai que tout cède à l'amoureuse peine,
Que Pâris et sa ville ont brûlé pour Hélène,
Et les antiquités font voir aux curieux
Que l'Aube mit Tithon dans le siège des dieux,
Et de tant de beautés qui furent les maîtresses
De l'aîné de Saturne on en fait des déesses
Qui n'ont été pourtant, non plus que leur amant,
Que le triste butin d'un mortel monument.
Mais d'autant que l'amour est le bien de la vie

Qui seul ne peut jamais éteindre son envie,
Qui toujours dans la peine espère le plaisir,
Qui dans la résistance augmente le désir,
Et que les corps humains de cette douce flamme
Suivent jusqu'à la fin les derniers traits de l'âme,
On a cru de l'Amour qu'il était immortel,
Et qu'aussi son sujet ne peut être que tel.
Ainsi ces dieux païens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais amants seront plus que les hommes.
Pour moi qui n'ai souffert que d'un jour seulement,
Je n'ose m'assurer de passer pour amant,
Je ne sais si l'Amour me croit de son empire,
Depuis si peu de temps qu'il voit que je soupire.
Il faut bien que ce soit un objet violent
Pour me donner sitôt un désir si brûlant,
Ou que mon âme soit d'une matière aisée
Et d'une humeur bien prompte à se voir embrasée;
Ce feu brûle si vite à force qu'il me plaît,
Qu'à peine ai-je loisir de regarder qu'il est.
Les dieux qui peuvent tout avec les destinées,
S'aident de mille maux et de beaucoup d'années,
Et faut que des soleils l'un l'autre se suivant,
A force d'éclairer éteignent les vivants,
Qu'un siècle ce flambeau passe sur notre vie,
Et Cloris d'un trait d'oeil me l'a déjà ravie.
Mes sens enveloppés dans un profond sommeil,
Ne savent plus que c'est des clartés du soleil,
Mes premiers sentiments sont dans la sépulture,
Ton amour, ô Cloris, a changé ma nature.
L'éclat des diamants ni du plus beau métal,
Bacchus, tout dieu qu'il est, riant dans le cristal,
Au prix de tes regards n'ont point trouvé la voie
Qui conduit dans mon âme une parfaite joie.
Si le sort me donnait la qualité de roi,
Si les plus chers plaisirs s'adressaient tous à moi,
Si j'étais empereur de la terre et de l'onde,

Si de ma propre main j'avais bâti le monde,
Et comme le Soleil de mes regards produit
Tout ce que l'univers a de fleur et de fruit,
Si cela m'arrivait je n'aurais pas tant d'aise,
Ni tant de vanité que si Cloris me baise,
Mais j'entends d'un baiser où le cœur puisse aller
Avec les mouvements des yeux et du parler,
Que son âme sans peine avec moi s'entretienne,
Et que sa volonté seconde un peu la mienne.
Amants qui vous piquez vers un objet forcé,
Qui ne savez que c'est d'un baiser bien pressé,
Qui ne trouvez l'amour que dans la tyrannie,
Et n'aimez les faveurs qu'en tant qu'on vous les nie,
Que vous êtes heureux en vos lâches désirs,
Puisque même vos maux font naître vos plaisirs!
Pour moi, chère Cloris, je n'en suis pas de même,
Je ne saurais aimer si je ne vois qu'on m'aime,
Et si peu qu'on refuse à ma sainte amitié,
Je sens que mon ardeur décroît de la moitié.
J'entends que le salaire égale mon service,
Je pense qu'autrement la constance est un vice,
Qu'Amour hait ces esprits qui lui sont trop dévots,
Et que la patience est la vertu des sots.
Ce que je dis, Cloris, avec plus d'assurance
D'autant que je te vois flatter mon espérance,
Et que pour nous tenir dans cet heureux lien,
Je vois déjà d'accord ton esprit et le mien.
Aimons-nous, je te prie, et lorsque mon visage
Te voudra rebuter, ou mon poil ou mon âge,
Regarde en mon esprit où j'ai mis ton tableau;
Lors tu verras en moi quelque chose de beau,
Tu te verras logée en un petit empire
Où l'esprit de l'amour avec moi soupire;
Il se tient glorieux de recevoir ta loi,
Et semble qu'il poursuit même dessein que moi;
Si je vais dans tes yeux il y va prendre place,

Je ne vois là-dedans que ses traits et ma face,
Je doute s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne sais plus s'il est mon maître ou mon rival.
Je connais bien l'Amour, je sais qu'il est perfide,
Et si, pour le chasser, je suis un peu timide;
Je lui ferai toujours un traitement humain
Puisque je l'ai reçu d'une si bonne main,
Puisque c'est toi, Cloris, après l'avoir fait naître,
Qui l'as mis dans mon âme où ton oeil est le maître,
Où tu vis absolue en tes commandements,
Où ton vouloir préside à tous mes sentiments.
C'est par toi que ces vers d'une veine animée
S'en vont à ma faveur flatter ta renommée.
Mais je dirai partout que tes seules beautés
Ont été le démon qui me les a dictés;
Et tant que tes regards luiront à ma pensée,
Sans ouvrir une veine aucunement forcée,
Ma muse se promet de mériter un jour
Que ses vers soient nommés les fruits de ton amour.
Autant que ton humeur aime la poésie,
Je te prie; ô Cloris, aide à ma frénésie;
Et puisque je m'engage à ce divin projet,
Ne te lasse jamais de me servir d'objet.
Aujourd'hui donne-moi tes beaux cheveux à peindre,
Tu verras une plume au Pactole se teindre,
Et d'une lettre d'or graver selon mes vœux
Mon âme entrelacée avecque tes cheveux.
Je ne veux point laisser ma passion oisive,
Ma veine est pour Cloris et sans fonds et sans rive.
Demain je décrirai ses yeux et ce beau front,
Pour elle mon génie est abondant et prompt,
Et pour voir que ma veine en ce sujet tarisse,
Il faudra voir plutôt que sa beauté périsse,
Que mes yeux dans ses yeux ne trouvent plus d'amour,
C'est-à-dire il faut voir périr l'astre du jour;
Car je ne pense point que ses attraits succombent

Sous l'injure des ans tant que les cieux ne tombent.
Ils se renforceront au lieu de défaillir,
Comme l'or s'embellit à force de vieillir,
Et comme le Soleil à qui le vieil usage
N'a point ôté l'ardeur ni changé le visage.
Toutefois il n'importe à mon contentement
Que mon Soleil éclaire ou meure promptement,
Puisque déjà ma vie à demi consumée,
Ne se peut assurer d'être longtemps aimée,
Que je dois défaillir à ce divin flambeau,
Et perdre avecque moi sa mémoire au tombeau;
Mais tandis que le Ciel me souffrira de vivre,
Et que le trait d'Amour me daignera poursuivre,
Je me veux consumer dans ce plaisir charmant,
Et me résous de vivre et mourir en aimant.
Je sais bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpétuel de servir et de craindre,
Qu'elle a des mouvements sujets à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris, si je venais, aveuglé de tes charmes,
Le coeur tout en soupirs et les yeux tous en larmes,
Demander instamment un amoureux plaisir,
Je crois que ton amour m'en laisserait choisir.
Maintenant que le ciel dépouille les nuages,
Que le front du printemps menace les orages,
Que les champs comme toi paraissent embellis
De quantité d'oeillets, de roses et de lys,
Que tout est sur la terre, et qu'une humeur féconde,
Qu'attire le Soleil, fait rajeunir le monde,
Comme si j'avais part à la faveur des cieux
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,
Et que ce renouveau qui rend tout agréable,
Me rendît à tes yeux plus jeune et plus aimable,
Je te veux conjurer avec des vœux discrets,
De passer avec moi quelques moment secrets.
Nous irons dans des bois sous des feuillages sombres

Où jamais le Soleil n'a su forcer les ombres,
Personne là-dedans n'entendra nos amours;
Car je veux que les vents respectent nos discours,
Et que chaque ruisseau plus vite s'enfuie
De devant tes regards de peur qu'il ne s'ennuie.
Maintenant que le Roi s'éloigne de Paris,
Suivi de tant de gens au carnage nourris,
Qui dans ce chauds climats vont requérir les restes
Du danger des combats et de celui des pestes,
Il faut que je le suive, et Dieu, sans me punir,
Cloris, ne te saurait empêcher d'y venir.
Si tu fais ce voyage, et mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie:
C'est où les rais du jour daignèrent dévaler
Pour faire vivre un coeur que tu devais brûler.
Là tu verras un fonds où le paysan moissonne
Mes petits revenus sur le bord de Garonne,
Le fleuve de Garonne où de petits ruisseaux,
Au travers de mes prés, vont apporter leurs eaux,
Où des saules épais leurs rameaux verts abaissent,
Pleins d'ombre et de fraîcheur, sur mes troupeaux qui paissent.
Cloris, si tu venais dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin je rougis,
Si cette occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre un fleuve et des roches,
Où sans doute il fallait que l'Amour habitât
Avant que pour le ciel la terre il ne quittât.
Dans ce petit espace une assez bonne terre,
Si je la puis sauver du butin de la guerre,
Nous fournira des fruits aussi délicieux
Qui sauraient contenter ou ton goût ou tes yeux.
Mais afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
Mes plats y sont d'étain et mes rideaux de toile;
Un petit pavillon dont le vieux bâtiment
Fut maçonné de brique et de mauvais ciment,
Montre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos titres;

Ses chambres n'ont plancher, toit, ni portes, ni vitres,
Par où les vents d'hiver, s'introduisant un peu,
Ne puissent venir voir si nous avons du feu.
Je ne veux point mentir, et quand le sort avare
Qui me traite si mal m'eût été plus barbare,
Et qu'il m'eût fait sortir d'un sang moins reconnu,
Je te confesserais d'où je serais venu,
Que j'ai bien plus de peine à découvrir ma face
Devant tes yeux si beaux qu'à te montrer ma race.
Dans l'état où je suis j'ai bien plus de raison
De te faire agréer mes yeux que ma maison.
Je jure les rayons dont ta beauté m'éclaire
Que le but de mon âme est le soin de te plaire,
Et que j'aime si fort ta vue et tes propos
Qu'à ton sujet la nuit est pour moi sans repos,
Et sans faire l'amant à la façon commune,
Sans accuser pour toi le ciel ni la fortune,
Sans me plaindre si fort j'ai ce coup, plus profond
Que les autres mortels, j'aime mieux qu'ils ne font;
Et si ton coeur n'en tire une preuve assez bonne
De ces vers insensés que mon amour te donne,
Pour m'en justifier à tes yeux adorés
Je répandrai le sang d'où je les ai tirés,
Si ton humeur était de me le voir répandre,
Et qu'autrement ton coeur ne me voulût entendre.

III. Élégie

Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle,
Que ta vie est sujette à la loi naturelle,
Et qu'à la fin les traits d'un visage si beau,
Avec tout leur éclat, iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée
Aucun ressentiment de l'amitié passée,
Je suis tout rebuté de l'aise et du souci
Que nous fait le destin qui nous gouverne ici,
Et tombant tout à coup dans la mélancolie,

Je commence à blâmer un peu notre folie,
Et fais vœu de bon cœur de m'arracher un jour
La chère rêverie où m'occupe l'amour.
Aussi bien faudra-t-il qu'une vieillesse infâme
Nous gèle dans le sang les mouvements de l'âme,
Et que l'âge en suivant ses révolutions
Nous ôte la lumière avec les passions.
Ainsi je me résous de songer à ma vie
Tandis que la raison m'en fait venir l'envie.
Je veux prendre un objet où mon libre désir
Discerne la douleur d'avecque le plaisir,
Où mes sens tout entiers sans fraude et sans contrainte
Ne s'embarrassent plus ni d'espoir ni de crainte,
Et de sa vaine erreur mon cœur désabusant,
Je goûterai le bien que je verrai présent,
Je prendrai les douceurs à quoi je suis sensible
Le plus abondamment qu'il me sera possible.
Dieu nous a tant donné de divertissements,
Nos sens trouvent en eux tant de ravissements,
Que c'est une fureur de chercher qu'en nous même
Quelqu'un que nous aimions et quelqu'un qui nous aime.
Le cœur le mieux donné tient toujours à demi,
Chacun s'aime un peu mieux toujours que son ami,
On les suit rarement dedans la sépulture,
Le droit de l'amitié cède aux lois de nature.
Pour moi si je voyais en l'humeur où je suis
Ton âme s'envoler aux éternelles nuits,
Quoi que puisse envers moi l'usage de tes charmes,
Je m'en consolerais avec un peu de larmes.
N'attends pas que l'Amour aveugle aille suivant
Dans l'horreur de la nuit des ombres et du vent.
Ceux qui jurent d'avoir l'âme encore assez forte
Pour vivre dans les yeux d'une maîtresse morte,
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
Que fait la mort hideuse à consumer un corps
Quand les sens pervertis sortent de leur usage,

Qu'une laideur visible efface le visage,
Que l'esprit défaillant et les membres perclus,
En se disant adieu, ne se connaissent plus,
Que dedans un moment, après la vie éteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouvrir la terre afin de la cacher.
Il faut être animé d'une fureur bien vive,
Ayant considéré comme la mort arrive,
Et comme tout l'objet de notre amour périt,
Si par un tel remède une âme ne guérit.
Cloris, tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne
Que le destin ravisse et ta vie et la mienne;
Mais sans te voir le corps ni l'esprit dépéri,
Le Ciel en soit loué, Cloris, je suis guéri.
Mon âme en me dictant les vers que je t'envoie,
Me vient de plus en plus ressusciter la joie,
Je sens que mon esprit reprend sa liberté,
Que mes yeux dévoilés connaissent la clarté,
Que l'objet d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,
De voir comme Garonne en l'Océan se traîne,
De prendre dans mon île en ses longs promenoirs
La paisible fraîcheur de ses ombrages noirs,
Me plaît mieux aujourd'hui que le charme inutile
Des attraits dont l'Amour te fait voir si fertile.
Languir incessamment après une beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté,
Gagner au prix du sang une faible espérance
D'un plaisir passager qui n'est qu'en apparence,
Se rendre l'esprit mol, le courage abattu,
Ne mettre en aucun prix l'honneur ni la vertu,
Pour conserver son mal mettre tout en usage,
Se peindre incessamment et l'âme et le visage,
Cela tient d'un esprit où le Ciel n'a point mis
Ce que son influence inspire à ses amis.
Pour moi que la raison éclaire en quelque sorte,

Je ne saurais porter une fureur si forte,
Et déjà tu peux voir au train de cet écrit,
Comme la guérison avance en mon esprit;
Car insensiblement ma muse un peu légère
A passé dessus toi sa plume passagère,
Et détournant mon coeur de son premier objet,
Dès le commencement j'ai changé de sujet,
Emporté du plaisir de voir ma veine aisée
Sûrement aborder ma flamme rapaisée
Et jouer à son gré sur les propos d'aimer,
Sans avoir aujourd'hui pour but que de rimer,
Et sans te demander que ton bel oeil éclaire
Ces vers où je n'ai pris aucun soin de te plaire.

IV. Stances

Maintenant que Cloris a juré de me plaire
Et de m'aimer mieux que devant.
Je dépîte le sort et crains moins sa colère
Que le Soleil ne craint le vent.
Cloris renouvelant ma chaîne presque usée,
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'ami de Thésée
Quand Pluton relâcha les siens.
Déjà ma liberté faisait trembler mon âme,
Mon salut me faisait périr,
Je mourais du regret d'avoir tué ma flamme
Combien qu'elle me fît mourir.
Sortant de ma prison je me trouvais sauvage,
J'étais tout ébloui du jour,
De tous mes sentiments j'avais perdu l'usage
En perdant celui de l'amour.
Ainsi l'oiseau de cage alors qu'il se délivre
Pour se remettre dans les bois,
Trouve qu'il a perdu l'usage de son vivre,
De ses ailes et de sa voix.
Dieux! où cette aventure avait porté ma vie!

Je frémissais de son orgueil,
Cependant je sentais que je mourais d'envie
De l'adorer jusqu'au cercueil.
Cloris, travaillez bien à dénouer ma chaîne,
Mon joug est très bien assuré,
Vous seriez fort longtemps pour me mettre en la peine
Dont vous m'avez sitôt tiré.
Je ne suis pas si fol que d'écouter encore
Les censures de ma raison,
Et combien que mon mal eût besoin d'ellébore,
Je prendrais plutôt du poison.

V. Sonnet

On n'avait point posé les fondements de Rome,
On n'avait point parlé du siège d'Ilion,
La terre n'avait point reçu Deucalion,
Ni Babel divisé le langage des hommes.
Les soeurs de Phaéton ne pleuraient point la gomme,
Les Géants n'avaient point monté le Pélion,
Et celui qui causa notre rébellion
N'avait pas mis la dent sur la première pomme.
Chypre n'avait point vu ses rives écumer
De ce germe divin qui tomba dans la mer
Quand la mère d'Amour voulut sortir de l'onde.
Bref, nous ne savons point de siècles assez vieux,
Depuis qu'on a connu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cède à tes yeux.

VI. Sonnet

Ministre du repos, Sommeil, père des songes,
Pourquoi t'a-t-on nommé l'image de la mort?
Que ces faiseurs de vers t'ont jadis fait tort
De le persuader avecque leurs mensonges!
Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges,
Nos esprits sont ravis par un si doux transport,
Qu'au lieu de raccourcir, à la faveur du sort,

Les plaisirs de nos jours, Sommeil, tu les allonges?
Dans ce petit moment, ô songes ravissants!
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
J'ai tenu dans mon lit Elise toute nue.
Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trépas,
Quand ils ont peint la mort ils ne l'ont pas connue,
Car vraiment son portrait ne lui ressemble pas.

VII. Sonnet

Au moins ai-je songé que je vous ai baisée,
Et bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flamme rapaisée.
Après ce doux effort mon âme reposée
Peut tire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demi consolé,
Je trouve désormais ma guérison aisée.
Mes sens déjà remis commencent à dormir,
Le sommeil qui deux nuits m'avait laissé gémir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place.
Et quoiqu'il soit si froid au jugement de tous,
Il a rompu pour moi son naturel de glace,
Et s'est montré plus chaud et plus humain que vous.

VIII. Sonnet

D'un sommeil plus tranquille à mes amours rêvant,
J'éveille avant le jour mes yeux et ma pensée,
Et cette longue nuit si durement passée,
Je me trouve étonné de quoi je suis vivant.
Demi désespéré je jure en me levant
D'arracher cet objet à mon âme insensée,
Et soudain de ses vœux ma raison offensée
Se dédit et me laisse aussi fol que devant.
Je sais bien que la mort suit de près ma folie,
Mais je vois tant d'appas en ma mélancolie,
Que mon esprit ne peut souffrir sa guérison.

Chacun à son plaisir doit gouverner son âme,
Mithridate autrefois a vécu de poison,
Les Lestrygons de sang, et moi je vis de flamme.

IX. Sonnet

Chère Isis, tes beautés ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dans son aveuglement,
Et les dieux occupés après toi seulement,
Laissent l'état du monde errer à l'aventure;
Voyant dans le Soleil tes regards en peinture,
Ils en sentent leur coeur touché si vivement
Que s'ils n'étaient cloués si fort au firmament,
Ils descendraient bientôt pour voir leur créature.
Crois-moi qu'en cette humeur ils ont peu de souci
Ou du bien ou mal que nous faisons ici,
Et tandis que le Ciel endure que tu m'aimes,
Tu peux bien dans mon lit impunément coucher.
Isis, que craindrais-tu puisque les dieux eux-mêmes
S'estimeraient heureux de te faire pécher?

X. Sonnet

Sacrés murs du Soleil où j'adorais Philis,
Doux séjour où mon âme était jadis charmée,
Qui n'est plus aujourd'hui sous nos toits démolis
Que le sanglant butin d'une orgueilleuse armée;
Ornements de l'autel qui n'êtes que fumée,
Grand temple ruiné, mystères abolis,
Effroyables objets d'une ville allumée,
Palais, hommes, chevaux ensemble ensevelis;
Fossés larges et creux tout comblés de murailles,
Spectacles de frayeur, de cris, de funérailles,
Fleuve par où le sang ne cesse de courir,
Charniers où les corbeaux et loups vont tous repaître,
Clairac, pour une fois que vous m'avez fait naître,
Hélas! combien de fois me faites-vous mourir!

XI. Pour une amante irritée

Ceux qui tirent le coeur par les traits du visage
Remarquent dans le tien des signes de valeur,
Mais comme la vaillance est toujours un présage
Qui promet de la gloire avecque du malheur,
J'espère que la mort avecque sa pâleur
Couvrira tes beautés de sa funeste image,
Et que ton jeune sang tout rempli de chaleur
Viendra faire à ton dam preuve de ton courage.
Un jour que tu voudras combattre au premier rang,
Je te verrai couvert de poussière et de sang,
Et le coeur traversé d'une mortelle plaie,
Tourner tes traîtres yeux devers ton monument.
Lors pour te faire voir que ma vengeance est vraie,
Je n'en jetterai pas un soupir seulement.

XII. Pour une amante captive

Tyrannique respect, triste et fâcheux devoir,
Qui tiens si rudement mes volontés contraintes,
Dois-je mourir ici sans que je puisse avoir
Autre soulagement que celui de mes plaintes?
Souffrirai-je, ô Tircis! mon coeur gelé de craintes,
Dans le désir brûlant que j'ai de te revoir?
Lois que ma passion devait avoir enfreintes,
Garderez-vous toujours ce rigoureux pouvoir?
Je crois que le tyran qui d'éternelles flammes
Donne le châtiment ordonné pour les âmes,
Quand je serais esclave au fond de ses Enfers,
S'il savait le sujet de mon impatience,
Sentirait, me voyant, blesser sa conscience
S'il ne me permettait de sortir de mes fers.

XIII. Élégie

Dans ce climat barbare où le destin me range,
Me rendant mon pays comme un pays étrange,
Desloges, je ne sais quel étourdissement

Assoupit les aigreurs de mon bannissement:
Je n'ai point soupiré depuis l'heure funeste
Que je reçus ce trait de la fureur céleste.
Ton âme en fut touchée, et gémit sous l'effort
Que me fit la rigueur de mon injuste sort.
Mon maître en eut aussi de bien vives atteintes,
Et vos ressentiments n'attendaient pas mes plaintes.
Moi, voyant mon désastre avec votre amitié,
J'eus un peu de douleur et beaucoup de pitié;
Je sentis mon malheur; mais le souci visible
De votre affection me fut bien plus sensible.
Mon coeur pressé du mal, comme en deux se fendit,
Et sur lui tout mon fiel alors se répandit,
Mon courage ébloui laissa tomber les armes,
Et mon oeil fut honteux de n'avoir point de larmes.
Mais depuis le moment que je te dis adieu,
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,
Mon esprit rassuré revint à sa coutume,
Et soudain que mon coeur perdit son amertume,
Je vis tous mes soucis en l'air s'évanouir,
Et trouvai dans moi-même en quoi me réjouir.
L'objet de ce chagrin m'echappa comme un songe,
Et ce vrai déplaisir me parut un mensonge.
Comme dans nos cerveaux l'image d'un penser
Quelquefois se dissipe et ne fait que passer,
L'imagination ne le sait plus refeindre,
Et la mémoire aussi ne la peut pas ratteindre,
L'ombre de cet ennui s'évanouit si bien
Que je m'en trouve quitte, et n'y connais plus rien.
Desloges, rien de tel jamais ne t'importune,
Jamais rien de pareil n'arrive à ta fortune,
Jamais tel accident n'éprouve ta raison,
Jamais un tel oiseau ne vole en ta maison.
Je sais bien que ton âme et sage et courageuse,
T'a fait voir la mer calme et la mer orageuse,
Et que ton front égal au changement des flots,

Vit mille fois changer le front des matelots
Quand ces desseins hardis te firent prendre envie
D'aller delà la ligne abandonner ta vie,
Je sais dans quels dangers la fortune t'a mis,
Et combien ta valeur a choqué d'ennemis,
Que tu ris des malheurs dont les mortels soupirent,
Et des traits les plus que les destins nous tirent.
Mais toujours vaut-il mieux vivre paisiblement
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment.
L'effort de la raison, et ce combat farouche
Contre nos sentiments quand la douleur nous touche,
Importune la vie et son fâcheux secours.
Nuit plus que si le mal prenait son juste cours.
Qui retient un soupir s'attriste davantage,
Un tourment qu'on étouffe étourdit le courage,
Et si jamais l'objet de quelque déplaisir.
De ses tristes appas t'était venu saisir,
Plains-toi, ne force rien, fais que ton âme éclate,
Et sache qu'en pleurant une douleur se flatte.
Mais ces remèdes-là ne te font pas besoin,
Les matières de pleurs te touchent de trop loin,
L'astre qu'on vit reluire au point de ta naissance
D'une meilleure forme a bâti ton essence
Le ciel te voit toujours le visage serein
Comme si le destin t'eût fait l'âme d'airain,
Toutes sortes de maux ton esprit les défie
Sans besoin du secours de la philosophie.
Mais moi qui vois mon astre en si mauvais sentier,
Qui ne goûtai jamais un seul plaisir entier,
Qui sens que tout me choque et qui ne vois personne
M'assister aux assauts que fortune me donne,
Suis-je pas bien heureux qu'au fort de mon malheur
Je n'aie ressenti tant soit peu de douleur?
Bien que je sois banni, peu s'en faut, du Royaume,
Qu'ici je ne vois plus ni dés ni jeu de paume,
Je ne vois que champs, que rivières, que prés,

Où le plus doux rosier me put comme cyprès,
Où je n'ai plus l'aspect de la place Royale,
Où je ne puis aller boire frais en ta salle,
Où mon maître n'est pas, où ne vient point la Cour,
Où je ne saurais voir ni toi ni Liancourt,
Je ne sais comme quoi ma sauvage nature
Peut sans étonnement souffrir cette aventure,
Mon oeil n'a point regret au lieu que j'ai laissé,
Mon âme ne plaint point le temps qu'elle a passé.
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuse,
Ici je n'entretiens que Bacchus et la Muse,
Qui tous deux libéraux avec leurs doux présents,
A leur dévotion tiennent mes jeunes ans,
Innocent que je suis, plein de repos dans l'âme,
Qui tiens indifférent qu'on me loue ou me blâme,
Qui fais ce qui me plaît, qui vis comme je veux,
Qui plaindrais au destin le moindre de mes vœux,
Qui ris de la Fortune, et couche dans la boue,
Me moque des captifs qu'elle attache à sa roue.
Ici comme à la Cour j'ai le sort tout pareil,
Et vois couler mes jours sous un même Soleil.
Que si notre Sylvandre a l'esprit prophétique,
Si les événements suivent sa pronostique,
Et que, cet an fini, quelqu'un ait le crédit
De faire réussir le bien qu'il m'a prédit,
On verra que Paris n'a point changé de place,
Et que mes sentiments n'ont point changé de face.
Or, comme dans la Cour j'étais peu courtisan,
Sache que dans les champs je ne suis point paysan,
Et que mes passions aucunement ne cèdent
A la contagion des lieux qui me possèdent.
Mon sens en toutes parts suivant un même cours,
Tu me verras tout tel que tu m'as vu toujours.
Que si mon long exil doit borner ma demeure,
Quelque part où ce soit, si faut-il que je meure,
Et quoi que fasse Ilax et les plus favoris,

Le Ciel n'est pas plus loin d'ici que de Paris.

XIV. Ode

Perside, je me sens heureux
De ma nouvelle servitude,
Vous n'avez point d'ingratitude
Qui rebute un coeur amoureux.
Il est bien vrai que je me fâche
Du fard où votre teint se cache.
Nature a mis tout son crédit
A vous faire entièrement belle,
L'art qui pense mieux faire qu'elle
Me déplaît et vous enlaidit.
L'éclat, la force et la peinture
De tant et de si belles fleurs
Que l'Aurore avec ses pleurs
Tire du sein de la nature,
Sans fard et sans déguisement
Nous donne bien plus aisément
Le plaisir d'une odeur naïve,
Leur objet nous contente mieux
Et se montre devant nos yeux
Avec une couleur plus vive.
Les oiseaux qui sont si bien teints,
Ne couvrent point d'une autre image
Le lustre d'un si beau plumage
Dont la nature les a peints,
Et leur céleste mélodie,
Plus aimable qu'en Arcadie
N'étaient les flageolets des dieux,
Prend elle-même ses mesures,
Choisit les tons, fait les césures
Mieux que l'art le plus curieux.
L'eau de sa naturelle source
Trouve assez de canaux ouverts
Pour traîner par des plis divers

La facilité de sa course:
Ses rivages sont verdissants
Où des arbrisseaux fleurissants
Ont toujours la racine fraîche,
L'herbe y croît jusqu'à leur gravier,
Mais une herbe que le bouvier
N'apporta jamais à sa crèche.
Ces petits cailloux bigarrés
En des diversités si belles,
Où trouvaient-ils des modèles
Qui les fissent mieux figurés?
La nature est inimitable,
Et dans sa beauté véritable
Elle éclate si vivement
Que l'art gâte tous ses ouvrages,
Et lui fait plutôt mille outrages
Qu'il ne lui donne un ornement.
L'art, ennemi de la franchise,
Ne veut point être reconnu,
Mais l'Amour qui ne va que nu,
Ne souffre point qu'on se déguise.
Les Nymphes au sortir des eaux
D'un peu de jonc et de roseaux
Se font la coiffure et la robe;
Et les yeux du Satyre ont droit
De regretter encor l'endroit
Que le vêtement leur dérobe.
Si vous saviez que peut l'effort
De votre beauté naturelle,
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos onguents;
La nuit vous quitteriez le masque,
Et perdriez cette humeur fantasque

De dormir avecque vos gants.
Lorsque vous serez hors d'usage,
Et que l'injure de vos ans
Appellera les courtisans
A l'amour d'un plus beau visage,
Quand vos appas seront ôtés,
Que les rides de tous côtés
Auront coupé ce front d'albâtre,
Tâchez lors d'escroquer l'amour,
Et si vous pouvez, chaque jour
Faites-vous de cire ou de plâtre.
Si le Ciel me fait vivre assez
Pour voir la fin de votre gloire
Et me punir de la mémoire
De nos contentements passés,
Je crois que je serai bien aise,
Ne trouvant plus rien qui me plaise
Au visage que vous aurez,
De revoir l'Amour et les Grâces
Et d'en aller baiser les traces
Sur le fard dont vous userez.
Mais aujourd'hui, belle Perside,
Vos jeunes yeux seront témoins
Qu'il faut un siècle pour le moins
Pour vous amener une ride.
L'Aurore qui dedans mes vers
Voit apprendre à tout l'univers
Que votre beauté la surmonte,
Arrachant de ses beaux habits
Et les perles et les rubis,
Elle pleure et rougit de honte.
Elle n'est point rouge au matin
D'autant que Tithon l'a baisée
Et ne verse point sa rosée
Pour la marjolaine et le thym.
La rougeur qui paraît en elle

C'est de voir Perside si belle,
Et l'humidité de ses pleurs,
Quoi que chante la poésie,
Ce sont des pleurs de jalousie
Et des marques de ses douleurs.

XV. Élégie

Depuis ce triste jour qu'un adieu malheureux
M'ôta le cher objet de mes yeux amoureux,
Mon âme de mes sens fut toute désunie,
Et privé que je fus de votre compagnie,
Je me trouvais si seul avecque tant d'effroi
Que je me crus moi-même être éloigné de moi.
La clarté du soleil ne m'était point visible,
La douceur de la nuit ne m'était point sensible,
Je sentais du poison en mes plus doux repas,
Et des gouffres partout où je portais mes pas.
Depuis rien que la mort n'accompagna ma vie,
Tant me coûta l'honneur de vous avoir suivie.
O dieux qui disposez de nos contentements,
Les donnez-vous toujours avecque des tourments?
Ne se peut-il jamais qu'un bon succès arrive
A l'état des mortels qu'un mauvais ne le suive?
Mêlez-vous de l'honneur au sort plus gracieux
De celui des humains que vous aimez le mieux?
Ici votre puissance est en vain appelée,
Comme un corps a son ombre, un couteau sa vallée,
Ainsi que le soleil est suivi de la nuit,
Toujours le plus grand bien a du mal qui le suit.
Lorsque le beau Pâris accompagnait Hélène,
Son âme de plaisir vit sa fortune pleine,
Mais le sort ce bonheur cruellement vengea,
Car comme avec le temps la fortune changea,
De sa prospérité naquit une misère
Qui fit brûler sa ville et massacrer son père.
Bien que dans ce carnage on vit tant de malheur,

Qu'on versa dans le feu tant de sang et de pleurs,
Je jure par l'éclat de votre beau visage,
Que pour l'amour de vous je souffre davantage,
Car si longtemps absent de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'auprès des dieux,
Et que je suis tombé par un coup de tonnerre
Du plus haut lieu du ciel au plus bas de la terre.
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil.
Aussi vraiment depuis je suis vêtu de deuil,
Je suis chagrin partout où le plaisir abonde,
Je n'ai plus nul souci que de déplaire au monde,
Comme sans me flatter je vous proteste ici
Que le monde ne fait que me déplaire aussi.
Au milieu de Paris je me suis fait ermite,
Dedans un seul objet mon esprit se limite,
Quelque part où mes yeux me pensent divertir
Je traîne une prison d'où je ne puis sortir,
J'ai le feu dans les os et dans l'âme déchirée
De cette flèche d'or que vous m'avez tirée.
Quelque tentation qui se présente à moi,
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foi.
L'ordinaire secours que la raison apporte
Pour rendre à tout le moins ma passion moins forte,
L'irrite davantage et me fait mieux souffrir
Un tourment qui m'oblige en me faisant mourir.
Contre un dessein prudent s'obstine mon courage
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage.
J'aime ma frénésie et ne saurais aimer
Aucun de mes amis qui la voudraient blâmer.
Aussi ne crois-je point que la raison consente
De m'approcher tandis que vous serez absente.
J'entends que ma pensée éprouve incessamment
Tout ce que peut l'ennui sur un fidèle amant,
J'entends que le Soleil avecque moi s'ennuie,
Que l'air soit couvert d'ombre et la terre de pluie,
Que parmi le sommeil de tristes visions

Enveloppent mon âme en leurs illusions,
Que tous mes sentiments soient mêlés d'une rage,
Qu'au lit je m'imagine être dans un naufrage,
Tomber d'un précipice et voir mille serpents
Dans un cachot obscur autour de moi rampants.
Aussi bien loin de vous une vie inhumaine
Sans doute me sera plus aimable et plus sainte,
Car je ne puis songer seulement au plaisir
Qu'une mort ne me vienne incontinent saisir.
Mais quand le Ciel, lassé du tourment qu'il me livre,
Sous un meilleur aspect m'ordonnera de vivre,
Et qu'en leur changement les astres inconstants
Me pourront amener un favorable temps,
Mon âme à votre objet se trouvera changée,
Et de tous ces malheurs incontinent vengée.
Quand mes esprits seraient dans un mortel sommeil,
Vos regards me rendront la clarté du soleil,
Dessus moi votre voix peut agir de la sorte
Que le Zéphyr agit sur la campagne morte.
Voyez comment Philis renaît à son abord,
Déjà l'hiver contre elle a fini son effort.
Désormais nous voyons épanouir les roses,
La vigueur du printemps reverdit toutes choses,
Le ciel en est plus gai, les jours en sont plus beaux,
L'Aurore en s'habillant écoute les oiseaux,
Les animaux des champs qu'aucun souci n'outrage,
Sentent renouveler et leur sang et leur âge,
Et suivant leur nature et l'appétit des sens,
Cultivent sans remords des plaisirs innocents.
Moi seul dans la saison où chacun se contente,
Accablé des douleurs d'une cruelle attente,
Languis sans réconfort et tout seul dans l'hiver,
Ne vois point de printemps qui me puisse arriver.
Seul je vois les forêts encore désolées,
Les parterres déserts, les rivières gelées,
Et comme ensorcelé ne puis goûter le fruit

Qu'à la faveur de tous cette saison produit.
Mais lorsque le Soleil adoré de mon âme
Du feu de ses rayons rechauffera ma flamme,
Mon printemps reviendra, mais mille fois plus beau
Que n'en donne aux mortels le céleste flambeau.
Si jamais le destin permet que je la voie,
Plus que tous les mortels tout seul j'aurai de joie.
O dieux! pour défier l'horreur du monument
Je ne demande rien que cela seulement.

XVI. Élégie

Cruelle, à quel propos prolonges-tu ma peine?
Qui t'a sollicitée à renouer ma chaîne?
Quel démon ennemi de mes contentements
Me vient remettre encore en tes enchantements?
Mon mal allait finir, et déjà ma pensée
Ne gardait plus de toi qu'une image effacée,
Ma fièvre n'avait plus que ce frisson léger
Qui du dernier accès achève le danger:
Encore un jour ou deux de ton ingratitude.
Et j'allais pour jamais sortir de ma servitude.
Ce n'était plus l'Amour qui guidait mon désir:
Il m'avait achevé sa peine et son plaisir.
Je songeais aux douceurs que ce printemps présente,
Mes yeux trouvaient déjà la campagne plaisante,
Nous avions fait dessein, mon cher Damon et moi,
D'être absents quelques jours de Paris et de toi
Pour faire évanouir les restes de la flamme
Qui si subitement ont rallumé mon âme.
Tout du premier objet ses charmes inhumains
Ont reblessé mon coeur et rattaché mes mains:
Il n'a fallu qu'un mot de cette voix traîtresse,
Que voir encore un coup les yeux de ma maîtresse.
Au moins s'il se pouvait qu'un désir mutuel
Nous eût liés tous deux d'un joug perpétuel,
Que jamais son caprice et jamais ma colère

N'altérât en nos coeurs le souci de nous plaire,
Jamais de nos plaisirs n'interrompît le cours,
Je serais bien heureux de l'adorer toujours.
Lorsqu'à l'extrémité ma passion pressée
Se voit de ton accueil tant soit peu caressée,
Et que ta complaisance, ou d'aise ou de pitié,
Ne laisse pas longtemps languir mon amitié,
Je sens dans mes esprits se répandre une joie
Qui passe tous les biens que la fortune envoie.
Si Dieu me faisait roi je serais moins content,
L'empire du Soleil ne me plairait pas tant,
Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne
Je foulerais aux pieds l'éclat d'une couronne,
Et dans les vanités où tu me viens ravir
Je tiendrais glorieux un roi de me servir.
Sans toi pour m'enrichir nature est infertile,
Et pour me réjouir Paris même inutile;
Toi seule es le trésor et l'objet précieux
Où veillent sans repos mon esprit et mes yeux,
Et selon que ton oeil me rebute ou me flatte,
Dans le mien ou la joie ou la douleur éclate.
Quand mes désirs pressés du feu qui les poursuit,
Cherchent dans tes faveurs une amoureuse nuit,
Si peu que ton humeur refuse à mon envie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie.
Souviens-toi, je te prie, à quel point de douleur
Me fit venir l'excès de mon dernier malheur,
Combien que mon respect avecque des contraintes
Se voulut efforcer de retenir mes plaintes;
Tu sais dans quels tourments j'attendis le Soleil,
Et par quels accidents je rompis ton sommeil.
Penché dessus les bords d'un gouffre inévitable,
Tu me vis supporter un mal insupportable,
Un mal où mon destin te faisait consentir
Quoiqu'il t'en préparât un peu de repentir.
Dans le ressentiment de ce cruel outrage

Ma raison par dépit éveilla mon courage.
Je fis lors un dessein de séparer de moi
Cette part de mon coeur qui vit avecque toi,
De ne songer jamais à retrouver la trace
Par où déjà souvent j'avais cherché ta grâce.
Damon était toujours auprès de mon esprit
Pour l'assister au cas que son mal le reprît.
Je rappelais déjà le jeu, la bonne chère,
Ma douleur tous les jours devenait plus légère,
Je dormis la moitié de la seconde nuit,
L'absence travaillait avec beaucoup de fruit;
Déjà d'autres beautés avec assez de charmes
Divertissaient ma peine et tarissaient mes larmes,
Leur naturel facile à mon affection
Avait mis ton esclave à leur dévotion,
Et comme une amitié par une autre s'efface,
Chez moi d'autres objets avaient gagné ta place,
Lorsque ta repentance ou plutôt ton orgueil,
Irrité que mes maux étaient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux qui chez moi retrouvèrent
La même intelligence alors qu'ils arrivèrent.
Tes regards n'eurent pas examiné les miens
Que je me retrouvai dans mes premiers liens;
Ma raison se dédit, mes sens à ton entrée
Sentent qu'un nouveau mal les blesse et les recrée,
Et du même moment qu'ils ont connu leurs fers
Ils n'ont pu s'empêcher qu'ils ne s'y soient offerts.
Caliste, s'il est vrai que ton coeur soit sensible
Au feu qui me consume et qui t'est bien visible,
S'il est vrai que tes yeux lorsqu'ils me vont blesser
Ont de la confidence avecque ton penser,
Que ma possession te donne un peu de gloire,
Que jamais mon objet ait flatté ta mémoire,
Ainsi que tes regards, ta voix et ton beau teint
Ont leur portrait fidèle en mon coeur bien empreint,
Considère souvent quel plaisir, quelle peine,

Me fait, comme tu veux, ton amour ou ta haine.
Pardonne à ma fureur une importunité
Qu'elle ne te fait point avec impunité,
Car je veux que le ciel m'accable du tonnerre
Si toujours ma raison ne lui fait point la guerre,
Et je crois que le temps m'assistera si bien
Qu'enfin j'accorderai ton désir et le mien.

XVII. Élégie. A Monsieur de Pezé

Unique confident de ma nouvelle flamme,
Toi seul que j'ai laissé lire au fond de mon âme,
Toi chez qui mon secret demeure sans danger,
Qui sais comme tu dois me plaindre et me venger,
Ecoute, je te prie, une plainte forcée
Qu'un vif ressentiment arrache à ma pensée.
Celle à qui j'ai donné mon âme à gouverner,
Fait le pis qu'elle peut afin de la damner;
Tous les jours son orgueil contre sa conscience
Par de nouveaux affronts combat ma patience.
Je ne puis plus porter la pesanteur des fers
Que j'ai depuis deux ans honteusement soufferts.
Hélas! quand ma raison remet en ma mémoire
Ce que tu me disais au rivage de Loire,
Lorsqu'avec tant d'honneur et de bon traitement
Tu voulais divertir mon mécontentement,
Je me veux repentir d'avoir été rebelle
A ton opinion quoiqu'elle fût cruelle.
Quoique ce fût m'ôter la lumière du jour,
Tu m'aurais fait plaisir de me guérir d'amour.
Si tu savais combien cela me fait de peine,
Combien cette fureur déguise une âme saine,
Combien cette mollesse enchante la vertu,
Sous quel effort l'esprit y demeure abattu,
Et comment l'honneur même y compatit encore,
Tu maudirais pour moi la beauté que j'adore,
Mais avec qui bientôt je t'oserais jurer

Vivre indifféremment au lieu de l'adorer.
Je sens que ma raison frémit de mes supplices,
Que mon affection se rend à ses malices:
Elle est insupportable en sa légèreté,
Elle a trop peu de soin et trop de liberté,
Elle voit dans mon âme et, sans ouvrir la sienne,
Elle veut posséder absolument la mienne.
Tu sais comment l'amour peut forcer quelquefois
A trahir le devoir et transgresser les lois,
Et que sans le secret de deux esprits fidèles,
Toutes les passions sont un peu criminelles,
Qu'il est bien dangereux de vivre en confident
Avec qui sans dessein nous perd en se perdant.
Caliste, sourde au bruit d'une mauvaise estime,
Cherche des vanités à publier un crime,
M'a quelquefois prié de lui donner des vers
Où tout le monde vit tous nos désirs ouverts,
De lui faire une image où cette humeur lascive,
Après nos derniers jours, parût encore vive.
Vraiment je suis heureux qu'elle m'ait contenté
Par toutes les faveurs que donne une beauté:
Ce souvenir m'en donne une si chère joie
Que mes yeux sont jaloux que personne la voie.
Même à toi qui me vois et dedans et dehors,
Je ne te l'ai point dit sans un peu de remords;
Mais puisqu'elle est d'une âme à ne pouvoir rien taire,
Envers toi ma prudence était peu nécessaire.
Puisque tout est public en cet esprit léger,
Mon secret ne servait qu'à te désobliger,
Ma patiente humeur flattait son imprudence,
Et ma discrétion trompait ta confiance.
Cher Damon, je t'adjure au nom de l'amitié
Qui nous a partagé les coeurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur. Enfin je te confesse
Que je t'ai moins aimé jadis que ma maîtresse.
Aujourd'hui que mon coeur penche à sa guérison,

Comparant ta franchise avec ma trahison,
Ses imperfections avec ton mérite,
Je crains qu'en m'excusant mon péché ne t'irrite.
Depuis que mes regards ont découvert le jour,
Que je me suis ôté le bandeau de l'amour,
Je commence à tout voir d'un différent visage,
Je ramène mes sens à leur premier usage,
Je connais de ton coeur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'éclat de son teint ni les traits de ses yeux.
Damon, j'ai vu depuis d'une claire apparence
Qu'en toi seul j'ai plus d'aise et d'heur et d'assurance
Que je n'en puis trouver dans ces liens honteux
Où le mal est certain et le plaisir douteux.
En la plus belle ardeur où je puis voir Caliste,
Mon âme y sent toujours quelque chose de triste,
Toujours quelque soupçon rebute mon désir
Et m'empêche d'y prendre un absolu plaisir.
Dans ces molles fureurs qui m'allaient rendre infâme,
Certains enchantements enveloppaient mon âme,
Tous mes sens égarés prenaient un autre cours,
Déjà je n'avais rien de libre en mon discours.
Ces plaisirs qu'aime tant notre commun génie,
S'étaient laissés surprendre à cette tyrannie:
Je ne goûtais plus rien qui ne me fût amer,
Tant l'esprit par le corps s'était laissé charmer.
Tu m'as vu quelquefois toute la nuit entière
Rêver profondément sans aucune matière.
N'as-tu point remarqué diminuer mes sens?
N'ai-je point fait depuis des vers plus languissants?
Crois que j'ai bien souffert, et que cette aventure
Avait si puissamment étourdi ma nature
Qu'encore un mois ou deux, à force d'endurer,
Mes pauvres sens usés ne pouvaient plus durer.
Si son dernier mépris ne m'eût donné ma grâce,
Je m'en allais mourir comme mourut le Tasse.
Puisque j'en suis sauvé (car ces vers sont témoins

Que je ne l'aime plus puisque je l'aime moins:
D'un sommet relevé, lorsque le pied nous glisse,
On trébuche toujours du faîte au précipice),
Puisque j'en suis dehors je te laisse à choisir
L'objet que tu voudras prescrire à mon désir,
Et si tu veux complaire à ma dernière envie,
Cher Damon, prends le soin de gouverner ma vie.

XVIII. Élégie

Ne me fais point aimer avecque tant de peine,
Dedans ma passion garde-moi l'âme saine,
Tiens le plaisir des vers dans la fureur d'amour,
Si j'ai souffert la nuit console-moi le jour,
Quand tu m'auras blessé permets que je soupire,
Et quand j'ai soupiré permets-moi de l'écrire.
Ce beau feu si subtil qui pour nous faire aimer
Vient dedans notre sang afin de l'animer,
S'il est trop violent et s'il a trop de flamme
Il affaiblit le corps, il éblouit notre âme;
Mais lorsqu'à petits traits le coeur en est épris,
Il nous rend meilleurs les corps et les esprits.
Ainsi qui n'est saisi de cette rage extrême,
Qui prend la liberté de savoir ce qu'il aime,
Qui s'en fait obliger et ne se laisse pas
Abuser sottement à de légers appas,
Avec peu de travail il a bientôt sa proie,
Et de peu de soupirs il achète sa joie.
Ainsi dans le tourment il trouve le bonheur,
Et dans la servitude il fait venir l'honneur.
Parfois sa passion se tient un peu cachée
Pour avoir le plaisir de se voir recherchée,
Et s'il veut consentir de se voir maltraité,
Ce n'est que pour le bien d'être après regretté.
Moi qui toute la nuit offusqué de tes charmes
Les pavots du sommeil ai distillés en larmes,
Et qui m'imaginant d'ouïr tes doux propos,

N'ai su prendre en dormant tant soit peu de repos,
Je mériterais bien que toute la journée
On flattât la douleur que la nuit m'a donnée,
Et que Cloris vînt faire avecque un doux baiser
De ses afflictions mon âme reposer.
On dit que le Soleil sortant du sein de l'onde
Pour rendre l'exercice et la lumière du monde,
Dissipe à son réveil cette confuse erreur
Des songes de la nuit qui nous faisaient horreur;
Mais quand nous guérissons à l'aspect de sa flamme,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'âme,
Ce n'est qu'un peu de bile et de froide vapeur
Qui peint légèrement des visions de peur,
Car une passion bien avant imprimée
Ne s'évanouit pas ainsi qu'une fumée,
Et ceux qui comme moi sont travaillés d'Amour
Gardent leur rêverie et la nuit et le jour.
Cloris est le Soleil dont la clarté puissante
Console à son regard mon âme languissante,
Ecarte mes ennuis, dissipe à son abord
Le chagrin de la vie et la peur de la mort.
Mais depuis peu de jours sa flamme est si tardive,
Pour être comme elle est si perçante et si vive,
Que l'ingrate me laisse à petit feu mourir,
Faute d'un seul regard qui me pourrait guérir.
Donne-moi la raison d'une amitié si lente;
Cloris, aurais-tu peur que mon âme insolente
Offrît à ta beauté qu'un' voeu respectueux?
Mes désirs sont ardents, mais ils sont vertueux,
Et ce plaisir lascif où le brutal aspire,
N'est pas le mouvement du feu que je soupire.
J'aime à te regarder et d'être tout un jour
Mourant auprès de toi sans te parler d'amour,
Si ce n'est que mes yeux, au desçu de mon âme,
Fassent étinceler quelque rayon de flamme,
Et que mon coeur, surpris de trop de passion,

Lâche quelque soupir sans mon intention.
Mon pauvre esprit captif craint si fort ta colère
Qu'il n'ose hasarder même de te complaire.
J'aime mieux me fâcher de n'avoir point osé
Que mourir dans l'affront de me voir refusé,
Car nier quelque chose à mon désir fidèle
Ce serait me donner une douleur mortelle,
Et de regret contraint de me désespérer,
Je perdrais le plaisir que j'ai de t'adorer.
Il vaut mieux vivre encore en cette incertitude
A quoi que le destin garde ma servitude.
Cependant cet amour me tient les sens ouverts
A la facilité de composer des vers,
J'en tire le plaisir de peindre en mon ouvrage
Tous les traits de mon âme et de ton beau visage,
Et leurs linéaments portraits dans mes écrits,
M'entretennent toujours les yeux et les esprits.
Puisque le ciel t'a mis dedans la fantaisie
Le bonheur de goûter un peu ma poésie,
Tu verras mon génie à tes yeux complaisant,
T'en faire tous les jours quelque nouveau présent.
Ma passion destine une oeuvre à ta louange
Qui te doit plaire mieux que les trésors du Gange,
Et lorsque mon travail te fait songer à moi
Je m'estime aussi riche et plus heureux qu'un roi.
Ce qu'on tient de fortune est une fausse pompe
Où notre infirmité se captive et se trompe,
Un jugement bien sain y sent peu de plaisir,
Et n'y soumet jamais son glorieux désir.
Ces métaux qu'un avare avidement enserre,
Comme indignes du jour sont cachés sous la terre.
Si les trésors étaient, comme on dit, précieux,
Cloris, les diamants nous tomberaient des cieux,
La perle descendrait avecque la rosée,
Elle ne serait point aux ondes exposée,
La mer qui la vomit la tiendrait chèrement,

La mer dont l'ambre même est comme un excrément,
Le Soleil qui fait l'or en aurait des couronnes.
Ainsi je ne veux point, Cloris, que tu me donnes,
Et tu sais bien aussi que je ne pense pas
Que de riches présents soient pour toi des appas,
Car un de mes soupirs que je te fais entendre,
Une goutte de pleurs que tu me vois répandre,
Peuvent plus sur ton âme et te font plus aimer
Que si je te donnais et la terre et la mer.
Je te proteste aussi de n'être point avare,
De tout ce que la mer et la terre ont de rare,
Et qu'un de tes regards me vaut mille fois mieux
Que le gouvernement de l'empire des cieux.

XIX. Élégie

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'arracher de l'âme
L'importune fureur de ma naissante flamme,
J'ai lu toute la nuit, j'ai joué tout le jour,
J'ai fait ce que j'ai pu pour me guérir d'amour,
J'ai lu deux ou trois fois tous les secrets d'Ovide,
Et d'un cruel dessein à mes amours perfide,
Goûtant tous les plaisirs que peut donner Paris,
J'ai tâché d'étouffer l'amitié de Cloris.
J'ai vu cent fois le bal, cent fois la comédie,
J'ai des luths les plus doux goûté la mélodie,
Mais malgré ma raison encore, dieu merci,
Ces divertissements ne m'ont point réussi.
L'image de Cloris tous mes desseins dissipe,
Et si peu qu'autre part mon âme s'émancipe,
Un sacré souvenir de ses beaux yeux absents,
A leur premier objet fait revenir mes sens.
Lorsque plus un désir de liberté me presse,
Amour, ce confident rusé de ma maîtresse,
Lui qui n'a point de foi, me fait ressouvenir
Que j'ai donné la mienne et qu'il la faut tenir.
Il me fait un serment qu'il a mis mon idée

Dans le coeur de Madame et qu'elle l'a gardée,
Me fait imaginer, mais bien douteusement,
Qu'elle aura soupiré de mon éloignement,
Et que bientôt, si l'art peut suivre la nature,
Sa beauté me doit faire un don de sa peinture.
Cela me perce l'âme avec un trait si cher
Qu'il me fait recevoir le feu sans me fâcher,
Cela remet mon coeur sur ses premières traces,
Me fait revoir Cloris avecque tant de grâces,
Me rengage si bien que je me sens heureux,
Quoiqu'avec tant de mal, d'être encore amoureux.
Je sais bien qu'elle m'aime, et cet amour fidèle
Demande avec raison que je dépende d'elle.
Et si notre festin par de si fermes lois
Prescrit aux plus heureux de mourir une fois,
Qu'un autre ambitieux se consume à la guerre
Et meure dans le soin de conquérir la terre,
Pour moi, quand il faudra prendre congé du jour,
Puisque Cloris le veut, je veux mourir d'amour.
Qu'on ne me parle point de son humeur légère,
Je veux que ses défauts me la rendent plus chère.
Ce que fait la raison pour empêcher d'aimer
Ne peut que mes désirs davantage allumer.
Quoique dans le travail mon esprit diminue,
Que ma vie en devienne une mort continue,
Que mon sens étourdi relâche sa vigueur,
Et déjà sur mon front imprime sa langueur,
Cependant que Cloris est la vive peinture
Du plus riche embonpoint que peut donner nature,
Que son coeur nonchalant ou peut-être inhumain,
A mon dernier malheur doive prêter la main,
Que souvent d'un baiser elle me soit avare,
C'est tout un, il me plaît qu'elle me soit barbare.
Je veux pour mon plaisir aimer sa cruauté,
En faveur de ses yeux je hais ma liberté,
Je hais mon jugement et veux qu'on me reproche

Que j'aime sans sujet un naturel de roche.
Je me console assez puisque je vois les cieux
Endurer comme moi l'empire de ses yeux,
Que le Soleil, jaloux de la voir luire au monde,
Pâle ou rouge, toujours se va cacher sous l'onde.
Je ne saurais penser que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ses enfants,
Voyant tant de beautés puisse avoir le courage,
Tout impiteux qu'il est, de leur faire un outrage.
Et quoiqu'un siècle entier la conduise au trépas,
Pour moi toujours ses yeux auront assez d'appas,
Mon inclination est assez pure et forte
Contre le changement que la vieillesse apporte.
Quand le ciel par dépit renverserait le cours
Et l'ordre naturel qu'il prescrit aux jours,
Et que demain, pour voir si mes désirs perfides
Se pourraient démentir, il lui donnât des rides,
Ma flamme dans mon sang en ses plus chauds bouillons
Adorerait son front tout coupé de sillons,
Ni son teint sans éclat ni ses yeux sans lumière
Ne pourraient rien changer de mon humeur première.
Que son âme et son corps soient tout couverts d'horreur,
Je veux suivre partout mon amoureuse erreur.
Toi, quelque changement dont la fortune essaie
De voir en m'affligeant, si ta constance est vraie,
Cloris, rends la pareille à ma ferme amitié,
Et ne manque point de foi ni de pitié.
Je sais bien qu'aisément tu te pourrais dédire
Sans qu'il arrive en moi quelque chose de pire,
Parce que mes défauts sont des occasions
Pour détourner de moi tes inclinations,
Mais pour diminuer cette amitié sacrée,
Et pour rompre la foi que tu m'as tant jurée,
Mes imperfections sont un faible sujet,
Car ton amour n'a point ma vertu pour objet.
On dit que les méchants qui d'une aveugle rage

Pressent ceux qui jamais ne leur ont fait d'outrage,
Suivant un naturel malin qui les époint,
Persécutant plus fort et ne pardonnant point,
Ne démordent jamais de leur fausse vengeance
Quand leur courroux n'a point pour objet une offense.
Ainsi ton amitié qui n'a pour fondement
Que de suivre envers moi sa bonté seulement,
Qui ne saurait trouver par où je suis capable
De la moindre faveur ni d'où je suis aimable,
Ne peut trouver aussi par où se détourner,
Ne peut trouver ainsi de quoi m'abandonner,
Et sur cette espérance où mon amour se fonde,
Je crois vivre et mourir le plus heureux du monde.

XX. Sur le ballet du Roi pour Monseigneur le duc de Montmorency

Celle pour qui je veux mourir,
Me fait un mal si favorable,
Que si l'on me venait guérir,
On me rendrait bien misérable.
Un roi pour des tourments si doux,
Quitterait toutes ses délices,
Et me voyant serait jaloux
De mes fers et de mes supplices.
Aussi pour mieux favoriser
Le divin secret de ma flamme,
Mon front s'est voulu déguiser
De peur de découvrir mon âme.
C'est ainsi que le roi des dieux,
Piqué de quelque beau visage,
Prenait en devalant des cieux,
Toujours un masque à son usage,
Et déguisant sa majesté
Pour complaire à sa frénésie,
Il avait pour chaque beauté
Une forme à sa fantaisie.
Pour moi, si mes vœux avaient lieu,

On verrait ma figure humaine
Bientôt se changer en un dieu,
Non pas pour souffrir moins de peine,
Mais plutôt pour savoir ainsi
Conserver le mal qui me presse,
Et pour être plus digne aussi
De l'amitié d'une déesse.
Plût au Ciel qu'un jour seulement
Jupiter m'eût donné sa face
Et qu'il voulût pour un moment
Me laisser régner en sa place!
J'ordonnerais que les autels
Que par tout l'univers on dresse
Pour les dieux ou pour les mortels
Ne seraient que pour ma maîtresse.
Le temps, serf de ses volontés,
Comme moi lui rendant hommage,
Laisserait vivre ses beautés
Sans leur faire jamais d'outrage.
Je commanderais aux zéphyr
De produire une fleur nouvelle,
Toute de flamme et de soupirs
Où je serais peint avec elle.
Quelque si cher contentement
Dont Jupiter nous fasse envie,
La terre serait l'élément
Où nous voudrions passer la vie.
Paris serait notre séjour,
Et dans cette joie infinie,
Rien que moi, la paix et l'amour,
Ne serait en sa compagnie.

XXI. Le déguisé pour Monsieur le Premier

Dans la félicité des grâces de vos yeux
Dont l'éclat m'est si cher alors qu'il me consomme,
Pouvant passer pour un des dieux,

Ce que je suis n'est plus que le semblant d'un homme.
Depuis que je vous vis, les clartés du soleil
Ne furent plus pour moi qu'une lumière peinte;
La faveur du plus doux sommeil,
Depuis que je vous sers, n'est pour moi qu'une feinte.
Dans l'étroite prison où demeure un amant,
Et dont je ne crois pas qu'aucun sort me délivre,
Vivre toujours dans le tourment,
Ce n'est que proprement faire semblant de vivre.
Mes yeux lorsque la nuit aveugle l'univers,
Semblent être endormis et ne voir plus de flamme,
Et toutefois ils sont ouverts,
Mais c'est vers le Soleil qui luit dedans mon âme.
Lorsqu'Alcmène eut blessé des traits de son amour
Ce dieu dont les larcins ont été si célèbres,
Nature déguisa le jour,
Et couvrit tout le ciel d'un manteau de ténèbres.
Si pour un beau dessein il faut se déguiser,
Si le secret d'amour a besoin qu'on le couvre,
On ne me saurait accuser
D'être aujourd'hui le seul qui dissimule au Louvre.

XXII. Thisbé pour le portrait de Pyrame au peintre

Fais-moi, de grâce, une peinture,
Si tu fis jamais rien de beau,
Toi qui des traits de ton pinceau
Surpasses l'art et la nature,
Mais sans prendre plus de loisir
Que mon impatient désir
Ne peut accorder à mon âme,
Au moins apporte-moi demain
Le portrait de l'oeil de Pyrame
Ou celui de sa belle main.
N'eusses-tu tracé que l'ombrage
De son front ou de ses cheveux,
Ne fais point tant languir mes vœux

En l'attente de ton ouvrage;
Apporte-moi dès aujourd'hui
Quelque petit semblant de lui.
Peintre, n'as-tu rien fait encore?
Tu recherches trop de façon:
Il ne faut que peindre l'Aurore
Sous l'habit d'un jeune garçon.
Connais-tu les lys et les roses?
En sais-tu faire les portraits?
En un mot, sais-tu tous les traits
De toutes les plus belles choses?
As-tu ces tableaux hardis
Qui sur les autels de jadis
Ont porté le pinceau d'Apelle?
Sache que tu m'offenserais
De ne prendre au plus beau modèle
Un portrait que tu lui feras.
Suis tous les plus fameux exemples
Des peintres morts ou des vivants,
Vois tout ce que les plus savants
Ont fait pour embellir nos temples,
Vois le teint, les yeux et les mains
Dont l'artifice des humains
A voulu figurer les anges:
Leur plus superbe monument
Doit quitter toutes ses louanges
A l'image de mon amant.
Si tu voulais peindre Hyacinthe
Pour le faire voir au Soleil,
Ou d'un plus superbe appareil
Vaincre le Tasse en son Aminte,
Tu peindrais Pyrame ou l'Amour
Ou ce premier éclat du jour
Lorsque sans ride et sans nuage,
Dans le ciel comme en un tableau,
Il fait luire son beau visage

Tout fraîchement tiré de l'eau.
Sois, je te prie, un peu barbare,
Pour bien faire, ouvre-moi le sein,
Tu dois là prendre le dessein
D'une occupation si rare.
Plût au Ciel qu'il te fût permis
De le voir comme Amour l'a mis
Au plus profond de mes pensées
Car c'est où ses perfections
Paraissent vivement tracées,
Aussi bien que mes passions.
Mais pardonne à ma jalousie;
S'il se peut, sans t'injurier,
Laisse-toi derechef prier
De le peindre à ma fantaisie;
Ne demande point à le voir,
Car pour bien faire ton devoir,
Et ne me faire point d'injure,
Tu le peindras comme les dieux,
De qui tu fais bien la figure
Sans qu'ils soient présents à tes yeux.

XXIII. Élégie

Proche de la saison où les plus vives fleurs
Laissent évanouir leur âme et leurs couleurs,
Un amant désolé, mélancolique, sombre,
Jaloux de son chemin, de ses pas, de son ombre,
Baisait aux bords de Loire, en flattant son ennui,
L'image de Caliste errante avec lui.
Rêvant auprès du fleuve il disait à son onde:
"Si tu vas dans la mer qui va par tout le monde,
Fais-moi ressouvenir d'apprendre à l'univers
Qu'il n'a rien de si beau que l'objet de mes vers.
Ces fleurs dont le printemps fait voir tes rives peintes,
Au matin sont en vie et le soir sont éteintes;
Mais quelque changement qui te puisse arriver,

Caliste et ses beautés n'auront jamais d'hiver.
Ces humides baisers dont tes rives mouillées
Seront pour quelques jours encore chatouillées,
Arrêteront enfin leur amoureuse erreur,
Et s'approchant de toi se gèleront d'horreur.
Alors que tous les flots sont transformés en marbres,
Lorsque les aquilons vont déchirer les arbres,
Et que l'eau n'ayant plus humidité ni poids,
Fait pendre le cristal des roches et des bois,
Que l'onde aplanissant ses orgueilleuses bosses,
Souffre sans murmurer le fardeau des carrosses,
Que la neige durcie a pavé les marêts,
Confondu les chemins avecque les guérets,
Que l'hiver, renfrogné d'un orgueilleux empire,
Empêche les amours de Flore et de Zéphyre,
Qu'Endymion, vaincu du froid et du sommeil,
Ne peut tenir parole à la soeur du Soleil,
Qui cependant toujours va visiter sa place
Sur le haut d'un rocher tout hérissé de glace,
Moi qui d'un sort plus humble ou bien plus glorieux,
Sur les beautés du ciel n'ai point jeté mes yeux,
Qui n'ai jamais cherché cette bonne fortune
Qu'Endymion trouvait aux beautés de la Lune,
Durant cette saison où leur ardent désir
Ne trouve à son dessein ni place ni loisir,
Je verrai ma Caliste après ce long voyage,
Qui plus que cent hivers m'a fait souffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné que de faire abîmer
Un vaisseau chargé d'or que j'aurais sur la mer.
Quel outrage plus grand aurait-il pu me faire
Que me cacher un mois le seul jour qui m'éclaire?
Dieux, hâtez donc l'hiver, et lui soyez témoins
Que le printemps, l'automne et l'été valent moins.
Qu'il dépouille les bois, et de sa froide haleine
Perde tout ce que donne et le mont et la plaine.
Ce mois qui maintenant retient cette beauté,

A bien plus d'injustice et plus de cruauté,
Car l'hiver au plus fort de sa plus dure guerre,
Nous ôte seulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruits, n'étouffe que des fleurs,
Et sur notre destin n'étend point ses malheurs,
Où la dure saison qui m'ôte ma maîtresse,
Toutes ses cruautés à ma ruine adresse.
Mon front est plus terni que des lys effacés,
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacés,
Blois est l'Enfer pour moi, le Loire est le Cocyte,
Je ne suis plus vivant si je ne ressuscite.
Vous qui feignez d'aimer avecque tant de foi,
Trompeurs, vous êtes bien moins amoureux que moi,
Courtisans qui partout ne servez que de nombre,
Qui traînez sans plaisir vos jours mal assurés,
Pendants chez la Fortune à des liens dorés,
Vous savez mal que c'est de véritables peines
Que donne un feu subtil qui fait brûler les veines;
Esclaves insensés des pompes de la Cour,
Vous savez mal que c'est d'un véritable amour.
Infidèle Alidor, tu feins d'aimer Sylvie,
Mais tu perds son objet, et tu ne perds point la vie,
Tu chasses tout le jour, tu dors toute la nuit,
Et tu dis que partout son image te suit,
Qu'elle est profondément empreinte en ta pensée,
Et que ton âme en est mortellement blessée.
O toi qui ma Caliste aujourd'hui me ravis,
Qui vois ce que je sens, qui sais comme je vis,
Malicieux destin qui me sépare d'elle,
Tu répondras pour moi si je lui suis fidèle,
Si depuis son départ j'eus un mauvais dessein,
Si je n'ai toujours eu des serpents dans le sein!
Tout ce que fait Damon pour divertir ma peine,
Toute sa bonne chère est importune et vaine.
Je suis honteux de voir qu'il faille ingratement
Faire mauvaise mine à son bon traitement,

Que je ne puisse en rien déguiser ma tristesse
Quoiqu'à me divertir son amitié me presse.
Aussitôt que je puis me dérober de lui,
Que je trouve un endroit commode à mon ennui,
Afin de digérer plus tôt mon amertume,
Je la fais par mes vers distiller à ma plume.
Parfois, lorsque je pense écrire mon tourment,
Je passe tout le jour à rêver seulement,
Et dessus mon papier laissant errer mon âme,
Je peins cent fois mon nom et celui de Madame
De penser en penser confusément tiré,
Suivant les mouvements de mon sens égaré,
Si j'arrête mes yeux sur nos noms que je trace,
Quelque goutte de pleurs m'échappe, et les efface,
Et sans que mon travail puisse changer d'objet,
Mille fois sans dessein je change de projet.
Toute cette beauté dans mes sens ramassée,
Tantôt ses doux regards présente à ma pensée,
Quelquefois son beau teint, et m'offre quelquefois
Les oeillets de sa lèvre et l'accent de sa voix;
Tantôt son bel esprit d'une superbe image
Tout seul de mes écrits veut recevoir l'hommage.
Confus je me retire, et songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement et mon âme et mes yeux.
Je m'en vais dans les champs pour voir s'il est possible
Qu'un bienheureux hasard me la rendît visible;
Je m'en vais sur les bords de ces publiques eaux
Dont le dos nuit et jour est chargé de bateaux,
Et tout ce que je vois descendre sur la rive
Me fait imaginer que ma Caliste arrive.
Bref, contre tout espoir mon oeil n'est jamais las
De travailler en vain à chercher du soulas.
Quoi que le temps prescrit à cette longue absence,
Pour tout ce que je fais d'un seul point ne s'avance,
Je veux persuader à mon ardent amour,
Qu'il voit à tous moments l'heure de son retour."

Ainsi dit Mélibée, et pâle, et las, et triste,
Acheva sa journée en adorant Caliste.

XXIV. Ode

Cloris, pour ce petit moment
D'une volupté frénétique,
Crois-tu que mon esprit se pique
De t'aimer éternellement?
Lorsque mes ardeurs sont passées
La raison change mes pensées,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Je me trouve dans des tristesses
Qui font que tes délicatesses
Commencent à me faire horreur.
A voir tant fuir ta beauté,
Je me lasse de la poursuivre,
Et me suis résolu de vivre
Avec un peu de liberté.
Il ne me faut qu'une disgrâce,
Qu'encore un trait de cette audace
Qui t'a fait tant manquer de foi,
Après tiens-moi pour un infâme
Si jamais mes yeux ni mon âme
Songent à s'approcher de toi.
Je me trouve prêt à te voir
Avec beaucoup d'indifférence,
Et te faire une révérence
Moins d'amitié que de devoir.
Toutes les complaisances feintes
Où tes affections mal peintes
Ont trompé mes sens hébétés,
Je les tiens pour faibles feintises,
Et n'appelle plus que sottises
Ce que je nommais cruautés.
Je ne veux point te décrier
Après t'avoir loué moi-même;

Ce serait tacher du blasphème
L'autel où l'on m'a vu prier.
T'ayant prodigué des louanges
Que je ne devais qu'à des anges,
Je ne te les veux point ravir,
Je les donne à ta tyrannie
Pour déguiser l'ignominie
Que j'ai soufferte à te servir.
Je ne veux point mal à propos
Mes vers ni ton honneur détruire;
Mon dessein n'est pas de te nuire,
Je ne songe qu'à mon repos;
Encore auras-tu cette gloire
Que si la voix de ta mémoire
Parle à quelqu'un de mes douleurs,
On dira que ma servitude
Respecta ton ingratitude
Jusqu'au dernier de mes malheurs.
J'ai souffert autant que j'ai pu,
Je n'ai plus de nerfs pour tes gênes,
Ni goutte de sang dans mes veines
Qui ne brûle à petit feu.
Je me sens honteux de mes larmes,
Amour n'a déjà plus de charmes,
Je suis pressé de toutes parts,
Et bientôt, quoi que tu travailles,
Je m'arracherai des entrailles
Tout le venin de tes regards.
Sachant bien que je meurs d'amour,
Que je brûle d'impatience,
As-tu si peu de conscience
Que de m'abandonner un jour?
Après ton ingrate paresse,
Si tu n'as que cette caresse
Fatale à ma crédulité,
Puisses-tu périr d'un tonnerre,

Ou que le centre de la terre
Cache ton infidélité!
Non, je ne saurais plus souffrir
Cette liberté de vie!
Tout me blâme, et tout me convie
De me plaindre et de me guérir.
Aussi bien ta beauté se passe,
Mon amitié change de face,
L'ardeur de mes premiers plaisirs
Perd beaucoup de sa violence,
Ma raison et ta nonchalance
Ont presque amorti mes désirs.
Je sais bien que la vanité
Qui te fait plaie en mes supplices
Chercher encore dans tes malices
De quoi trahir ma liberté.
Encore tes regards perfides
Préparent à mes sens timides
L'effort de leur éclat pipeur,
Et malgré le plus noir outrage,
S'imaginent que mon courage
Devant eux n'est que vapeur.
Mais je fais le plus grand serment
Que peut faire une âme bouillante
De la fureur la plus sanglante
Qui peut tourmenter un amant,
Je jure l'air, la terre et l'onde,
Je jure tous les dieux du monde
Que ni force ni trahison,
Ni m'outrager ni me complaire,
N'empêcheront point ma colère
De me donner ma guérison.
Mon tourment ne t'emeut en rien,
Ta fierté rit de ma mollesse,
Je ne crois point qu'une déesse
Eût un orgueil comme le tien.

C'en est fait, je sens que mon âme
Soupire sa dernière flamme,
Tous ces regards sont superflus,
Je ne vois rien, rien ne me touche,
Je suis sans oreille et sans bouche,
Laisse-moi, ne me parle plus.

Troisième partie

I. La plainte de Théophile à son ami Tircis

Tircis, tu connais bien dans le mal qui me presse,
Qu'un peu d'ingratitude est jointe à ta paresse;
Tout contre mon brasier je te vois sommeiller,
Et sa flamme et son bruit te devrait éveiller.
Tu sais bien qu'il est vrai que mon procès s'achève,
Qu'on va bientôt brûler mon portrait à la Grève,
Que déjà mes amis ont travaillé sans fruit
A prévenir l'horreur de cet infâme bruit,
Que le Roi me délaisse, et qu'en cette aventure
Une juste douleur doit forcer ma nature,
Que le plus résolu ne peut sans soupirer
Entendre les ennuis où tu me vois durer.
Sache aussi que mon âme est presque toute usée,
Que Cloton tient mes jours au bout de sa fusée!
Qu'il faut que mon espoir se rende à mes malheurs,
Et que mon jugement me conseille les pleurs,
Que si mon mauvais sort a fini la durée
De la sainte amitié que tu m'avais jurée,
Comment, suivant le cour du naturel humain,
Tu me vois trébucher sans me donner la main?
Pour le moins fais semblant d'avoir un peu de peine,
Voyant le précipice où le destin me traîne,
Afin qu'un bruit fâcheux ne vienne à me blâmer
D'avoir si mal connu qui je devais aimer.
Damon qui nuit et jour, pour éviter se blâme,
S'obstine à travailler et du corps et de l'âme,

M'assure pour le moins, en son petit secours,
Que sa fidélité me durera toujours.
Il ne tient pas à lui que l'injuste licence
De mes persécuteurs ne cède à l'innocence:
Il fait tout ce qu'il peut pour écarter de moi
Les périls qui me font examiner ta foi.
Sans eux je n'aurais vu jamais ton âme ouverte,
Toujours ta lâcheté m'avait été couverte,
L'excès de mon malheur n'est cruel qu'en ce point
Qui me dit, malgré moi, que tu ne m'aimes point.
Si le moindre rayon de la vertu t'éclaire,
Souviens-toi qu'on t'a vu dans le soin de me plaire,
Et qu'avant la disgrâce où tu me vois soumis,
Tu faisais vanité d'être de mes amis.
Regarde que ton coeur se lâche et m'abandonne
Dès le premier essai que mon malheur te donne,
Et que tu sais mon sort n'être aujourd'hui battu
Que par des trahisons qu'on fait à ma vertu.
Toi-même qui me vois au fond de ma pensée,
Qui sais comme ma vie s'est ci-devant passée,
Et que dans le secret d'un véritable amour
Mon esprit innocent s'est peint cent fois le jour,
Tu sais que d'aucun tort ton coeur ne me soupçonne,
Que je n'ai ni trompé, ni fait tort à personne,
Que depuis m'être instruit en la romaine loi,
Mon âme dignement a senti de la foi,
Et que l'unique espoir de mon salut se fonde
En la croix de celui qui racheta le monde:
Mon coeur se porte là d'un mouvement tout droit,
Et croit assurément ce que l'Eglise croit,
Bien que des imposteurs, qu'une aveugle ignorance
Oppose absolument aux libertés de France,
Fassent courir des bruits que mon sens libertin
Confond l'Auteur du monde avecque le destin.
Et leur impertinence a fait croire à des femmes
Que j'étais un prêcheur à suborner les âmes.

On dit pis de ma vie, on parle plus de moi
Que si j'avais traité d'exterminer la Loi.
On fait voir en mon nom des odieuses rimes
Pour perdre un innocent et professer des crimes;
Ils ont fait sous mes pas des creux de toutes parts,
Ont eu des espions à guetter mes regards,
Ont détourné de moi ceux dont les bons génies
Tenaient avecque moi leurs volontés unies,
Ils ont avec Satan contre moi pactisé,
A force de médire ils m'ont débaptisé.
Sans autre fondement qu'une envieuse rage
Contre des passe-temps où m'a porté mon âge,
Un plaisir naturel où mes esprits enclins
Ne laissent point de place à des désirs malins,
Un divertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Ce que Sa Sainteté ne punit pas à Rome,
Car la nécessité que la police suit,
Permettant ce péché ne fait pas peu de fruit,
Ce n'est pas une tache à son divin Empire,
Car toujours de deux maux faut éviter le pire.
Encore ai-je un défaut contre qui leur abois
Eclate autrement: C'est, Tircis, que je bois.
Ils pensent que le vin soit le feu qui m'inspire
Cette facilité dont tu me vois écrire,
Et qu'on ne me saurait ouïr parler latin
Si ce n'est que je sois à la Pomme de Pin;
Ils croient que le vin, m'ayant gâté l'haleine,
M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silène.
Je crois que ma débauche, en ses plus grands efforts,
Ne m'empêcha jamais ni l'esprit ni le corps.
Mes plus sobres repas méritent des censures,
Partout ma liberté ne sent que des morsures.
Il est vrai que mon sort en ceci est mauvais:
C'est que beaucoup de gens savent ce que je fais.
Quelques lieux si cachés où mon péché se niche,
Aussitôt mon péché au carrefour s'affiche;

Partout où l'on me voit je suis toujours à nu.
Tout le crime que j'ai, c'est d'être trop connu.
Que, malgré ma bonté, cette gloire légère
D'avoir un peu de bruit, m'a causé de misère!
Que mon sort était doux s'il eût coulé mes ans
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisants!
Tenant mes jours cachés dans ce lieu solitaire,
Nul que moi ne m'eût fait ni parler ni me taire.
A ma commodité j'aurais eu le sommeil,
A mon gré j'aurais pris et l'ombre et le soleil.
Dans ces vallons obscurs, où la mère nature
A pourvu nos troupeaux d'éternelle pâture,
J'aurais eu le plaisir de boire à petits traits
D'un vin clair, pétillant et délicat et frais,
Qu'un terroir, assez maigre, et tout coupé de roches,
Produit heureusement sur des montagnes proches.
Là mes frères et moi pouvions joyeusement,
Sans seigneur, ni vassal, vivre assez doucement.
Là tous ces médisants, à qui je suis en proie,
N'eussent point envié, ni censuré ma joie:
J'aurais suivi partout l'objet de mes désirs,
J'aurais pu consacrer ma plume à mes plaisirs.
Là, d'une passion ni ferme ni légère,
J'aurais donné mon feu aux yeux d'une bergère
Dont le coeur innocent eût contenté mes vœux
D'un bracelet de chanvre avecque ses cheveux.
J'aurais dans ce plaisir si bien flatté ma vie
Que l'orgueil de Caliste en eût crevé d'envie;
J'aurais peint la douceur de nos embrasements
Par tous les lieux témoins de nos embrassements.
Et, comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eût été mille fois plus féconde:
L'aile d'un papillon m'eût plus fourni de vers
Qu'aujourd'hui ne ferait le bruit de l'univers.
Et s'il faut malgré moi que mon esprit se pique
De l'orgueilleux dessein d'un poème héroïque,

Il faut bien que je cherche un plus libre séjour
Que celui de Paris ou celui de la Cour.
Si ma condition peut devenir meilleure,
Que le Roi me permette une retraite sûre,
Que je puisse trouver en France un petit coin
Où mes persécuteurs me trouvent assez loin,
Dans le doux souvenir d'être sorti de peine,
De quelles gaietés nourrirais-je ma veine?
Lors tu sera honteux qu'en mon adversité
Je t'aie tant de fois en vain sollicité,
D'avoir abandonné le train d'une fortune
Qu'il te fallait avoir avecque moi commune.
Recherche en tes désirs, ores si refroidis,
Si tu m'es aujourd'hui ce que tu fus jadis.
Je t'eusse fait jadis passer les Pyrénées,
J'eusse attaché tes jours avecque mes années,
Et conduit tes desseins au cours de mon destin
Des bords de l'Occident jusqu'au flot du matin.
Et je n'ai rien commis, même dans mon courage,
Qui te puisse obliger à me tourner visage;
Depuis je n'ai rien fait, et j'en jure les dieux,
Que d'aimer, ô Tircis, tous les jours un peu mieux.
Hélas! si mon malheur avait un peu de crime,
Ma raison trouverait ta froideur légitime,
Je me consolerais de ne trouver de quoi
Je ne pusse en mon mal me venger que de moi.
Un reste d'amitié fait qu'aujourd'hui j'enrage
De sentir que celui que je chéris m'outrage:
Tu vois bien que le sort, sans yeux ni jugement,
Tourne tes volontés avec son changement.
Depuis mon accident tu m'as trouvé funeste,
Tu crois que mon abord te doit donner la peste,
Tu m'accuses partout où tu me vois blâmer,
Et tu me hais autant que tu me dois aimer.
Au moins assure-toi, quoi que le temps y fasse,
Qu'un si perfide orgueil n'aura jamais de grâce.

Je vois bien que mes maux acheveront leurs cours,
Qu'un Soleil plus heureux achevera mes jours,
Que ma bonne fortune écrasera l'envie
Malgré les cruautés qui font gémir ma vie.
Au bout du désespoir paraîtra mon bonheur,
Toute cette infamie accroîtra mon honneur.
Ce n'est pas aux enfants d'une commune race,
Quelque si grand pouvoir dont le corps me menace,
Quelque trépas honteux dont le cruel dessein
S'agite contre moi dans leur perfide sein; [...]
Et comme malgré moi tu t'es rendu perfide,
Comme malgré l'honneur tu t'es montré timide,
Parmi tous mes travaux, sache que malgré toi
Je garderai toujours mon courage et ma foi.
Et l'obstination de la malice noire
Avec ma patience augmentera ma gloire.

II. La pénitence de Théophile

Aujourd'hui que les courtisans,
Les bourgeois et les artisans,
Et les peuples de la campagne,
Pour noyer les soins du trépas
Passent les excès d'Allemagne
Dans leur voluptueux repas,
Que le jeu, la danse et l'amour
Occupent la nuit et le jour
Des enfants de la douce vie,
Que le coeur le plus débauché
Contente la plus molle envie
Que lui fournisse le péché,
Que les plus modestes désirs
Ne respirent que les plaisirs,
Que les luths par toute la terre
Ont fait taire les pistolets,
Et cacher les dieux de la guerre
Dans la machine des ballets,

Mon jeu, ma danse et mon festin
Se font avec saint Augustin,
Dont l'aimable et sainte lecture
Est ici mon contrepoison
En la misérable aventure
Des longs ennuis de ma prison.
Celui qui d'un pieux devoir
Employa l'absolu pouvoir
A borner ici mon étude,
L'envoya pour m'entretenir
Dans cette étroite solitude
Dont il voulut me retenir.
Parmi le céleste entretien
D'un si beau livre et si chrétien,
Je me mêle à la voix des anges,
Et transporté de cet honneur,
Mon esprit donne des louanges
A qui m'a causé ce bonheur.
Je vois dans ces divins écrits
Que l'orgueil des plus grands esprits
Ne sert au sien que de trophée,
Et que la sotte Antiquité
Soupire et languit étouffée
Sous le joug de la vérité.
Tous ces démons du temps passé
Dont il a vivement tracé
Les larcins et les adultères,
Sont moins que fantômes de nuit
Devant les glorieux mystères
Du grand Soleil qui nous reluit.
Tous ces grands temples si vantés
Dont tant de siècles enchantés
Ont suivi les fameux oracles,
N'ont plus de renom ni de lieu,
Et désormais tous les miracles
Se font en la Cité de Dieu.

Grande lumière de la foi,
Qui me donnez si bien de quoi
Me consoler dans les ténèbres,
Mon désespoir le plus mordant
Et mes soucis les plus funèbres
Se calment en te regardant.
Je ne te puis lire si peu
Qu'aussitôt un céleste feu
Ne me perce au profond de l'âme,
Et que mes sens faits plus chrétiens
Ne gardent beaucoup de la flamme
Que me font éclater les tiens.
Je maudis mes jours débauchés,
Et dans l'horreur de mes péchés,
Bénissant mille fois l'orage
Qui m'en donne le repentir,
Je trouve encore en mon courage
Quelque espoir de me garantir.
Cet espoir prend à son secours
Le souvenir de tant de jours
Dont la jeune et grande licence
Eut besoin des confessions
Qui cherchèrent de l'innocence
Pour tes premières actions.
Grand Saint, pardonne à ce captif
Qui d'un emprunt lâche et furtif,
Porte ici ton divin exemple:
Pressé d'un accident mortel
J'entre tout sanglant dans le temple
Et me sers du droit de l'autel.
Alors que mes yeux indiscrets
Ont trop percé dans tes secrets,
Jésus m'a mis dans la pensée
Qu'il se fit ouvrir le côté,
Et que sa veine fut percée
Pour laver notre iniquité.

Esprit heureux, puisqu'aujourd'hui
Tu contemples avecque lui
Les félicités éternelles,
Et que tu me vois empêché
Des affections criminelles
De l'objet mortel du péché,
Jette un peu l'oeil sur ma prison,
Et portant de ton oraison
La faiblesse de ma prière,
Gagne pour moi son amitié,
Et me rends la digne matière
Des mouvements de sa pitié.
Je confesse que justement
Un si rude et si long tourment
Voit tarder sa miséricorde,
Mais ni ma plume ni ma voix
N'ont jamais rien fait que n'accorde
La douceur des humaines lois.
Et puisque Dieu m'a tant aimé
Que d'avoir ici renfermé
Les pauvres Muses étonnées
Sous les ailes du Parlement,
Les méchants perdront leurs journées
A me creuser le monument.
Augustin, ouvre ici tes yeux:
Je proteste devant les Cieux,
La main dans les feuillets du livre
Où tu m'as attaché les sens,
Qu'il faut pour m'empêcher de vivre
Faire mourir les innocents.

III. Requête de Théophile au Roi

Au milieu de mes libertés,
Dans un plein repos de ma vie,
Où mes plus molles voluptés
Semblaient avoir passé l'envie,

D'un trait de foudre inopiné
Que jeta le ciel mutiné
Dessus le comble de ma joie,
Mes desseins se virent trahis,
Et moi d'un même coup la proie
De tous ceux que j'avais haïs.
Le visage des courtisans
Se peignit en cette aventure
Des couleurs dont les médisants
Voulurent peindre ma nature.
Du premier trait dont le malheur
Sépara mon destin du leur,
Mes amis changèrent de face:
Ils furent tous muets et sourds,
Et je ne vis en ma disgrâce
Rien que moi-même à mon secours.
Quelques faibles solliciteurs
Faisaient encore un peu de mine
D'arrêter mes persécuteurs
Sur le penchant de ma ruine;
Mais en un péril si pressant
Leur secours fut si languissant
Et ma guérison si tardive
Que la raison me résolut
A voir si quelque étrange rive
M'offrirait un port de salut.
Je fus longtemps à desseigner
Où j'irais habiter la terre,
Et sur le point de m'éloigner
Mille peurs me faisaient la guerre;
Car le Soleil qui chaque jour
Fait si vite un si large tour,
Ne visite point de contrée
Où ces chefs de dissensions
Ne donnent aisément l'entrée
A quelqu'un de leurs espions.

Après cinq ou six mois d'erreurs,
Incertain en quel lieu du monde
Je pourrais rasseoir les terreurs
De ma misère vagabonde,
Une incroyable trahison
Me fit rencontrer ma prison
Où j'avais cherché mon asile:
Mon protecteur fut mon sergent.
O grand Dieu, qu'il est difficile
De courre avecque de l'argent!
Le billet d'un religieux,
Respecté comme des patentes,
Fit épier en tant de lieux
Le porteur des Muses errantes
Qu'à la fin deux méchant prévôts,
Fort grands voleurs, et très dévots,
Priant Dieu comme des apôtres,
Mirent la main sur mon collet,
Et tout disant leurs patenôtres,
Pillèrent jusqu'à mon valet.
A l'éclat du premier appas,
Eblouis un peu de la proie,
Ils doutèrent si je n'étais pas
Un faiseur de fausse monnaie.
Ils m'interrogeaient sur le prix
Des quadruples qu'on m'avait pris
Qui n'étaient pas au coin de France.
Lors il me prit un tremblement
De crainte que leur ignorance
Me jugeât prévôtablement.
Ils ne pouvaient s'imaginer
Sans soupçon de beaucoup de crimes,
Qu'on trouvât tant à butiner
Sur un simple faiseur de rimes;
Et quoique l'or fût bon et beau
Aussi bien au jour qu'au flambeau,

Il croyaient, me voyant sans peine
Quelque fonds qu'on me dérobat,
Que c'étaient des feuilles de chêne
Avec la marque du sabbat.
Ils disaient entre eux sourdement
Que je parlais avec la Lune,
Et que le Diable assurément
Était auteur de ma fortune;
Que pour faire service à Dieu
Il fallait bien choisir un lieu
Où l'objet de leur tyrannie
Me fit sans cesse discourir
Du trépas plein d'ignominie
Qui me devait faire périr.
Sans cordon, jartières, ni gants,
Au milieu de dix hallebardes,
Je flattais des gueux arrogants
Qu'on m'avait ordonné pour gardes;
Et nonobstant chargé de fers
On m'enfonce dans les Enfers
D'une profonde et noire cave
Où l'on n'a qu'un peu d'air puant
Des vapeurs de la froide bave
D'un vieux mur humide et gluant.
Dedans ce commun lieu de pleurs
Où je me vis si misérable,
Les assassins et les voleurs
Avaient un trou plus favorable.
Tout le monde disait de moi
Que je n'avais ni foi ni loi,
Qu'on ne connaissait point de vice
Où mon âme ne s'adonnât,
Et quelque trait que j'écrivisse
C'était pis qu'un assassinat;
Qu'un saint homme de grand esprit,
Enfant du bienheureux Ignace,

Disait en chaire et par écrit
Que j'étais mort par contumace,
Que je ne m'étais absenté
Que de peur d'être exécuté
Aussi bien que mon effigie,
Que je n'étais qu'un suborneur,
Et que j'enseignais la magie
Dedans les cabarets d'honneur;
Qu'on avait bandé les ressorts
De la noire et forte machine
Dont le souple et vaste corps
Etend ses bras jusqu'à la Chine;
Qu'en France et parmi l'étranger
Ils avaient de quoi se venger
Et de quoi forger une foudre
Dont le coup me serait fatal
En dût-il coûter plus de poudre
Qu'il n'en perdirent à Vuitail.
Que le gaillard Père Guérin
Qui tous les jours fait dans la chaise
Plus de leçons à Tabarin
Qu'à tous les clercs d'un diocèse,
Comme s'il eût bien disposé
Et terre et ciel à ma ruine,
Prêchait qu'à peu de jours de là
La justice humaine et divine
M'immolerait à Loyola;
Que par le sentiment chrétien
D'une charité volontaire,
Infinité de gens de bien
Avaient entrepris mon affaire,
Qu'on était si fort irrité
Qu'en dépit de la vérité
Que Jésus-Christ a tant aimée,
Pour les intérêts du clergé
On me voulait voir en fumée

Soudain que je serais jugé.
On emploie de par le Roi,
De la force et de l'artifice,
Comme si Lucifer pour moi
Eût entrepris sur la justice.
A Paris, soudain que j'y fus,
J'entendais par des bruits confus
Que tout était prêt pour me cuire,
Et je doutais avec raison
Si ce peuple m'allait conduire
A la Grève ou dans la prison.
Ici donc comme en un tombeau,
Troublé du péril où je rêve,
Sans compagnie et sans flambeau,
Toujours dans le discours de Grève,
A l'ombre d'un petit faux jour
Qui perce un peu l'obscur tour
Où les bourreaux vont à la quête,
Grand Roi, l'honneur de l'univers,
Je vous présente la requête
De ce pauvre faiseur de vers.
Je demande premièrement
Qu'on supprime ce grand volume
Qui brave trop insolemment
La captivité de ma plume,
Et que monsieur le cardinal,
Après m'avoir fait tant de mal,
Pour l'amour de Dieu se retienne:
Il va contre la charité,
Et choque une vertu chrétienne
Quand il choque ma liberté;
Qu'on remontre aux religieux
A qui mon nom semble un blasphème,
Que leur zèle est injurieux
De vouloir m'ôter le baptême;
Que les crimes qu'ils ont prêchés,

Inconnus aux plus débauchés,
Sont controuvés pour me détruire
Et sèment un subtil appas
Par où l'âme se peut instruire
Au vice qu'elle ne sait pas;
Que si ma plume avait commis
Tout le mal qu'ils vous font entendre,
La fureur de mes ennemis
M'aurait déjà réduit en cendre;
Que leurs écrits et leurs abois,
Qui déjà depuis tant de mois
Font la guerre à mon innocence,
M'auraient fait faire mon procès
Si dans ma plus grande licence
Je n'avais évité l'excès;
Que c'était un procédé nouveau,
Dont Ignace était incapable,
De fouiller l'air, la terre et l'eau
Pour rendre un innocent coupable;
Qu'autrefois on a pardonné
Ce carnaval désordonné
De quelques-uns de nos poètes
Qui se trouvèrent convaincus
D'avoir sacrifiés aux bêtes
Devant l'idole de Bacchus;
Qu'à mon exemple nos rimeurs
Ne prendront point ce privilège,
Et que mes écrits et mes moeurs
Ont en horreur le sacrilège;
Que mon confesseur soit témoin
Si je ne rends pas tout le soin
Qu'un bon chrétien doit à l'Eglise,
Et qu'on ne voit en aucun lieu
Qu'un vers de ma façon se lise
Qui soit au déshonneur de Dieu;
Que l'honneur, la pitié, le droit

Sont violés en ma poursuite,
Et que certain Père voudrait
N'avoir point empêché ma fuite,
Mais la honte d'avoir manqué
Ce qu'il a si fort attaqué,
Demande qu'on m'anéantisse
De peur que, me rendant au Roi,
Les marques de son injustice
Ne survivent avecque moi.
Juste Roi, protecteur des lois,
Vous sur qui l'équité se fonde,
Qui seul emportez sur les rois
Ce titre le plus beau du monde,
Voyez avec combien de tort
Votre justice sent l'effort
Du tourment qui me désespère:
En France on n'a jamais souffert
Cette procédure étrangère
Qui vous offense et qui me perd.
Si j'étais du plus vil métier
Qui s'exerce parmi les rues,
Si j'étais fils de savetier
Ou de vendeuse de morues,
On craindrait qu'un peuple irrité,
Pour punir la témérité
De celui qui me persécute,
Ne fît avec sédition
Ce que sa fureur exécute
En son aveugle émotion.
Après ce jugement mortel,
Où l'on a vu ma renommée
Et mon portrait sur leur autel
N'être plus qu'un peu de fumée,
Fallait-il chercher de nouveau
Les matières de mon tombeau?
Fallait-il permettre à l'envie

D'employer ses injustes soins
Pour faire ici languir ma vie
En l'attente des faux témoins?
Mais quelques peuples si lointains
Dont la nouvelle intelligence
Puisse accompagner les desseins
De leur cruelle diligence,
Que des lutins, des loups-garoux,
Obéissant à leur courroux,
Viennent ici pour me confondre,
Dieu, qui leur serrera la voix,
Pour mon salut fera répondre
La sainte majesté des lois.
Qui peut avoir assez de front,
Quels fols ont assez de licence
Pour ne se taire avec affront
A l'abord de mon innocence?
Et quoique la canaille ait dit
Pour l'argent ou pour le crédit
Dont on leur a jeté l'amorce,
Dans les mouvements de leurs yeux
On verra qu'ils parlent par force
Devant des juges et des dieux.
O grand Maître de l'univers,
Puissant auteur de la nature,
Qui voyez dans ces coeurs pervers
L'appareil de leur imposture,
Et vous, sainte Mère de Dieu,
A qui les noirs creux de ce lieu
Sont aussi clairs que les étoiles,
Voyez l'horreur où l'on m'a mis,
Et me développez des toiles
Dont m'ont enceint mes ennemis!
Sire, jetez un peu vos yeux
Sur le précipice où je tombe,
Saint image du Roi des cieux,

Rompez les maux où je succombe.
Si vous ne m'arrachez des mains
De quelques morgueurs inhumains
A qui mes maux donnent à vivre,
L'hiver me donnera secours:
En me tuant il me délivre
De mille trépas tous les jours.
Qu'il plaise à votre Majesté
De se remettre en la mémoire
Que parfois mes vers ont été
Les messagers de votre gloire,
Comme, pour accomplir mes vœux,
Encore aujourd'hui je ne veux
Ravoir ma liberté première
Que pour la mettre en ce devoir,
Et ne demande la lumière
Que pour l'honneur de vous revoir.
Dans ces lieux voués au malheur,
Le Soleil, contre sa nature,
A moins de jour et de chaleur
Que l'on n'en fait à sa peinture;
On n'y voit le ciel que bien peu,
On n'y voit ni terre ni feu,
On meurt de l'air qu'on y respire,
Tous les objets y sont glacés;
Si bien que c'est ici l'empire
Où les vivants sont trépassés.
Comme Alcide força la mort
Lorsqu'il lui fit lâcher Thésée,
Vous ferez, avec moins d'effort,
Chose plus grande et plus aisée.
Signez mon élargissement:
Ainsi de trois doigts seulement
Vous abattrez vingt et deux portes
Et rompez les barres de fer
De trois grilles qui sont plus fortes

Que toutes celles de l'Enfer.

IV. Requête de Théophile à Nosseigneurs de Parlement

Celui qui briserait les portes
Du cachot noir des troupes mortes,
Voyant les maux que j'ai soufferts,
Dirait que ma prison est pire:
Ici les âmes ont des fers,
Ici le plus constant soupire.
Dieux, souffrez-vous que les Enfers
Soient au milieu de votre empire,
Et qu'une âme innocente, en un corps languissant,
Ne trouve point de crise aux douleurs qu'elle sent?
L'oeil du monde qui par ses flammes
Nourrit autant de corps et d'âmes
Qu'en peut porter chaque élément,
Ne saurait vivre demi-heure
Où m'a logé le Parlement;
Et faut que ce bel astre meure
Lorsqu'il arrive seulement
Au premier pas de ma demeure.
Chers lieutenants des dieux qui gouvernez mon sort,
Croyez-vous que je vive où le Soleil est mort?
Je sais bien que mes insolences
Ont si fort chargé les balances
Qu'elles penchent à la rigueur,
Et que ma pauvre âme abattue
D'une longue et juste langueur,
Hors d'apparence s'évertue
De sauver un peu de vigueur
Dans le désespoir qui la tue;
Mais vous êtes des dieux, et n'avez point de mains
Pour la première faute où tombent les humains.
Si mon offense était un crime,
La calamité qui m'opprime
Dans les horreurs de ma prison

Ne pourrait sans effronterie
Vous demander sa guérison;
Mon insolente flatterie
Ferait lors une trahison
A la pitié dont je vous prie,
Et ce reste d'espoir qui m'accompagne ici
Se rendrait criminel de vous crier merci.
Pressé d'un si honteux outrage,
Je cherche au fond de mon courage
Mes secrets les moins paraissants,
Je songe à toutes les délices
Où se sont emportés mes sens;
Je m'adresse à tous mes complices:
Mais ils se trouvent innocents
Et s'irritent de mes supplices.
O ciel! ô bonnes moeurs! que puis-je avoir commis
Pour rendre à mon bon droit tant de dieux ennemis?
Mais c'est en vain que je me fie
A la raison qui justifie
Ma pensée et mes actions;
Bien que mon bon droit soit palpable,
Ce sont peut-être illusions:
Le Parlement n'est pas capable
Des légères impressions
Qui font un innocent coupable.
Quelque tort apparent qui me puisse assaillir,
Les juges sont des dieux, ils ne sauraient faillir.
N'ai-je point mérité la flamme
De n'avoir su ployer mon âme
A louer vos divins esprits?
Il est temps que le Ciel s'irrite
Et qu'il punisse le mépris
D'un flatteur de Cour hypocrite
Qui vous a volé tant d'écrits
Qui sont dus à votre mérite.
Courtisans qui m'avez tant dérobé de jours,

Est-ce vous dont j'espère aujourd'hui du secours?
Race lâche et dénaturée,
Autrefois si mal figurée
Par mes vers mal récompensés,
Si ma vengeance est assouvie,
Vous serez si bien effacés
Que vous ne ferez plus d'envie
Aux honnêtes gens offensés
Des louanges de votre vie,
Et que les vertueux douteront désormais
Quel vaut mieux d'un marquis ou d'un clerc du Palais.
Et s'il faut que mes funérailles
Se fassent entre les murailles
Dont mes regards sont limités
Dans ces pierres moins impassibles
Que vos courages hébétés,
J'écrirai des vers si lisibles
Que vos honteuses lâchetés
Y seront à jamais visibles,
Et que les criminels de ce hideux manoir
N'y verront point d'objet plus infâme et plus noir.
Mais si jamais le Ciel m'accorde
Qu'un rayon de miséricorde
Passe au travers de cette tour,
Et qu'enfin mes juges ployables
Ou par justice ou par amour
M'ôtent de ces lieux effroyables,
Je vous ferai paraître au jour
Dans des portraits si pitoyables,
Que votre faible éclat se trouvera si faux,
Que vos fils rougiront de vos sales défauts.
Mes juges, mes dieux tutélaires,
S'il est juste que vos colères
Me laissent désormais vivant,
Si le trait de la calomnie
Me perce encore assez avant,

Si ma muse est assez punie,
Permettez que dorénavant
Elle soit sans ignominie,
Afin que votre honneur puisse trouver des vers
Dignes de les porter aux yeux de l'univers.

V. Très humble requête de Théophile à Monseigneur le premier président

Privé de la clarté des cieux
Sous l'enclos d'une voûte sombre
Où les limites de mes yeux
Sont dans l'espace de mon ombre,
Dévoré d'un ardent désir
Qui soupire après le plaisir
Et la liberté de ma vie,
Je m'irrite contre le sort
Et ne veux plus mal à l'envie
Que d'avoir différé ma mort.
Plût au Ciel qu'il me fût permis,
Sans violer les droits de l'âme,
De me rendre à mes ennemis,
Et moi-même allumer ma flamme!
Que bientôt j'aurais évité
La honteuse captivité
Dont la force du temps me lie!
Aujourd'hui mes sens bienheureux
Verraient ma peine ensevelie
Dans un sépulcre généreux.
Mais ce grand Dieu qui fit nos lois,
Lorsqu'il régla nos destinées
Ne laissa point à notre choix
La mesure de nos années.
Quand nos astres ont fait leurs cours,
Et que la trame de nos jours
N'a plus aucun filet à suivre,
L'homme alors peut changer de lieu,
Et pour continuer de vivre

Ne doit mourir qu'avecque Dieu.
Aussi me puis-je bien vanter
Que dans l'horreur d'une aventure
Assez capable de tenter
La faiblesse de la nature,
Le Ciel, ami des innocents,
Fit voir à mes timides sens
Sa divinité si propice
Qu'encore j'ai toujours été
Sur le bord de mon précipice
D'un visage assez arrêté.
Il est vrai qu'au point d'endurer
Les affronts que la calomnie
M'a fait si longuement durer,
Ma constance se voit finie.
Dans ce sanglant ressouvenir
Celui qui veut me retenir
Il a ses passions trop lentes,
Et n'a jamais été battu
Des prospérités insolentes
Qui s'attaquent à la vertu.
Mais, ô l'erreur de mes esprits!
Dans le siècle infâme où nous sommes,
Tout ce déshonneur n'est qu'un prix
Pour passer le commun des hommes.
Combien de favoris de Dieu
Dans un plus misérable lieu
Ont senti de pires malices,
Et dans leurs innocentes mains,
Qui n'avaient que les Cieux complices,
Reçu des fers inhumains!
D'ailleurs l'épine est sous la fleur,
Le jour sort d'une couche noire;
Et que sais-je si mon malheur
N'est point la source de ma gloire?
Un jour mes ennuis effacés,

Dans mon souvenir retracés,
Seront eux-même leur salaire:
Toutes les choses ont leur tour,
Dieu veut souvent que la colère
Soit la marque de son amour.
Qui me pourra persuader
Que la Cour soit toujours charmée?
D'où la peut encore aborder
Le venin de la renommée?
Si Verdun ouvre un peu ses yeux
Quel esprit assez captieux
Pourra mordre à sa conscience?
De quel vent peut-on écumer
Dans ce grand gouffre de science
Pour n'y pas bientôt abîmer?
Grande lumière de nos jours,
Dont les projets sont des miracles,
Et de qui les communs discours
Ont plus de poids que les oracles,
Sainte guide de tant de dieux
Qui, sur le modèle des cieux,
Donnez des règles à la terre,
Dieu sans excès et sans défaut,
Vous avez ça-bas un tonnerre,
Comme en a ce grand Dieu là-haut.
Le Ciel par de si beaux crayons
Marque le fil de vos harangues
Qu'on y voit les mêmes rayons
Du grand trésor de tant de langues
Qu'il versa par le Saint-Esprit
Au disciples de Jésus-Christ.
Paris est jaloux que Toulouse
Ait eu devant lui tant d'honneur,
L'Europe est aujourd'hui jalouse
Que la France ait tout ce bonheur.
Quand je pense profondément

A vos vertus si reconnues,
Mon espoir prend un fondement
Qui l'élève au dessus des nues,
Je laisse reposer mes soins,
Les alarmes des faux témoins
Ne me donnent plus tant de crainte,
Et mon esprit tout transporté,
Au milieu de tant de contrainte,
Goûte à demi ma liberté.
C'est de vous sur tous que j'attends
A voir retrancher la licence
Qui fait habiter trop longtemps
La crainte avec l'innocence;
Et quand tout l'Enfer répandrait
Ses ténèbres sur mon bon droit,
Je sais que votre esprit éclate
Dans la plus noire obscurité,
Et que tout l'appas qui vous flatte
C'est la voix de la vérité.
Mais, ô l'honneur du Parlement!
Tout ce que j'écris vous offense
Puisqu'écrire ici seulement
C'est violer votre défense.
Mon faible esprit s'est débauché
A l'objet d'un si doux péché,
Et croit sa faute légitime,
Car la vertu doit avouer
Qu'elle-même est pis que le crime,
Si c'est crime que vous louer.

VI. Remerciement de Théophile à Corydon

Filles du souverain des dieux,
Belles princesses toutes nues
Qui foulez ce mont glorieux
Dont la vertu touche les nues,
Chères germaines du Soleil,

Devant qui la soeur du sommeil
Voit toutes ses fureurs captives,
Descendez de ce double mont,
Et ne vous montrez point rétives
Quand le mérite vous semond.
Derechef pour l'amour de moi,
Saintes filles de la Mémoire,
Si vous avez congé du Roi
D'interrompre un peu son histoire,
Suivez ce petit trait de feu
Dont votre frère perce un peu
L'obscurité de ma demeure;
Déesses, il vous faut hâter,
Le Soleil n'a que demi-heure
Tous les jours à me visiter.
Mais quel éclat dans ce manoir
Chasse l'obscurité de l'ombre?
D'où vient qu'en ce cachot si noir
On ne trouve plus rien de sombre?
Invisibles divinités
Qui par mes importunités
Etes si promptement venues,
Dieux! que je me dirai content
De vous avoir entretenues
Malgré ceux qui m'en veulent tant!
Dites-moi, car c'est le sujet
Pour qui ma passion vous presse,
Quel doit être aujourd'hui l'objet
De votre immortelle caresse.
Faites que vos divins regards
Le cherchent en toutes les parts!
Où mes amitiés sont allées.
Ah! qu'il paraît visiblement!
Muses, vous êtes appelées
Pour Corydon tant seulement.
Est-ce vous le seul des vivants

Qui n'avez point perdu courage
Pour la fureur de tant de vents
Qui conspirent à mon naufrage,
Vous seul capable de pitié,
Qu'une si longue inimitié,
Contre moi si fort obstinée
N'a jamais encore abattu,
Et qui suivez ma destinée
Jusqu'aux abois de ma vertu?
Et tant de lâches courtisans
Dont j'ai si bien flatté la vie,
Contre moi sont les partisans
Ou les esclaves de l'envie!
Aujourd'hui ces esprits abjects
Ploient à tous les faux objets
Que leur offre la calomnie,
Et n'osent d'un mot seulement
S'opposer à la tyrannie
Qui me creuse le monument.
Ce ne sont que mignards de lit,
Ce sont des courages de terre
Que la moindre vague amollit,
Et qui n'ont qu'un éclat de verre;
Ce n'est que mollesse et que fard;
Leurs sens, leurs voix et leur regard
Ont toujours diverse visée,
Et pour le mal et pour le bien
Ils ont une âme divisée
Qui ne peut s'assurer de rien.
Ces coeurs où l'ennemi de Dieu
A logé tant de perfidie
Qu'on n'y saurait trouver de lieu
Pour une affection hardie,
Ils n'ont jamais d'ami si cher
Que sa mort les puisse empêcher
De quelque visite ordinaire,

Où depuis le matin au soir
Bien souvent ils n'ont rien à faire
Que se regarder et s'asseoir.
Mais que peut-on contre le sort?
Laissons là ces vilaines âmes,
Leur lâcheté n'a point de tort;
Ils naquirent pour être infâmes;
La fortune aux yeux aveuglés,
Aux mouvements tous dérégles,
Les a conçus à l'aventure
Et sous un astre transporté
Qui cheminait contre nature
Quand il leur versa sa clarté.
Vous êtes né tout au rebours
De leurs influences malines,
L'astre dont vous suivez le cours
Suit les routes les plus divines.
Il est vrai que vous méritez
Au-delà des prospérités
Dont il vous a laissé l'usage;
Si le destin donnait un rang
Selon l'esprit et le courage
Damon serait prince du sang.
O dieux! que me faut-il choisir
Pour louer mon dieu tutélaire?
Que ferai-je en l'ardent désir
Que mon esprit a de vous plaire?
Je dirai partout mon bonheur,
Je peindrai si bien votre honneur
Que la mer qui voit les deux Pôles
Dont se mesure l'univers,
Gardera sur ses ondes molles
Le caractère de mes vers.

VII. Théophile à son ami Chiron

Toi qui fais un breuvage d'eau

Mille fois meilleurs et plus beau
Que celui du beau Ganymède,
Et qui lui donne tant d'appas
Que sa liqueur est un remède
Contre l'atteinte du trépas,
Penses-tu que malgré l'ennui
Que me peut donner aujourd'hui
L'horreur d'une prison si noire,
Je ne te garde encore un lieu
Au même endroit de ma mémoire
Où se doit mettre un demi-dieu?
Bouffi d'un air tout infecté,
De tant d'ordures humecté,
Et du froid qui me fait la guerre,
Tout chagrin et tout abattu,
Mieux qu'en autre lieu de la terre
Il me souvient de ta vertu.
Chiron, au moins si je pouvais
Te faire ouïr les tristes voix
Dont t'invoquent mes maladies,
Tu me pourrais donner de quoi
Forcer mes Muses étourdies
A parler dignement de toi.
De tant de vases précieux
Où l'art le plus exquis des cieux
A caché sa meilleur force,
Si j'avais seulement goûté
A leur moindre petite amorce
J'aurais trop d'aise et de santé.
Si devant que de me coucher
Mes soupirs se pouvaient boucher
D'un long trait de cet hydromèle
Où tout chagrin s'ensevelit,
L'enfant dont avorta Sémèle
Ne me mettrait jamais au lit.
Au lieu des continus ennuis

Qui me font passer tant de nuits
Avec des visions horribles,
Mes yeux verraient en sommeillant
Mille voluptés invisibles
Que la main cherche en s'éveillant.
Au lieu d'être dans les enfers,
De songer des feux et des fers
Qui me font le repos si triste,
Je songerais d'être à Paris
Dans le cabinet où Caliste
Eut triomphé de Cloris.
A l'éclat de ses doux flambeaux
Les noires caves des tombeaux
D'où je vois sortir les Furies,
Se peindraient de vives couleurs
Et seraient à mes rêveries
De beaux près tapissés de fleurs.
Ah! que je perds de ne pouvoir
Quelquefois t'ouïr et te voir
Dans mes noires mélancolies
Qui ne me laissent presque rien
De tant d'agréables folies
Qu'on aimait en mon entretien!
Que mes dieux sont mes ennemis
De ce qu'ils ne m'ont pas permis
De t'appeler en ma détresse!
Docte Chiron, après le Roi
Et les faveurs de ma maîtresse,
Mon coeur n'a de regret qu'à toi.

VIII. Prière de Théophile aux poètes de ce temps

Vous à qui de fraîches vallées
Pour moi si durement gelée
Ouvrent leurs fontaines de vers,
Vous qui pouvez mettre en peinture
Le grand objet de l'univers

Et tous les traits de la nature,
Beaux esprits si chers à la gloire,
Et sans qui l'oeil de la mémoire
Ne saurait rien trouver de beau,
Ecoutez la voix d'un poète
Que les alarmes du tombeau
Rendent à chaque fois muette.
Vous savez qu'une injuste race
Maintenant fait de ma disgrâce
Le jouet d'un zèle trompeur,
Et que leurs perfides menées,
Dont les plus résolus ont peur,
Tiennent mes Muses enchaînées.
S'il arrive que mon naufrage
Soit la fin de ce grand orage
Dont je vois mes jours menacés,
Je vous conjure, ô troupe sainte,
Par tout l'honneur des trépassés,
De vouloir achever ma plainte.
Gardez bien que la calomnie
Ne laisse de l'ignominie
Aux tourments qu'elle m'a jurés,
Et que le brasier qu'elle allume,
Si mes os en sont dévorés,
Ne brûle pas aussi ma plume.
Contre tous les esprits de verre
Autrefois j'avais un tonnerre,
Mais le temps flatte leur courroux,
Tout me quitte, la Muse est prise,
Et le bruit de tant de verrous
Me choque la voix, et la brise.
Que si cette race ennemie
Me laisse après tant d'infamie
Dans les termes de me venger,
N'attendez point que je me venge:
Au lieu du soin de l'outrager

J'aurai soin de votre louange.
Car s'il faut que mes forces luttent
Contre ceux qui me persécutent,
De quelle terre des humains
Ne sont leurs ligues emparées?
Il faudrait contr'eux plus de mains
Que n'en auraient cent Briarées.
Ma pauvre âme toute abattue
Dans ce long ennui qui me tue
N'a plus de désirs violents;
Mon courage et mon assurance
Me font de vigoureux élans
Du côté de mon espérance.
Ici pour dénouer la chaîne
Qui me tient tout prêt à la gêne,
Mon esprit n'applique ses soins
Et ne réserve sa puissance
Qu'à rembarquer les faux témoins
Qui combattent mon innocence.
Déjà depuis six mois je songe
De quel si dangereux mensonge
Ils m'auront tendu le lien,
Et de quel si souple artifice
Leur esprit plus fort que le mien
Me convaincra de maléfice.
On voit assez que mes parties,
Bien soigneusement averties
De mes plus criminels secrets,
N'ont recours qu'à la tromperie,
Et que mes juges sont discrets
De ne point punir leur furie.
Mais ainsi qu'à fouler leur haine
Les juges ont des pieds de laine,
Je vois que ces esprits humains
Laissent longtemps gronder l'envie
Sans mettre leurs pesantes mains

Dessus mon innocente vie.
Et cependant ma patience,
A qui leur bonne conscience
Promet un jour ma liberté,
S'exerce à chercher une rime
Qui persuade à leur bonté
Qu'on me pardonnera sans crime.
Ma Muse faible et sans haleine,
Ouvrant sa malheureuse veine
A recours à votre pitié:
Ne mordez point sur son ouvrage,
Car ici votre inimitié
Démentirait votre courage.
Je ne fus jamais si superbe
Que d'ôter aux vers de MALHERBE
Le français qu'ils nous ont appris,
Et sans malice et sans envie
J'ai toujours lu dans ses écrits
L'immortalité de sa vie.
Plût au ciel que sa renommée
Fût aussi chèrement aimée
De mon Prince qu'elle est de moi,
Son destin loin de la commune
Serait toujours avec le Roi
Dedans le char de la Fortune.
Une autre veine violente,
Toujours chaude et toujours sanglante
Des combats de guerre et d'amour,
A tant d'éclats sur les théâtres
Qu'en dépit des frelons de Cour
Elle a fait mes sens idolâtres:
HARDY, dont le plus grand volume
N'a jamais su tarir la plume,
Pousse un torrent de tant de vers
Qu'on dirait que l'eau d'Hippocrène
Ne tient tous ses vaisseaux ouverts

Qu'alors qu'il y remplit sa veine.
PORCHERES avec tant de flamme
Pousse les mouvements de l'âme
Vers la route des immortels
Qu'il laisse partout des matières
Où ses vers trouvent des autels
Et les autres des cimetières.
Encore n'ai-je point l'audace
De fouler leur première trace.
BOISROBERT en peut amener
Après ses pas toute une presse
Qui mieux que moi peuvent donner
Des louanges à sa princesse.
SAINT-AMANT sait polir la rime
Avec une si douce lime
Que son luth n'est pas mignard,
Ni GOMBAUD dans une élégie,
Ni l'épigramme de MAYNARD
Qui semble avoir de la magie.
Et vous, mille ou plus que j'adore,
Que mon dessein veut joindre encore
A ces génies vigoureux
De qui je tache ici la gloire
Parce que le sort malheureux
Les a fait choir à ma mémoire.
Voyant mes Muses étourdies
Des frayeurs et des maladies
Qui me prennent à tous moments,
Faites-leur un peu de caresse
Et leur rendez les compliments
De celui qui vous les adresse.

IX. Remontrance de Théophile à Monsieur de Vertamont conseiller en la Grand-Chambre

Désormais que le renouveau
Fond la glace et dessèche l'eau

Qui rendent les près inutiles,
Et qu'en l'objet de leurs plaisirs
Les places des plus grandes villes
Sont des prisons à nos désirs;
Que l'oiseau, de qui les glaçons
Avaient enfermé les chansons
Dans la poitrine refroidie,
Trouve la clef de son gosier
Et promène sa mélodie
Sur le myrte et sur le rosier;
Que l'abeille, après la rigueur
Qui tient ses ailes en langueur
Au fond de ses petites cruches,
S'en va continuer le miel,
Et quittant la prison des ruches,
N'a son vol borné que du ciel;
Que les zéphyres s'épanchant
Parmi les entrailles des champs
Lâchent ce que le froid enserre;
Que l'Aurore avecque ses pleurs
Ouvre les cachots de la terre
Pour en faire sortir les fleurs;
Que le temps se rend si bénin
Même aux serpents pleins de venin
Dont notre sang est la pâture;
Qu'en la faveur de la saison
Et par arrêt de la nature
Il les fait sortir de prison;
L'an a fait plus de la moitié
Que tous les jours votre pitié
Me doit faire changer de place:
Ne me tenez plus en suspens,
Et me faites au moins la grâce
Que le ciel fait aux serpents.

X La maison de Sylvie par Théophile

Ode I

Pour laisser avant que mourir
Les traits vivants d'une peinture
Qui ne puisse jamais périr
Qu'en la perte de la nature,
Je passe de crayons dorés
Sur les lieux les plus révévés
Où la vertu se réfugie,
Et dont le port me fut ouvert
Pour mettre ma tête à couvert
Quand on brûla mon effigie.
Tout le monde a dit qu'Apollon
Favorise qui le réclame,
Et qu'avec l'eau de son vallon
Le savoir peut couler dans l'âme;
Mais j'étouffe ce vieil abus
Et bannis désormais Phébus
De la bouche de nos poètes:
Tous ses temples sont démolis
Et ses démons ensevelis
Dans des sépultures muettes.
Je ne consacre point mes vers
A ces idoles effacées
Qui n'ont été dans l'univers
Qu'un faux objet de nos pensées.
Ces fantômes n'ont plus de lieu:
Tel qu'on dit avoir été dieu
N'était pas seulement un homme
Le premier qui vit l'Eternel
Fut cet imprudent criminel
Qui mordit la fatale pomme.
Tous ces dieux de bronze et d'airain
N'ont jamais lancé le tonnerre,
C'est le dard du Dieu souverain
Qui créa le ciel et la terre.

Ah! que le céleste courroux
Était bien embrasé sur nous
Lorsqu'il fit parler ces oracles,
Et que sans détourner nos pas
Il nous vit courir aux appas
De leurs pernicious miracles.
Satan ne nous fait plus broncher
Dans de si dangereuses toiles;
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les étoiles.
Nulle divinité que lui
Ne me peut donner aujourd'hui
Cette flamme ou cette fumée
Dont nos entendements épris
S'efforcent à gagner le prix
Qui mérite la renommée.
Après lui je m'en vais louer
Une image de Dieu si belle
Que le Ciel me doit avouer
Du travail que je fais pour elle.
Car après ses sacrés autels
Qui devant leurs feux immortels
Font aussi prosterner les anges,
Nous pouvons sans impiété
Flatter une chaste beauté
Du doux encens de nos louanges.
Ainsi sous de modestes vœux
Mes vers promettent à Sylvie
Ce bruit charmeur que les neveux
Nomment une seconde vie.
Que si mes écrits méprisés
Ne peuvent voir autorisés
Les témoignages de sa gloire,
Ces eaux, ces rochers et ces bois
Prendront des âmes et des voix
Pour en conserver la mémoire.

Si quelques arbres renommés
D'une adoration profane
Ont été jadis animés
Des sombres regards de Diane,
Si les ruisseaux en murmurant
Allaient autrefois discourant
Au gré d'un faune ou d'une fée,
Et si la masse du rocher
Se laissa quelquefois toucher
Aux chansons que disait Orphée,
Quelle dureté peut avoir
L'objet que ma Princesse touche,
Qu'elle ne puisse le pourvoir
Tout aussitôt d'âme et de bouche?
Dans ses bâtiments orgueilleux,
Dans ses promenoirs merveilleux,
Quelle solidité de marbres
Ne pourront pénétrer ses yeux?
Quelles fontaines et quels arbres
Ne les estimeront des dieux?
Les plus durs chênes entrouverts
Bien plutôt de gré que de force,
Peindront pour elle de mes vers
Et leurs feuilles et leur écorce,
Et quand ils les auront gravés
Sur leurs fronts les plus relevés,
Je sais que les plus fiers orages
Ne leur oseront pas toucher,
Et pourront plutôt arracher
Leurs racines et leurs ombrages.
Je sais que ces miroirs flottants
Où l'objet change tant de place,
Pour elle devenus constants
Auront une fidèle glace,
Et sous un ornement si beau
La surface même de l'eau,

Nonobstant sa délicatesse,
Gardera sûrement encrés
Et mes caractères sacrés
Et les attraits de la Princesse.
Mais sa gloire n'a pas besoin
Que mon seul ouvrage en réponde;
Le ciel a déjà pris le soin
De la peindre par tout le monde:
Ses yeux sont peints dans le Soleil,
L'Aurore dans son teint vermeil
Voit ses autres beautés tracées,
Et rien n'éteindra ses vertus
Que les cieux ne soient abattus
Et les étoiles effacées.

Ode II

Un soir que les flots marinières
Apprêtaient leur molle litière
Aux quatre rouges limoniers
Qui sont au joug de la lumière,
Je penchais mes yeux sur le bord
D'un lit où la Naïade dort
Et regardant pêcher Sylvie
Je voyais battre les poissons
A qui plus tôt perdrait la vie
En l'honneur de ses hameçons.
D'une main défendant le bruit
Et de l'autre jetant la line
Elle fait qu'abordant la nuit
Le jour plus bellement décline.
Le Soleil craignait d'éclairer
Et craignait de se retirer,
Les étoiles n'osaient paraître,
Les flots n'osaient s'entrepousser,
Le zéphyre n'osait passer,
L'herbe se retenait de croître.

Ses yeux jetaient un feu dans l'eau:
Ce feu choque l'eau sans la craindre,
Et l'eau trouve ce feu si beau
Qu'elle ne l'oserait éteindre.
Ces éléments si furieux
Pour le respect de ses beaux yeux
Interrompirent leur querelle,
Et de crainte de la fâcher
Se virent contraints de cacher
Leur inimitié naturelle.
Les Tritons en la regardant
A travers leurs vitres liquides,
D'abord à cet objet ardent
Sentent qu'ils ne sont plus humides,
Et par étonnement soudain
Chacun d'eux dans un corps de daim
Cache sa forme dépouillée,
S'étonne de se voir cornu,
Et comment le poil est venu
Dessus son écaille mouillée.
Soupirant du cruel affront
Qui de dieux les a fait des bêtes
Et sous les cornes de leur front
A courbé leurs honteuses têtes,
Ils ont abandonné les eaux,
Et dans la rive où les rameaux
Leur ont fait un logis si sombre,
Promenant leurs yeux ébahis,
N'osent plus fier que leur ombre
A l'étang qui les a trahis.
On dit que la soeur du Soleil
Eut ce pouvoir sur la nature
Lorsque d'un changement pareil
Actéon quitta sa figure.
Ce que fit sa divine main
Pour punir dans un corps humain

Sa curiosité profane,
S'est fait ici contre les dieux
Qui n'avaient approché leurs yeux
Que des yeux de notre Diane.
Ces daims que la honte et la peur
Chassent des murs et des allées,
Maudissent le destin trompeur
Des frontières qu'il leur a volées.
Leur coeur privé d'humidité
Ne peut qu'avec timidité
Voir le ciel ni fouler la terre
Où Sylvie en ses promenoirs
Jette l'éclat de ses yeux noirs
Qui leur font encore la guerre.
Ils s'estiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle respire,
Leur destin n'est que trop content
De voir le jour sous son empire.
La Princesse qui les charma
Alors qu'elle les transforma
Les fit être blancs comme neige,
Et pour consoler leur douleur
Ils reçurent le privilège
De porter toujours sa couleur.
Lorsqu'à petits flocons liés
La neige fraîchement venue
Sur de grands tapis déliés
Epanche l'amas de la nue,
Lorsque sur le chemin des cieux
Ses grains serrés et gracieux
N'ont trouvé ni vent ni tonnerre,
Et que sur les premiers coupeaux,
Loin des hommes et des troupeaux,
Ils ont peint les bois et la terre,
Quelque vigueur que nous ayons
Contre les esclaves qu'elle darde,

Ils nous blessent, et leurs rayons
Eblouissent qui les regarde.
Tel dedans ce parc ombrageux
Eclate le troupeau neigeux,
Et dans ses vêtements modestes,
Où le front de Sylvie est peint,
Fait briller l'éclat de son teint
A l'envi des neiges célestes.
En la saison que le Soleil,
Vaincu du froid et de l'orage,
Laisse tant d'heures au sommeil
Et si peu de temps à l'ouvrage,
La neige, voyant que ces daims
La foulent avec des dédains,
S'irrite de leurs bonds superbes
Et pour affamer ce troupeau,
Par dépit sous un froid manteau
Cache et transit toutes les herbes.
Mais le parc pour ses nourrissons
Tient assez de crèches couvertes
Que la neige ni les glaçons
Ne trouveront jamais ouvertes.
Là le plus rigoureux hiver
Ne les saurait jamais priver
Ni de loge ni de pâture:
Ils y trouvent toujours du vert
Qu'un peu de soin met à couvert
Des outrages de la nature.
Là les faisans et les perdrix
Y fournissent leurs compagnies
Mieux que les Halles de Paris
Ne les sauraient avoir fournies.
Avec elles voit-on manger
Ce que l'air le plus étranger
Nous peut faire venir de rare,
Des oiseaux venus de si loin

Qu'on y voit imiter le soin
D'un grand Roi qui n'est pas avare.
Les animaux les moins privés
Aussi bien que les moins sauvages,
Sont également captivés
Dans ces bois et dans ces rivages.
Le maître d'un lieu si plaisant
De l'hiver le plus malfaisant
Défie toutes les malices:
A l'abondance de son bien
Les éléments ne trouvent rien
Pour lui retrancher ses délices.

Ode III

Dans ce parc un vallon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le Soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent
Et donne une fraîcheur si vive
A tous les objets d'alentour,
Que même les martyrs d'amour
Y trouvent leur douleur captive.
Un étang dort là tout auprès,
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour éveiller ses vagues lentes.
Lui d'un maintien majestueux
Reçoit l'abord impétueux
De ces Nàiades vagabondes,
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau
Et ne discernent plus ses ondes.
Là Mélicerte en un gazon
Frais de l'étang qui l'entourne,

Fait aux cygnes une maison
Qui lui sert aussi de couronne.
Si la vague qui bat ses bords
Jamais avecque des trésors
N'arrive à son petit empire,
Au moins les vents et les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont brisé le navire.
Là les oiseaux font leurs petits
Et n'ont jamais vu leurs couvées
Soûler les sanglants appétits
Du serpent qui les a trouvées.
Là n'étend point ses plis mortels
Ce monstre de qui tant d'autels
Ont jadis adoré les charmes,
Et qui d'un gosier gémissant
Fait tomber l'âme du passant
Dedans l'embûche de ses larmes.
Zéphyr en chasse les chaleurs,
Rien que les cygnes n'y repaissent,
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la fraîcheur dont elles naissent.
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille Amours qui se dépouillent
A l'ombrage de ses roseaux
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.
L'étang leur prête sa fraîcheur,
La Naiade leur verse à boire,
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'éclat d'une couleur d'ivoire.
On voit là ces nageurs ardents
Dans les ondes qu'ils vont fendant
Faire la guerre aux Néréides,
Qui devant leur teint mieux uni

Cachent leur visage terni
Et leur front tout coupé de rides.
Or ensemble, ores dispersés,
Ils brillent dans ce crêpe sombre,
Et sous les flots qu'ils ont percés
Laissent évanouir leur ombre.
Parfois dans une claire nuit,
Qui du feu de leurs yeux reluit
Sans aucun ombrage des nues,
Diane quitte son berger
Et s'en va là-dedans nager
Avecque ses étoiles nues.
Les ondes qui leur font l'amour
Se refrisent sur leurs épaules
Et font danser tout alentour
L'ombre des roseaux et des saules.
Le dieu de l'eau tout furieux
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher
Pense voir ce jeune cocher
Qui fit jadis brûler le monde.
Et ce pauvre amant langoureux
Dont le feu toujours se rallume
Et de qui les soins amoureux
Ont fait ainsi blanchir la plume,
Ce beau cygne à qui Phaéton
Laissa ce lamentable ton
Témoin d'une amitié si sainte,
Sur le dos son aile élevant
Met ses voiles blanches au vent
Pour chercher l'objet de sa plainte.
Ainsi pour flatter son ennui
Il demande au dieu Mélicerte
Si chaque dieu n'est pas celui
Dont il soupire tant la perte,

Et contemplant de tous côtés
La semblance de leurs beautés,
Il sent renouveler sa flamme,
Errant avec de faux plaisirs
Sur les traces des vieux désirs
Que conserve encore son âme.
Toujours ce furieux dessein
Entretient ses blessures fraîches,
Et fait venir contre son sein
L'air brûlant et les ondes sèches.
Ces attraits empreints là-dedans
Comme avec des flambeaux ardents,
Lui rendent la peau toute noire:
Ainsi dedans comme dehors
Il lui tient l'esprit et le corps,
La voix, les yeux et la mémoire.

Ode IV

Chaste oiseau, que ton amitié
Fut malheureusement suivie!
Sa mort est digne de pitié
Comme ta foi digne d'envie.
Que ce précipité tombeau,
Qui t'en laissa l'objet si beau,
Fut cruel à tes destinées!
Si la mort l'eût laissé vieillir,
Tes passions allaient faillir:
Car tout s'éteint par les années.
Mais quoi! le sort a des revers
Et certains mouvements de haine
Qui demeurent toujours couverts
Aux yeux de la prudence humaine.
Si pour fuir ce repentir
Ton jugement eût pu sentir
Le jour qui vous devait disjoindre,
Tu n'eusses jamais vu ce jour,

Et jamais le trait de l'Amour
Ne se fût mêlé de te poindre.
Pour avoir aimé ce garçon
Encore après la sépulture,
Ne crains pas le mauvais soupçon
Qui peut blâmer ton aventure.
Les courages des vertueux
Peuvent d'un voeu respectueux
Aimer toutes beautés sans crime,
Comme, donnant à tes amours
Ce chaste et ce commun discours,
Mon coeur n'a point passé la rime.
Certains critiques curieux
En trouvent les moeurs offensées,
Mais leurs soupçons injurieux
Sont les crimes de leurs pensées.
Le dessein de la chasteté
Prend une honnête liberté
Et franchit les sottes limites
Que prescrivent les imposteurs
Qui, sous des robes de docteurs,
Ont des âmes de sodomites.
Le Ciel nous donne la beauté
Pour une marque de sa grâce:
C'est par où sa divinité
Marque toujours un peu sa trace.
Tous les objets les mieux formés
Doivent être les mieux aimés,
Si ce n'est qu'une âme maligne,
Esclave d'un corps vicieux,
Combatte les faveurs des cieux
Et démente son origine.
O que le désir aveuglé
Où l'âme du brutal aspire,
Est loin du mouvement réglé
Dont le coeur vertueux soupire!

Que ce feu que nature a mis
Dans le coeur de deux vrais amis
A des ravissements étranges!
Nature a fondé cet amour:
Ainsi les yeux aiment le jour,
Ainsi le Ciel aime les anges.
Ainsi malgré ces tristes bruits
Et leur imposture cruelle,
Tircis et moi goûtons les fruits
D'une amitié chaste et fidèle.
Rien ne sépare nos désirs,
Ni nos ennuis, ni nos plaisirs:
Nos influences enlacées
S'étreignent d'un même lien,
Et mes sentiments ne sont rien
Que le miroir de ses pensées.
Certains feux de divinité
Qu'on nommait autrefois génies,
D'une invisible affinité
Tiennent nos fortunes unies.
Quelque visage différent,
Quelque divers sort apparent
Qui se lise en nos aventures,
Sa raison et son amitié
Prennent aujourd'hui la moitié
De ma honte et de mes injures.
Lorsque d'un si subit effroi
Les plus noirs enfants de l'envie,
Au milieu des faveurs du Roi
Osèrent menacer ma vie,
Et que pour me voir opprimé
Le Parlement même, animé
Des rapports de la calomnie,
Sans pitié me vit combattu
De la secrète tyrannie
Des ennemis de ma vertu,

Tircis avecque trop de foi
M'assura comme il est unique
A qui l'astre luisant sur moi
De tous mes destins communique.
Il n'eut pas disposé son cours
A commencer les tristes jours
Dont je souffre encore l'orage,
Qu'il s'en vint sous un froid sommeil
De tout ce funeste appareil
A Damon faire voir l'image.
Tircis outré de mes douleurs,
Me redit ce songe effroyable
Qu'un long train de tant de malheurs
Rendent dorénavant aimable.
D'un long soupir qui devança
La première voix qu'il poussa
Pour prédire mon aventure,
Je sentis mon sang se geler,
Et comme autour de moi voler
L'ombre de ma douleur future.

Ode V

"Damon, dit-il, j'étais au lit,
Goûtant ce que les nuits nous versent
Lorsque le somme ensevelit
Les soins du jour qui nous traversent,
Au milieu d'un profond repos
Où nul regard ni nul propos
N'abusait de ma fantaisie,
Une froide et noire vapeur
Me transit l'âme d'une peur
Qui la tient encore saisie.
Jamais que lors notre amitié
N'avait mis mon coeur à la gêne,
Tu me fis lors plus de pitié
Que Philis ne me fait de peine.

Cet effroyable souvenir
Me vient encore entretenir,
Et me redonne les alarmes
Du spectacle plus ennemi
Qui jamais d'un oeil endormi
A pu faire couler des larmes.
Je ne sais si le feu d'amour
Qui n'abandonne point mon âme,
Au défaut des rayons du jour
Ouvrit lors mes yeux de sa flamme.
Combien que dans ce froid sommeil
La visible ardeur du Soleil
Se fût du tout évanouie,
Je crus qu'en cette fiction
J'avais libre la fonction
De ma vue et de mon ouïe.
Un grand fantôme souterrain
Sortant de l'inférieure fosse,
Enroué comme de l'airain
Où roulerait une carrosse,
D'un abord qui me menaçait
Et d'un regard qui me blessait,
Dressant vers moi ses pas funèbres,
Fier des commissions du sort,
Me dit trois fois: "Damon est mort",
Puis se perdit dans les ténèbres.
Sans doute que leurs vérités,
Plus puissantes que leurs mensonges,
Touchent plus fort nos facultés
Et nous impriment mieux les songes,
Je retins si bien ses accents,
Et son image dans mes sens
Demeura tellement empreinte,
Que ton corps mort entre mes bras
Et ton sang versé dans mes draps
Ne m'eussent pas fait plus de crainte.

Après, d'une autre illusion
Réfléchissant sur ma pensée,
Et songeant à la vision,
Qui s'était fraîchement passée,
Je songeais qu'encore on doutait
En quel état Damon était,
Et comme, au fort de la lumière
Où les objets sont éclaircis,
Je condamnais les faux soucis
De mon illusion première.
Mais dans ce doute un messenger,
Qui portait les couleurs des Parques,
Me vint de ce fatal danger
Rafraîchir les funestes marques:
Un garçon habillé de deuil,
Qui semblait sortir du cercueil,
Ouvrant les rideaux de ma couche,
Me crie: "On a tué Damon",
Mais d'un accent que le démon
N'avait pas été plus farouche.
Morphée à ce second assaut,
Otant ses fers à ma paupière,
Me réveilla tout en sursaut,
Et me laissa voir la lumière.
Je me levai déshabillé,
Plus transi, plus froid, plus mouillé
Que si j'étais sorti de l'onde:
C'était au point que l'Occident
Laisse sortir le char ardent
Où roule le flambeau du monde.
Cherchant du soulas par mes yeux,
Je mets la tête à la fenêtre,
Et regarde un peu dans les cieux
Le jour qui ne faisait que naître.
Et combien que ce songe-là
Dans mon sang que la peur gela

Laissât encore ses images,
Je me rassure et me rendors,
Croyant que les vapeurs du corps
Avaient enfanté ces nuages.
Le sommeil ne m'eut pas repris
Que, songeant encore à ta vie,
Tu vins rassurer mes esprits
Qu'on ne te l'avait point ravie.
"Il est vrai, Tircis, me dis-tu,
Qu'on en veut bien à ma vertu".
Là je te vis dans une émeute
Avancer l'épée à la main
Vers un portail qui chut soudain
Et qui t'accabla de sa chute.
De là, ce songe en mon cerveau
Poursuivant toujours son idée,
Je te vis suivre en un tombeau
Par une foule débordée.
Les juges y tenaient leur rang,
L'un d'entr'eux épancha du sang
Qui me jaillit contre la face.
Là tout mon songe s'acheva,
Et ton pauvre ami se leva
Noyé d'une sueur de glace."
Cher Tircis, lorsque mon esprit
D'une souvenance importune
Repense au destin qui t'apprit
Les secrets de mon infortune,
Lorsque je suis le moins troublé,
Tout mon espoir est accablé
De la tempête inévitable
Dont me bat le courroux divin,
Et voici comment son devin
A rendu ta voix véritable.
Ce songe du fatal secret
Où ma première mort fut peinte,

Prédisait le cruel décret
Dont ma liberté fut éteinte.
Ce garçon aux vêtements noirs
Qui semblait sortir des manoirs
Qui ne s'ouvrent qu'à la magie,
Lorsqu'il parla de mon tombeau
Prédisait l'infâme flambeau
Qui consuma mon effigie.
Tircis encore à l'autre fois
Que cette vision suivie,
Par mes regards et par ma voix
L'assura que j'étais en vie,
Se doit assez ressouvenir
Du souci qui le fit venir
Où j'avais commencé ma fuite,
Lorsque sa voix moins que ses pleurs
Me dit ce songe de malheurs
Dont j'attends encore la suite.
Ce songe avec autant de foi
Lui fit voir l'épée et la porte,
Et le peuple alentour de moi
Comme d'une personne morte:
Quand mes faibles bras alarmés
A cinquante voleurs armés
Voulurent présenter l'épée,
Je chus sous un portail ouvert,
Et fus saisi dans le couvert
Où ma bonne foi fut trompée.
Soudain le sieur de Commartin
Qui porte des habits funèbres,
Me fit serrer à Saint-Quentin
Entre les fers et les ténèbres.
Depuis, toujours tout enchaîné,
Soixante archers m'ont amené
Par les bruits de la populace,
Dedans ces ténébreux manoirs

Où ce sang et les juges noirs
M'avaient déjà marqué la place.

Ode VI

Ainsi prophétisa Tircis
Les malheurs que toute une année
Par des accidents si précis
A fait choir sur ma destinée;
La furie de mon destin
Lui parut au même matin
Qu'elle répandit sa bruine,
Car le décret du Parlement
Se donnait au même moment,
Que Tircis songeait ma ruine.
Mon innocence et ma raison
Pour échapper à leur colère
Appelèrent de ma prison
A l'autel d'un dieu tutélaire.
C'est où je trouvai mon support,
C'est où Tircis courut d'abord
Prédire et consoler ma peine.
Nous étions lors tous deux couverts
De ces arbres pour qui mes vers
Ouvrent si justement ma veine.
Nous étions dans un cabinet
Enceint de fontaines et d'arbres,
Son meuble est si clair et si net
Que l'émail est moins que les marbres.
Celui qui l'a fait si poli
Semble avoir jadis démoli
Le grand palais de la lumière,
Et pillant son riche pourpris,
De tout ce glorieux débris
Avoir là porté la matière.
Pour conserver son ornement
Le Soleil le lave et l'essuie,

Car c'est le Soleil seulement
Qui fait le beau temps et la pluie;
Flore y met tant de belles fleurs
Que l'Aurore ne peut sans pleurs
Voir leur éclat qui la surmonte:
C'est à cause de cet affront
Qu'elle montre si peu son front
Et qu'on la voit rougir de honte.
L'odeur de ces fleurs passerait
Le musc de Rome et de Castille,
Et la terre s'offenserait
Qu'on y brûlât de la pastille.
Le garçon qui se consuma
Dans les ondes qu'il alluma,
Voit là tous ses appas renaître,
Et ravi d'un objet si beau,
Il admire que son tombeau
Lui conserve encore son être.
La Nymphé qui lui fait la cour
Le voit là tous les ans revivre,
Car son opiniâtre amour
La contraint encore à le suivre.
Là le Ciel semble avoir pitié
Des longs maux de son amitié,
Et permet parfois au Zéphyre
De la mener à son amant,
Qui respire insensiblement
L'air des flammes qu'elle soupire.
Echo dedans un si beau feu,
Jalouse que le Ciel la voie,
Est invisible et parle peu,
De respect, de honte et de joie.
Ainsi mes esprits transportés
Se trouvent tout déconcertés
Quand une beauté me regarde,
Et mon discours le moins suspect

Trouve toujours ou le respect
Ou la honte qui le retarde.
Quand je vois partir les regards
Des superbes yeux de Caliste,
Qui sont autant de coups de dards
Où nulle qu'elle ne résiste,
Le témoin le plus assuré,
Qui de mon esprit égaré
Montre la passion confuse,
C'est que je ne saurais comment
Le prier d'un mot seulement
Que sa voix ne me le refuse.
Je suivrais l'importun désir
Qui m'en parle toujours dans l'âme,
Et prendrais ici le loisir
De parler un peu de ma flamme;
Mais l'entreprise du tableau
Qui par un cabinet si beau
Commence à promener la Muse,
Me tient dans ce parc enchanté
Où le printemps le plus hâté
Toujours cinq ou six mois s'amuse.
Quand le Ciel lassé d'endurer
Les insolences de Borée
L'a contraint de se retirer
Loin de la campagne azurée,
Que les Zéphyres rappelés
Des ruisseaux à demi gelés
Ont rompu les écorces dures,
Et d'un souffle vif et serein
Du céleste palais d'airain
Ont chassé toutes les ordures,
Les rayons du jour égarés
Parmi des ombres incertaines
Eparpillent leurs feux dorés
Dessus l'azur de ces fontaines.

Son or dedans l'eau confondu,
Avecque ce cristal fondu
Mêle son teint et sa nature,
Et sème son éclat mouvant
Comme la branche au gré du vent
Efface et marque sa peinture.
Zéphyre jaloux du Soleil
Qui paraît si beau sur les ondes,
Traverse ainsi l'état vermeil
De ces allées vagabondes;
Ainsi ces amoureux Zéphyr
De leurs nerfs qui sont leurs soupirs
Renforçant leurs secousses fraîches,
Détournent toujours ce flambeau
Et pour cacher le front de l'eau
Jettent au moins des feuilles sèches.
L'eau qui fuit en les retardant,
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit et s'échappe cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle,
Et pour prix de tous leurs efforts,
Laissant les âmes sur les bords
De cette fontaine superbe,
Dissipent toutes leurs chaleurs
A conserver l'état des fleurs
Et la molle fraîcheur de l'herbe.
C'est où se couche Palémon
Qui triomphe de leur maîtresse,
Et plein d'écume et de limon,
Quand il veut reçoit sa caresse.
Ainsi naguère deux bergers
Ont couru les sanglants dangers
Que l'honneur a mis à l'épée,
Et par un malheur mutuel
Laissent vainqueur de leur duel
Un vilain qui plut à Napée.

Ode VII

Le plus superbe ameublement
Dont le séjour des rois éclate,
L'or semé prodigalement
Sur la soie et sur l'écarlate,
N'eurent jamais rien de pareil
Aux teintures dont le Soleil
Couvre les petits flots de verre.
Quelle couleur peut plaire mieux
Que celle qui contraint les cieux
De faire l'amour avec la terre?
Ce cabinet toujours couvert
D'une large et haute tenture,
Prend son ameublement tout vert
Des propres mains de la Nature,
D'elle de qui le juste soin
Etend ses charités si loin,
Et dont la richesse féconde
Paraît si claire en chaque lieu
Que la providence de Dieu
L'établit pour nourrir le monde.
Tous les blés elle les produit;
Le cep ne vit que de sa force,
Elle en fait le pampre et le fruit
Et les racines et l'écorce.
Elle donne le mouvement
Et le siège à chaque élément,
Et selon que Dieu l'autorise,
Notre destin pend de ses mains,
Et l'influence des humains
Ou leur nuit ou les favorise.
Elle a mis toute sa bonté
Et son savoir et sa richesse
Et les trésors de sa beauté
Sur le Duc et sur la Duchesse.

Elle a fait les heureux accords
Qui joignent leur âme et leur corps.
Bref, c'est elle aussi qui marie
Les Zéphyres avec nos fleurs,
Et qui fait de tant de couleurs
Tous les ans leur tapisserie.
Avec les naturels appas
Dont ce beau cabinet se pare,
La musique ne manque pas
D'y fournir ce qu'elle a de rare.
Ces chantres si tôt éveillés
Qui dorment toujours habillés,
Quand l'Aurore les vient semondre
Lui donnent un si doux salut
Que Saint-Amant avec son luth
Aurait peine de les confondre.
Quand la Princesse y fait séjour,
Ces oiseaux pensent que l'Aurore,
A dessein d'y tenir sa cour,
A quitté les rives du More.
Un saint désir de l'approcher
Les anime et les fait pencher
Des branches qui lui font ombrage,
Et devant ces divinités
Leurs innocentes libertés
Ne craignent rien qui les outrage.
Leurs coeurs se laissent dérober,
Insensiblement ils s'oublient,
Et des rameaux qu'ils font courber
Quelquefois leurs pieds se délient;
Leur petit corps précipité
Se fie en la légèreté
De la plume qui le retarde;
Ils planent sur les ailerons
Et volent aux environs
De Sylvie qui les regarde.

Quand elle écoute leurs chansons,
Leur vaine gloire s'étudie
A réciter quelques leçons
De leur plus douce mélodie.
Chacun d'eux se trouve ravi,
Ils étalent tous à l'envi
Leur trésor caché sous la plume,
Et ces remèdes si plaisants
Qui des soucis les plus cuisants
Détrempent toute l'amertume.
Comme les chantres quelquefois,
D'une complaisance ignorante,
Mignardant et l'oeil et la voix
Devant les beaux yeux d'Amarante,
Leur plaisir et leur vanité
Fait qu'avec importunité
Ils nous prodiguent leurs merveilles,
Et qu'ils chantent si longuement
Que leur concert le plus charmant
Lasse l'esprit et les oreilles,
Ainsi l'entretien d'un rimeur
Enflé des arts et des sciences,
Lorsqu'il se trouve en bonne humeur
Vient à bout de nos patiences,
Et sans qu'on puisse rebuter
Cet instinct de persécuter
Que leur inspire le génie,
Il faut à force de parler
Que leur poumon las de souffler
Fasse paix à la compagnie,
Ainsi ces oiseaux s'attachant
Au dessein de plaire à Sylvie,
Dans les longs efforts de leurs chants
Semblent vouloir laisser la vie;
Leur gosier sans cesse mouvant
Etourdit les eaux et le vent,

Et vaincu de sa violence,
Quoiqu'il veuille se retenir,
Il peut à peine revenir
A la liberté du silence.
Comme ils tâchent à qui mieux mieux
De faire agréer leur hommage,
Leur zèle rend presque odieux
Le tumulte de leur ramage.
Leur bruit est ce bruit de Paris
Lorsqu'une voix de tant de cris
Bénit le Roi parmi les rues
Qu'on le fâche en le bénissant,
Et l'air éclate d'un accent
Qui semble avoir crevé les nues.

Ode VIII

Sur tous le Rossignol outré
Dans son âme encore altérée
N'a jamais pu dire à son gré
Les affronts que lui fit Térée.
Ses poumons sans cesse enflammés
Sont ses vieux soupirs ranimés,
Et ce peu d'esprit qui lui reste
N'est qu'un souvenir éternel
De maudire son criminel
Et l'appeler toujours inceste.
Ce petit oiseau tout penché
Où la Princesse se présente,
Craint d'avoir le gosier bouché,
Le bec clos, la langue pesante,
Et cependant qu'il peut jouir
Du bonheur de se faire ouïr,
Lui raconte son aventure,
Et gazouille soir et matin
Sur les caprices du destin
Qui lui fit changer de nature.

Il a de si divers accès
Dans le long récit de sa honte
Qu'on aura fini mon procès
Quand il aura fini son conte.
Les morts gisants sous Pélion,
Toutes les cendres d'Ilion
N'ont point donné tant de matière
De faire des plaintes aux cieux
Que cet oiseau malicieux
En vomit sur son cimetière.
Ce plaisir reste à son malheur
Que sa voix qui daigne le suivre
Afin de venger sa douleur
La fait continuer de vivre.
Il ne fait pas bon irriter
Celui qui sait si bien chanter;
Car l'artifice de l'envie
Ne saurait trouver un tombeau
D'où son esprit toujours plus beau
Ne revienne encore à la vie.
La cendre de son monument,
Malgré les races ennemies,
Fait revivre éternellement
Son mérite et leurs infamies.
Les vers flatteurs et médisants
Trouvent toujours des partisans:
Le pinceau d'un faiseur de rimes,
S'il est adroit aux fictions,
Aux plus sincères actions
Sait donner la couleur des crimes.
Dieux! que c'est un contentement
Bien doux à la raison humaine
Que d'exhaler si doucement
La douleur que nous fait la haine!
Un brutal qu'on va poursuivant
Dans des soupirs d'air et de vent

Cherche une honteuse allégeance,
Mais la douleur des bons esprits
Qui laisse des soupirs écrits
Guérit avecque la vengeance.
Aujourd'hui dans les durs soucis
Du malheur qui me bat sans cesse,
Si mes sens n'étaient adoucis
Par le respect de la Princesse,
J'écrirais avecque du fiel
Les adversités dont le Ciel
Souffre que les méchants me troublent,
Et quand mes maux m'accableraient
Mes injures redoubleraient
Comme leurs cruautés redoublent.
Peut-être les sanglants auteurs
De tant et de si longs outrages,
Ces infâmes persécuteurs
Verront mourir leurs vieilles rages;
Et si ma fortune à son tour
Permet que je me venge un jour,
N'ai-je point une encre assez noire
Et dans ma plume assez de traits
Pour les peindre dans ces portraits
Qui font horreur à la mémoire?
Mais ici mes vers glorieux
D'un objet plus beau que les anges,
Laissent ce soin injurieux
Pour s'occuper à des louanges.
Puisque l'horreur de la prison
Nous laisse encore la raison,
Muses, laissons passer l'orage.
Donnons plutôt notre entretien
A louer qui nous fait du bien
Qu'à maudire qui nous outrage.
Et mon esprit voluptueux
Souvent pardonne par faiblesse,

Et comme font les vertueux
Ne s'aigrit que quand on le blesse.
Encore dans ces lieux d'horreur
Je ne sais quelle molle erreur
Parmi tous ces objets funèbres
Me tire toujours au plaisir,
Et mon oeil qui suit mon désir
Voit Chantilly dans ces ténèbres.
Au travers de ma noire tour
Mon âme a des rayons qui percent
Dans ce parc que les yeux du jour
Si difficilement traversent,
Mes sens en ont tout le tableau,
Je sens les fleurs au bord de l'eau,
Je prends le frais qui les humecte,
La Princesse s'y vient asseoir,
Je vois comme elle y va le soir
Que le jour fuit et la respecte.
Les oiseaux n'y font plus de bruit,
Le seul roi de leur harmonie
Qui touche un luth en pleine nuit
Demeure en notre compagnie;
Et laissant ses vieilles douleurs
Dans la lumière et les chaleurs
Que la fuite du jour emporte,
Il concerte si sagement
Qu'il semble que le jugement
Lui forme des airs de la sorte.

Ode IX

"Moi qui chante soir et matin
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où je vois ce riche butin
Qu'elle prend au rivage More,
L'or, les perles et les rubis
Dont ses flammes et ses habits

Ont jadis marqué la Cigale,
Et tout ce superbe appareil
Qu'elle dérobaît au Soleil
Pour se faire aimer à Céphale,
Je vis un jour ensevelis
Devant la reine d'Amathonte
Tous les oeillets et tous les lys
Que la terre cachait de honte,
Car je chantai l'hymne du prix
Qui fit voir que devant Cypris
Toute autre beauté comparée
Si peu les siennes égalait
Qu'un enfant connut qu'il fallait
Lui donner la pomme dorée.
Tous les jours la reine des bois
Devant mes yeux passe et repasse,
Et souvent pour ouïr ma voix
Se détourne un peu de la chasse;
Souvent qu'elle se va baigner
Où rien ne l'ose accompagner
Que ses Dryades vagabondes,
J'ai tout seul cette privauté
De voir l'éclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air et de l'onde.
Mais j'atteste l'air et les cieux
Dont je tiens la voix et la vie,
Que mon jugement et mes yeux
Aiment mieux mille fois Sylvie.
Un de ses regards seulement
Qui partent si nonchalamment,
Donne à mes chansons tant d'amorce
Et de si douces vanités
Que les autres divinités
N'en jouissent plus que de force.
Si mes airs cent fois récités
Comme l'ambition me presse,

Mêlent tant de diversités
Aux chansons que je vous adresse,
C'est que ma voix cherche des traits
Pour un chacun de vos attraits;
Mais c'est en vain qu'elle se pique
De satisfaire à tous vœux,
Car le moindre de vos cheveux
Peut tarir toute ma musique.
Quand ma voix qui peut tout ravir
Réussirait à vous complaire,
Le soin que j'ai de vous servir
Tâche en vain de me satisfaire;
Je crois que mes airs innocents
Au lieu d'avoir flatté vos sens
Leur ont donné de la tristesse,
Et que mes accents enroués
Au lieu de les avoir loués
Ont choqué leur délicatesse.
Quand la nuit vous ôte d'ici
Et que ses ombres coutumières
Laissent ce cabinet noirci
De l'absence de vos lumières,
Aussitôt j'ois que le Zéphyr
Me demande avec un soupir
Ce que vous êtes devenue,
Et l'eau me dit en murmurant
Que je ne suis qu'un ignorant
De vous avoir si peu tenue.
O Zéphyres! ô chères eaux!
Ne m'en imputez point l'injure:
J'ai chanté tous les airs nouveaux
Que m'apprit autrefois Mercure;
Mais que ma voix dorénavant
N'approche ni ruisseau ni vent,
Que l'air ne porte plus mes ailes,
Si dans le printemps avenir

Je n'ai de quoi l'entretenir
De dix mille chansons nouvelles."
Ainsi finit ses tons charmeurs
L'oiseau dont le gosier mobile
Souffle toujours à nos humeurs
De quoi faire mourir la bile,
Et brûlant après son dessein,
Il ramasse dedans son sein
Le doux charme des voix humaines,
La musique des instruments
Et les paisibles roulements
Du beau cristal de nos fontaines.
Comme en la terre et par le ciel
De petites mouches errantes
Mêlent pour composer leur miel
Mille matières différentes,
Formant ses airs qui sont ses fruits,
L'oiseau digère mille bruits
En une seule mélodie.
Et selon le temps de sa voix,
Tous les ans le parc une fois
Le reçoit et le congédie.

Ode X

Rossignol, c'est assez chanté,
Ce parc est désormais trop sombre,
Je trouve Apollon rebuté
D'écrire si longtemps à l'ombre.
Ces lieux si beaux et si divers
Méritent chacun tous les vers
Que je dois à tout le volume;
Mais je sens croître mon sujet,
Et toujours un plus grand objet
Se vient présenter à ma plume.
Je sais qu'un seul rayon du jour
Mériterait toute ma peine,

Et que ces étangs d'alentour
Pourraient bien engloutir ma veine;
Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque feuille et chaque couleur
Dont nature a marqué ces marbres,
Mérite tout un livre à part,
Aussi bien que chaque regard
Dont Sylvie a touché ces arbres.
Mais les myrtes et les lauriers
De tant de beautés de sa race
Et de tant de fameux guerriers
Me demandent déjà leur place.
Saints rameaux de Mars et d'Amour,
En quel si reculé séjour
Vous plaît-il que je vous apporte?
C'est pour vous, immortels rameaux,
Que j'abandonne ces ormeaux
Et foule aux pieds leur feuille morte.
Pour vous je laisse auprès de moi
Une loge aujourd'hui déserte,
Que jadis pour l'amour d'un roi
Ces arbres ont ainsi couverte.
Sous ce toit loin des courtisans
De qui les soupçons médisants
N'ont jamais appris à se taire,
Alcandre a mille fois goûté
Ce qu'un prince a de volupté
Quand il trouve un lieu solitaire.
Je dirais les secrets moments
Des faveurs, des feintes malices
Dont le caprice des amants
Forme leur plainte et leurs délices;
Mais si l'oeil de Sylvie un jour
De cette lecture d'amour
Avait surpris son innocence,
Ma prison me serait trop peu,

Lors faudrait-il dresser le feu
Dont on veut punir ma licence.
Suivant le vertueux sentier
Où mon juste dessein m'attire,
Je laisse à gauche ce quartier
Pour le Faune et pour le Satyre;
Or quelque si pressant dessein
Qui m'enflamme aujourd'hui le sein,
Quelque vanité qui m'appelle,
Ce serait un péché mortel
Si je ne visitais l'autel
Etant si près de la chapelle.
Que ces arbres sont bien ornés!
Je suis ravi quand je contemple
Que ces promenoirs sont bornés
Des sacrés murs d'un petit temple.
Ici loge le Roi des Rois:
C'est ce Dieu qui porta la Croix
Et qui fit à ces bois funèbres
Attacher ses pieds et ses mains
Pour délivrer tous les humains
Du feu qui vit dans les ténèbres.
Son Esprit par tout se mouvant
Fait tout vivre et mourir au monde.
Il arrête et pousse le vent,
Et le flux et reflux de l'onde,
Il ôte et donne le sommeil,
Il montre et cache le Soleil.
Notre force et notre industrie
Sont de l'ouvrage de ses mains,
Et c'est de lui que les humains
Tiennent race et biens et patrie.
Il a fait le tout du néant,
Tous les anges lui font hommage,
Et le nain comme le géant
Porte sa glorieuse image;

Il fait au corps de l'univers
Et le sexe et l'âge divers;
Devant lui c'est une peinture
Que le ciel et chaque élément,
Il peut d'un trait d'oeil seulement
Effacer toute la nature.
Tous les siècles lui sont présents,
Et sa grandeur non mesurée
Fait des minutes et des ans
Même trace et même durée.
Son Esprit partout épandu,
Jusqu'en nos âmes descendu,
Voit naître toutes nos pensées;
Même en dormant nos visions
N'ont jamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparavant tracées.
Ici, Muses, à deux genoux
Implorons sa divine grâce
D'imprimer toujours devant nous
Les marques d'une heureuse trace:
C'est elle qui nous doit guider
Depuis celui qui vint fonder
La première Croix dans la France
Jusqu'à sa race qui promet
De la planter chez Mahomet
Avec la pointe de sa lance.
C'est où mon esprit enchaîné
Goûtera par un long étude
L'aise que prend mon coeur bien né
Quand il combat l'ingratitude;
Et si j'ai bien loué les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oiseaux
Qui ne songent point à me plaire,
Lysis qui songe à mon ennui
Verra sur sa race et sur lui
Ma reconnaissance exemplaire.

Il faudrait que ce devancier,
Le plus vieux que je veux produire,
Eût bien enrouillé son acier
Si je ne le faisais reluire;
Mais les livres et les discours
Ont si bien conservé le cours
De cette véritable gloire,
Que je ferai de mauvais vers
Si vos titres les plus couverts
Ne font éclat en la mémoire.

XI. Lettre de Théophile à son frère

Mon frère, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure
Et toi qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure,
Ami ferme, ardent, généreux,
Que mon sort le plus malheureux
Pique d'aventure à le suivre,
Achève de me secourir:
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.
Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon espérance morte,
Quand mes juges et mes amis
T'auront tous refusé la porte,
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma tête
Entre mon salut et ma mort,
Il faut enfin que la tempête
M'ouvre le sépulcre ou le port.
Mais l'heure, qui la peut savoir!
Nos malheurs ont certaines courses
Et des flots dont on ne peut voir
Ni les limites ni les sources.

Dieu seul connaît ce changement;
Car l'esprit ni le jugement
Dont nous a pourvus la nature,
Quoique l'on veuille présumer
N'entend non plus notre aventure
Que le secret flux de la mer.
Je sais bien que tous les vivants,
Eussent-ils juré ma ruine,
N'aideront point mes poursuivants
Malgré la volonté divine.
Tous leurs efforts sans son aveu
Ne sauraient m'ôter un cheveu.
Si le Ciel ne les autorise
Ils nous menacent seulement;
Eux ni nous de leur entreprise
Ne savons pas l'événement.
Cependant je suis abattu,
Mon courage se laisse mordre,
Et d'heure en heure ma vertu
Laisse tous mes sens en désordre.
La raison avec ses discours
Au lieu de me donner secours
Est importune à ma faiblesse,
Et les pointes de la douleur,
Même alors que rien ne me blesse,
Me changent et voix et couleur.
Mon sens noirci d'un long effroi
Ne se plaît qu'en ce qui l'attriste,
Et le seul désespoir chez moi
Ne trouve rien qui lui résiste.
La nuit mon somme interrompu,
Tiré d'un sang tout corrompu,
Me met tant de frayeurs dans l'âme
Que je n'ose bouger mes bras
De peur de trouver de la flamme
Et des serpents parmi mes draps.

Au matin mon premier objet
C'est la colère insatiable
Et le long et cruel projet
Dont m'attaquent les fils du Diable;
Et peut-être ces noirs Lutins
Que la haine de mes destins
A trouvé si prompts à me nuire,
Vaincus par des démons meilleurs,
Perdent le soin de me détruire
Et soufflent leur tempête ailleurs.
Peut-être, comme les voleurs
Sont quelquefois lassés de crimes,
Les ministres de mes malheurs
Sont las de déchiffrer mes rimes;
Quelque reste d'humanité,
Voyant l'injuste impunité
Dont on flatte la calomnie,
Peut-être leur bat dans le sein
Et s'oppose à leur félonie
Dans un si barbare dessein.
Mais quand il faudrait que le Ciel
Mêlât sa foudre à leur bruine,
Et qu'ils auraient autant de fiel
Qu'il leur en faut pour ma ruine,
Attendant ce fatal succès
Pourquoi tant de fiévreux accès
Me feront-ils pâlir la face,
Et si souvent hors de propos,
Avecque des sueurs de glace,
Me troubleront-ils le repos?
Quoique l'implacable courroux
D'une si puissante partie
Fasse gronder trente verrous
Contre l'espoir de ma sortie,
Et que ton ardente amitié
Par tous les soins de la pitié

Que te peut fournir la nature
Te rende en vain si diligent
Et ne donne qu'à l'aventure
Tes pas, tes écrits et ton argent,
J'espère toutefois au Ciel:
Il fit que ce troupeau farouche
Tout prêt à dévorer Daniel
Ne trouva ni griffe ni bouche.
C'est le même qui fit jadis
Descendre un air de Paradis
Dans l'air brûlant de la fournaise
Où les saints parmi les chaleurs
Ne sentirent non plus la braise
Que s'ils eussent foulé des fleurs.
Mon Dieu, mon souverain recours
Peut s'opposer à mes misères,
Car ses bras ne sont pas plus courts
Qu'ils étaient au temps de nos pères.
Pour être si prêt à mourir
Dieu ne me peut pas moins guérir:
C'est des afflictions extrêmes
Qu'il tire la prospérité,
Comme les fortunes suprêmes
Souvent le trouvent irrité.
Tel de qui l'orgueilleux destin
Brave la misère et l'envie,
N'a peut-être plus qu'un matin
Ni de volupté ni de vie.
La Fortune qui n'a point d'yeux,
Devant tous les flambeaux des cieux
Nous peut porter dans une fosse;
Elle va haut, mais que sait-on
S'il fait plus sûr dans son carrosse
Que dans celui de Phaéton?
Le plus brave de tous les rois
Dressant un appareil de guerre

Qui devait imposer des lois
A tous les peuples de la terre,
Entre les bras de ses sujets,
Assuré de tous les objets
Comme de ses meilleurs gardes,
Se vit frapper mortellement
D'un coup à qui cent hallebardes
Prenaient garde inutilement.
En quelle plage des mortels
Ne peut le vent crever la terre?
En quel palais et quels autels
Ne se peut glisser le tonnerre?
Quels vaisseaux et quels matelots
Sont toujours assurés des flots?
Quelquefois des villes entières
Par un horrible changement
Ont rencontré leurs cimetières
En la place du fondement.
Le sort qui va toujours de nuit,
Enivré d'orgueil et de joie,
Quoiqu'il soit sagement conduit
Garde malaisément sa voie.
Ah! que les souverains décrets
Ont toujours demeuré secrets
A la subtilité de l'homme!
Dieu seul connaît l'état humain:
Il sait ce qu'aujourd'hui nous sommes,
Et ce que nous serons demain.
Or selon l'ordinaire cours
Qu'il fait observer à nature,
L'astre qui préside à mes jours
S'en va changer mon aventure.
Mes yeux sont épuisés de pleurs,
Mes esprits, usés des malheurs,
Vivent d'un sang gelé de craintes.
La nuit trouve enfin la clarté,

Et l'excès de tant de contraintes
Me présage ma liberté.
Quelque lac qui me soit tendu
Par de si subtils adversaires,
Encore n'ai-je point perdu
L'espérance de voir Boussères;
Encore un coup le dieu du jour
Tout devant moi fera sa cour
Aux rives de notre héritage,
Et je verrai ses cheveux blonds
Du même or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.
Je verrai ces bois verdissants
Où nos îles et l'herbe fraîche
Servent aux troupeaux mugissants
Et de promenoir et de crèche;
L'Aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le jour;
Je verrai l'eau qui les abreuve
Et j'orrai plaindre les graviers
Et répartir l'écho du fleuve
Aux injures des mariniers.
Le pêcheur en se morfondant
Passe la nuit dans ce rivage
Qu'il croît être plus abondant
Que les bords de la mer sauvage;
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'un teston est souvent le prix
Dont il laisse vider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Déchire parfois la tirasse
Et n'en paye pas la façon.
S'il plaît à la bonté des cieux
Encore une fois à ma vie
Je paîtrai ma dent et mes yeux
Du rouge éclat de la pavie;

Encore ce brugnon muscat
Dont le pourpre est plus délicat
Que le teint uni de Caliste,
Me fera d'un oeil ménager
Etudier dessus la piste
Qui me l'est venu ravager.
Je cueillerai ces abricots,
Les fraises à couleur de flammes
Où nos bergers font des écots
Qui seraient ici bons aux dames,
Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais su baiser l'écorce,
Et ces jaunes muscats si chers
Que jamais la grêle ne force
Dans l'asile de nos rochers.
Je verrai sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entrouvertes,
Où le ciel comme à ses lauriers
Garde toujours des feuilles vertes;
Je verrai ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur.
Je reverrai fleurir nos prés,
Je leur verrai couper les herbes;
Je verrai quelque temps après
Le paysan couché sur les gerbes;
Et comme ce climat divin
Nous est très libéral de vin,
Après avoir rempli la grange
Je verrai du matin au soir
Comme les flots de la vendange
Ecumeront dans le pressoir.

Là d'un esprit laborieux
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains et des yeux
A tout le revenu prend garde.
Il connaît d'un exact soin
Ce que les prés rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laines,
Et sait mieux que les vieux paysans
Ce que la montagne et la plaine
Nous peuvent donner tous les ans.
Nous cueillerons tout à moitié
Comme nous avons fait encore,
Ignorants de l'inimitié
Dont une race se dévore;
Et frères et soeurs et neveux,
De mêmes soins, de mêmes vœux
Flattant une si douce terre,
Nous y trouverons trop de quoi,
Y dût l'orage de la guerre
Ramener le canon du Roi.
Si je passais dans ce loisir
Encore autant que j'ai de vie,
Le comble d'un si cher plaisir
Bornerait tout mon envie.
Il faut qu'un jour ma liberté
Se lâche en cette volupté;
Je n'ai plus de regret au Louvre.
Ayant vécu dans ces douceurs,
Que la même terre me couvre
Qui couvre mes prédécesseurs.
Ce sont les droits que mon pays
A mérités de ma naissance,
Et mon sort les aurait trahis
Si la mort m'arrivait en France.
Non, non, quelque cruel complot
Qui de la Garonne et du Lot

Veuille éloigner ma sépulture,
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature,
Ni résigner mon âme à Dieu.
L'espérance ne confond point;
Mes maux ont trop de véhémence,
Mes travaux sont au dernier point,
Il faut que mon repos commence.
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance!
Ils m'ont vu lâchement soumis
Contrefaire une repentance
De ce que je n'ai point commis.
Ah! que les cris d'un innocent,
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouvent malaisément l'accent
Dont ces âmes de fer se percent!
Leur rage dure un an sur moi
Sans trouver ni raison ni loi
Qui l'apaise ou qui lui résiste;
Le plus juste et le plus chrétien
Croit que sa charité m'assiste
Si sa haine ne me fait rien.
L'énorme suite de malheurs!
Dois-je donc aux races meurtrières
Tant de fièvres et tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prières,
Pour passer mes nuits sans sommeil,
Sans feu, sans air et sans Soleil,
Et pour mordre ici les murailles?
N'ai-je encore souffert qu'en vain?
Me dois-je arracher les entrailles
Pour souler leur dernière faim?
Parjures infracteurs des lois,
Corrupteurs des plus belles âmes,

Effroyables meurtriers des rois,
Ouvriers de couteaux et de flammes,
Pâles prophètes de tombeaux,
Fantômes, loup-garoux, corbeaux,
Horrible et venimeuse engeance:
Malgré vous, race des enfers,
A la fin j'aurai la vengeance
De l'injuste affront de mes fers.
Derechef, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure
Et qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure,
Rare frère, ami généreux,
Que mon sort le plus malheureux
Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir:
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

Appendice. Poésies de Théophile ou qui lui ont été attribuées et qu'il n'a pas recueillies dans ses oeuvres

1. Poésies publiées avant sa mort

I

In Gabrielis Roberti opera
Qui misces Violisque Rosas unaque Hyacinthis
Lilia, puniceis, teque Amaranthe crocis
Num Caestum Veneris, num peplum Palladis ornas?
Utrumvis optes fiet utrumque tibi
Scilicet ut virtutis opus caneres et Amoris
Ingenium faelix utraque Diva dedit.

II

A un marquis
Satire
Marquis, comment te portes-tu?
Comme quoi passes-tu la vie?

Si tu n'as aujourd'hui f... tu
Ces vers t'en donneront envie.
Es-tu gaillard? Es-tu dispos?
T'aperçois-tu que tu guérisses?
Ce c...llon est-il plus si gros?
Sens-tu du mal lorsque tu pisses?
Je n'ai connu jamais garçon
Si amoureux de la débauche;
Je t'aime bien de la façon,
L'aze f...te qui ne chevauche.
N'étant plus si fort ni si beau,
Selon le cours de la nature,
Ton esprit au lieu du bordeau
Discourra de la sépulture.
Mais que sert-il tant de rêver
En méditation si froide
Tant que Dieu nous veut conserver
Les nerfs souples et le v. roide?

III

Contre une vieille

Stances

Cette vieille qui des tombeaux
Chasse les vers et les corbeaux,
Naquit cent avant la guerre
Du fameux siège d'Ilion
Et avant que Deucalion
N'eût encor repeuplé la terre.
Un jour cette vilaine-là
Dans un bénitier distilla
Les pleurs de son oeil hypocrite,
Depuis le diable qui la vit
Craignant de gagner mal au v.
N'osa toucher à l'eau bénite.
Cette vesse quand on la ...ut
Découle de sueur partout,
Elle rote, pète et se mouche.

Si parfois elle vesse aussi
On ne sait lequel a vessi
Du cul, du nez ou de la bouche.
Son ...tre jaune, vert et bleu
De morve, de colle et de gleu,
Sentait le souffre et le bitume
Qui découlait sur mes ...llons
Comme deux pestilents caillons
Qui jaillissent d'un apostume.
Son c. vilain, baveux, suant,
Et plus que le retrait puant,
Ciselé de la cicatrice,
De chaude pisse et de poulains
Et de mille chancres malins
Qui percent jusqu'à la matrice.
Mille morpions rangés aux bords,
Tous plats battus et demi-morts,
Tenaient leur général concile
Pour ronger l'onguent vérolé
Qui leur a quatre fois volé
Le poil qui leur servait d'asile.

IV

Elégie

Bien que jamais Amour ne m'ait montré sa flamme
Et que même vos yeux n'aient point touché mon âme,
Voyant tant de beauté je ne peux m'empêcher
D'écrire à ce sujet, vous en dût-il fâcher.
Je sais qu'une louange indignement écrite
Offense son objet et fait honte au mérite,
Que la faveur d'un sot se doit désavouer
Et qu'un mauvais esprit ne sait jamais louer;
Et pour dire le vrai je ne suis point si vain
De croire qu'on m'estime assez bon écrivain,
Digne de consacrer une oeuvre à la mémoire
De qui notre vertu peut tirer de la gloire,
Et ne me vante point qu'avec présomption

D'un vent qui puisse atteindre à sa perfection:
Je la connais trop haute et crois qu'elle me passe
D'autant qu'on voit le ciel plus haut que le Parnasse.
L'objet de ma pensée est trop loin de mes yeux
Qui ne pénètrent point la nature des dieux.
Comme on ne voit jamais la vertu toute nue
Je ne vois rien de vous qu'au travers d'une nue,
Aux rais de ce soleil ma vue s'évanouit,
Plus je pense approcher, plus elle s'éblouit.

V

Epigramme

Corsaille d'un seul fils fut mère,
Qui mort étant mis au cercueil,
Toute la Cour en fut en deuil,
Car chacun s'en pensait le père.

VI

Autre

Cet enfant, ô Parques sévères,
Était le plus grand des humains
S'il eût pu échapper vos mains,
Car il avait plus de cent pères.
Il ne fallait se tourmenter
D'assembler les États en France:
Cet enfant seul en leur absence
Les pouvait tous représenter.

VII

Autre épigramme par Philis

Je perds mon temps et mes discours
De vous raconter mes amours
Et la rigueur de mon martyre.
Mon désir ne se peut borner:
Je veux ce que je n'ose dire
Et ce que n'osez me donner.

VIII

Sonnet

Je songeais que Philis des enfers revenue,

Belle comme elle était à la clarté du jour,
Voulait que son fantôme encore fît l'amour
Et que comme Ixion j'embrassasse une nue.
Son ombre dans mon lit se glissa toute nue
Et me dit: "Cher Tircis, me voici de retour,
Je n'ai fait qu'embellir en ce triste séjour
Où depuis ton départ le sort m'a retenue.
Je viens pour rebaiser le plus beau des amants,
Je viens pour remourir dans tes embrassements".
Alors, quand cette idole eut abusé ma flamme,
Elle me dit: "Adieu, je m'en vais chez les morts.
Comme tu t'es vanté d'avoir ...tu mon corps,
Tu te pourras vanter d'avoir ...tu mon âme".

IX

Sonnet

Saturne aime le Ciel et Jupin son tonnerre,
Juno les coeurs hautains, Cyprine les ébats,
Mercure les discours, Mars les cruels combats,
Diane les forêts, Cérès toute la terre,
Neptune son trident, Bacche son vert lierre,
Minerve la sagesse et Pluton les lieux bas,
Vulcain le feu ardent, Mégère les débats,
Flore les belles fleurs que Printinne desserre,
Pan se plaît dans les bois et Priape aux jardins,
Palès aime les près et Thémis les humains,
Phébus sa douce lyre et Cupidon ses flèches,
Les Parques leurs fuseaux, la Lune son éclat,
Hercule ses labeurs, les ...teurs toutes brèches,
Et Lyse n'aime rien que mon v. délicat.

X

Epigramme

Puisque, comme tu dis, Pilame,
Les vers que tu fais sont dorés,
Il ne leur reste que la flamme
Pour les rendre tout épurés.

XI

Sur la mort de Durand et des deux Siti, frères

Sonnet

C'est un supplice doux et que le Ciel avoue,
On orra toujours dire à la postérité
Que c'est le châtiment qu'un traître a mérité
Et la fin misérable où lui-même se voue.
Heureux qui vous chérit, bienheureux qui vous loue,
Le sort doit travailler à sa prospérité,
Mais ces lâches ingrats qui vous ont irrité
Doivent ainsi périr et sécher sur la roue.
J'ai vu ces criminels en leur suprême sort,
J'ai vu les fers, les feux, les bourreaux et la mort:
Mon âme en les voyant bénit votre bon ange.
Le peuple à cet objet a prié Dieu pour vous.
Même les patients ont trouvé bien étrange
D'avoir eu la faveur d'un traitement si doux.

XII

Sonnet

Philis, tout est ...tu, je meurs de la vérole;
Elle exerce sur moi sa dernière rigueur:
Mon v. baisse la tête et n'a point de vigueur,
Un ulcère puant a gâté ma parole.
J'ai sué trente jours, j'ai vomi de la colle,
Jamais de si grands maux n'eurent tant de longueur,
L'esprit le plus constant fût mort à ma longueur,
Et mon affliction n'a rien qui la console.
Mes amis plus secrets ne m'osent approcher,
Moi-même, en cet état, je ne m'ose toucher;
Philis, le mal me vient de vous avoir ...tue.
Mon Dieu, je me repens d'avoir si mal vécu:
Et si votre courroux à ce coup ne me tue,
Je fais vœu désormais de ne ...tre qu'en cul.

XIII

Chanson en dialogue

Dem. Quelle fièvre avez-vous, Pâquette,
Qui vous rend le teint si défait?

Rép. C'est le désir d'une brayette
Dont je ne puis avoir l'effet.
Dem. Certes vous êtes maigre et jaune,
Je ne sais pas que demandez.
Rép. Un gros v. long comme un quart d'aune.
Prêtez-le moi si vous l'avez.
Dem. Mais quoi? vous n'êtes point honteuse
De dire ainsi votre appétit?
Rép. Homme goulû, femme f...euse,
Ne désirent rien de petit.
Dem. Si vous voyez quelque v. mince,
Voudriez-vous pas bien l'approcher?
Rép. Quand ce serait celui d'un prince
Je ne voudrais pas le toucher.
Dem. De quelque valet l'accointance
Serait-ce bien votre désir?
Rép. Oui s'il le fait d'obéissance
Et le refait pour le plaisir.
Dem. Vous avez la fesse soudaine
Alors qu'on vous presse le flanc?
Rép. Le cul sans cesse me démène
Comme l'aiguille d'un cadran.
Dem. Qui vous voit la mine si froide
Ne vous croit point le cul si chaud.
Rép. C'est au c. qu'il faut un v. roide,
Ce n'est point au front qu'il le faut.

XIV

Epigramme

Je ne vis onc femme si froide
Et je crois qu'on n'en saurait voir;
Vous lui montrez votre v. roide
Et la...utez sans l'émouvoir.

XV

Dialogue

Dem. Qui est ce corps que mille enfants en deuil
S'en vont pleurant le menant au cercueil?

Rép. C'est Picholin que ses veuves pleurantes
Vont conduisant sous ces voûtes relentes.
Dem. Les veuves, non les filles? Rép. Veuves, car Picholin
Pouvait bien chevaucher sans laisser d'orphelin;
Il fut bougre parfait et même jusqu'aux chattes
Il les a enfilées en dépit de leurs pattes.
Et afin que tu croies que je ne suis pas menteur,
Si tu ne sors d'ici il te...tra, lecteur.

XV

Satire

Que mes jours ont un mauvais sort!
Que ma planète est mal logée!
Que la fortune est enragée
De me persécuter de la sorte!
L'on ne me voit point rire aux farces,
Je n'aime ni bals ni chansons,
Foutre des culs et des garçons,
Maugrébieu, des cons et des garces.
L'un me dit: ta femme chevauche.
Je viens de perdre mon argent,
J'ai fait rencontre d'un sergent,
Et j'ai vu le croissant à gauche.
Je me fâche et me plains de tout,
Tout ce que je vois m'importune;
Ventre-bleu, le destin me...ut,
J'enrage contre la fortune.
Je pisse le verre et le feu,
Je ne crache que de la colle,
Je n'ai pas presque un cheveu:
Ah! ventre-bleu, j'ai la vérole.
J'ai la gravelle dans les reins,
Je ne trouve plus qui je foute,
Et la sainte ampoule de Reims
Tarirait plus tôt que ma goutte.
A cinquante ans un homme est mort,
Ce n'est plus rien que pourriture:

Morbleu, les destins nous font tort,
...tre d'eux et de la nature!

XVII

Epigramme d'une femme qui avait un v. à la joue
C'est un caprice de nature
De vous avoir mis la figure
D'un v. à côté du menton;
Si j'eusse été, belle, à sa place,
Sans vous incommoder de face,
Je vous l'eusse mis dans le c.

XVIII

De Cilise
O mon Dieu! qu'elle est bien apprise!
Qu'elle forme bien tous ses pas!
La voyez-vous point? c'est Cilise,
Qui ne marche que par compas.
L'on dirait à son apparence,
Quand quelqu'un la vient saluer
Et qu'elle fait la révérence,
Qu'elle ne peut se remuer.
Mais quand on lui donne d'un branle
En l'absence de son cocu,
Vous diriez, comme elle se branle,
Qu'elle a des épines au cul.

XIX

Remède approuvé pour les filles
Recipe virgam hominis
Cum duobus testiculis
Gros, durs et longs et pleins d'humeur,
Pris dans le soupirail du coeur.
Virga rigide figatur,
Pro una vice in die,
Deux ou trois fois iteretur,
Soir et matin Quotidie.

XX

Epigramme d'un impuissant

Un gros abbé se laissait en sa couche
Tâter le v. aux mains d'une nonnain,
Mais son engin demeurerait sous sa main
Sans se mouvoir tout ainsi qu'une souche.
Cette nonnain qui n'avait point de trêve,
Voyant son vit demeurer ainsi plat,
Lui dit: Monsieur dites Magnificat,
Quand on le dit tout le monde se lève.

XXI

Ode

Plein d'ardeur et d'obéissance
Envers la majesté d'Amour,
Et maîtrisé de la puissance
Du plus doux objet de la Cour,
J'ai quitté le plaisant séjour
Où le Ciel me donna naissance.
Les près, les arbres, les fontaines
N'ont pour moi rien de gracieux,
Je trouve leurs amorces vaines
Et ne puis détourner mes yeux
De cet objet délicieux
D'où l'Amour fait venir nos peines.
Autrefois j'aimais la lumière,
Et lorsqu'un beau Soleil riant
Couvrait l'azur d'une rivière
Des richesses de l'Orient,
Je saluais tout en priant
Les rais de sa clarté première;
Mais depuis une douce flamme
Dont Amour m'est venu saisir,
J'ai changé les vœux de mon âme:
Un plus bel astre est mon désir,
Et l'objet de tout mon plaisir
Sont les yeux d'une belle dame.
Autrefois j'aimais la peinture
Et l'émail des vives couleurs

Dont la terre a sa couverture
Quand l'Aurore avec ses pleurs
Baigne le sein de tant de fleurs
Que lui présente la Nature;
Maintenant ce plaisir sauvage
M'est plus aigre que mon tourment,
Je hais les fleurs d'un jardinage,
Et depuis que je fus amant
Je n'aimai plus tant seulement
Que les lys de ce beau visage.
O déserts je vous abandonne,
Votre séjour est trop hideux,
L'horreur de vos forêts m'étonne.
C'est dans la Cour où je me veux,
Et c'est, ô Reine de mes yeux,
A vos beautés que je me donne.

XXII

Au sieur Hardy
Coutumier de courre une plaine
Qui s'étend par tout l'univers,
J'entends à composer des vers
Trois milliers tout d'une haleine,
HARDY, dont les lauriers féconds
Font ombre à tant de doctes têtes
Que les plus grands de nos poètes
S'honorent d'être tes seconds,
Jamais ta veine ne s'amuse
A couler un sonnet mignard,
Détestant la pointe et le fard
Qui rompt les forces à la Muse.
Que c'est peu d'ouïr Cupidon
En sonnets mollement s'ébattre
Au prix de voir sur le théâtre
Le désespoir de ta Didon.
J'aime Renaud et Théagène,
J'en aime encor un million,

Mais plus qu'un livre d'Ilion
Achille mort dessus ta scène.
Je marque entre les beaux esprits
Malherbe, Bertaut et Porchères
Dont les louanges me sont chères
Comme j'adore leurs écrits.
Mais à l'air de tes tragédies
On verrait failli leur poumon,
Et comme glace du Strymon
Seraient leurs veines refroidies.
Tu parais sur ces arbrisseaux
Tel qu'un grand pin de Silésie,
Qu'un océan de poésie
Parmi ces murmurants ruisseaux.
Les envieux de ton estime
Te donnent peu de sentiment,
L'ignorance est le châtiment
Comme la cause de ce crime.
HARDY, contre ces faux abois
Toutes leurs Muses inégales
Tu feras voir comme cigales
Se crever en leur propre voix.

XXIII

A Monsieur de Ligonde
Pense à l'honneur de ta maison,
Pense à toi-même et sans remise,
Crois-moi, dégage ta raison
De la fripière où tu l'as mise.
Fors ton coeur dont elle s'empare
Et la ruse de l'avoir pris,
Ce qu'elle peut avoir de rare
Mérite à peine tes mépris.
Ne sois donc plus rétif à croire
Qui te conseille sagement,
Ou je dirai que tu fais gloire
D'avoir perdu le jugement.

XXIV

Epitaphe

A tort l'âme nous est ravie,
Car par un supposé malheur
Vous êtes morte de douleur
Me croyant n'être pas en vie:
D'amour, courant après mes pas,
Vous entrâtes chez le trépas.
Puisque ma vie en est complice,
Que pour moi vous touchez la mort,
Je devrais éprouver le sort
De mon imaginé supplice:
Je vivrais avec vous là-bas,
Où je meurs pour n'y être pas.

XXV

A de bons musiciens qui avaient chanté à de sottes gens

Epigramme

Orphée avait ainsi la voix
Captivant la troupe brutale,
Et ce qu'il fit dedans le bois
Vous l'avez fait dans cette salle.

XXVI

Autre épigramme

Enfants, buvons à qui mieux mieux
Sans crainte de gâter nos yeux:
Le Soleil boit le sel et l'onde
Sans faire jamais un repas
Qu'il ne soit ivre, et n'est-il pas
Le plus bel oeil de tout le monde?
Crainte de vous charger le coeur
Du jus sacré de ma liqueur,
Compagnons ne quittez le verre.
Le Soleil en fait bien autant:
Car après qu'il a bu d'autant
Il rend gorge au sein de la terre.

XXVII

Sur la centaure du sieur Jean Baptiste Andreini, dit Lélie
Si ma veine rude et pesante
Dans les vers qu'elle te présente
S'attache indignement au front de ton esprit,
Tes propres vers y sont complices
Où j'ai trouvé tant de délices
Que leurs enchantements m'ont dérobé l'esprit.
Sache que c'est avecque honte
Que ma petite offrande monte
Sur l'autel où je viens rendre hommage à tes vers,
Car ils montreront ma folie
Non seulement par l'Italie
Mais dans tous les climats qui sont en l'univers.

XXVIII

Bacchus
Avant que je parusse au jour
Encore le petit Amour
N'avait pas le secret de bien charmer les âmes;
Les hommes ni les dieux n'aimaient que mollement
Et n'ont jamais appris que par moi seulement
Le vrai mystère de ses flammes.
Ceux dont j'anime les esprits
Ont moins d'amour que de mépris
Pour toutes les grandeurs dont la fortune éclate;
Rien comme une beauté ne touche leur désir,
Et vos seules faveurs sont l'unique plaisir
Dont leur espérance se flatte.
Je suis père de la valeur,
Et pour grand que soit un malheur
Que le destin propose aux plus cruelles guerres,
Ceux qui m'ont consulté sont exempts de la peur,
Et si pour toute force ils n'ont qu'une vapeur
Et ne sont armés que de verres.
Le pauvre le plus abattu
Avec l'appui de ma vertu
Sur le front des ennuis fait éclater la joie;

Pour lui tous les graviers sont pleins de diamants,
Et dans le fil terni de ses vieux vêtements
Il ne trouve qu'or et que soie.
Je suis le seul dieu sans pareil
Qui fis voir aux yeux du Soleil
La nature impuissante à produire mon être;
Un si hardi dessein surmonta ses efforts,
Et le maître des dieux lui-même ouvrit son corps
Pour me faire achever de naître.
Sème en cet enfantement
Endura sans étonnement
Que tout le feu du ciel descendît sur la terre;
Et ses mânes contents se vantent aujourd'hui
Qu'au moins de son amour elle brûla celui
Qui la fit brûler du tonnerre.

2. Poésies publiées après sa mort

XXIX

Philandre sur la maladie de Tircis
Les dieux qui frappent aujourd'hui
L'ange à qui j'ai voué ma plume,
Par jalousie ou par coutume
Tâchent à triompher de lui.
C'est leur éternel exercice:
Ils tuèrent jadis Narcisse,
Ils ont fait mourir Cyparis,
Et d'une influence maudite
Dedans les bourbes de Paris
Ont fait choir le sang d'Hippolyte.
Les uns meurent dans le brasier,
Un autre est englouti de l'onde,
Tel aujourd'hui sort de ce monde
Qui n'était pas malade hier.
C'est la bonté, c'est la malice,
La providence et le caprice
Ou de la nature ou des dieux:

Nous ayant faits tels que nous sommes,
Ils deviennent tous envieux
De la prospérité des hommes.
Nous avons des yeux et des mains,
Les dieux ne sont qu'air et nuage;
S'ils veulent avoir un visage,
Ils l'empruntent chez les humains.
Dans leur palais mélancolique
Ne se fait ni bal ni musique,
Ils n'ont ni repos ni sommeil.
Leur plus glorieux avantage
C'est la conduite du Soleil
Qui ne luit que pour notre usage.
Il est vrai que nous sommes mis
Tôt ou tard dans la sépulture,
Mais c'est un effet de nature
Qui ne leur fut jamais permis.
Quand il veut le plus misérable
Trouve son sort si favorable
Qu'il se peut lui-même guérir;
Les dieux, esclaves de la vie,
Ne se sauraient faire mourir
Quand même ils en auraient envie.
Bref, notre sort est assez doux,
Et pour n'être pas immortelle
Notre nature est assez belle
Si nous savons jouir de nous.
Notre mal c'est notre faiblesse,
Rien que nous-mêmes ne nous blesse.
Le sot glisse sur les plaisirs,
Mais le sage y demeure ferme
Attendant que tous ses désirs
Et ses jours aient fini leur terme.
Les plus fortes adversités
Sont changeantes et passagères,
Et toujours la fin des misères

Commence les félicités.
On ne saurait sentir ni feindre
Un sujet de toujours se plaindre.
En nos esprits comme en nos corps
La nature est toujours humaine:
Quand la douleur fait plus d'efforts
Elle finit bientôt la peine.
Votre Tircis n'est plus si mal,
Sa beauté rompt la tyrannie
De cette meurtrière impunie
Qui porte le ciseau fatal.
Ces ardents éclats de lumière
Qui sous leur mourante paupière
Paraissaient presque ensevelis,
S'allument pour tarir nos larmes,
Et ce teint pâle a tant de charmes
Qu'il tient entièrement des lys.
Cette débilité d'accent
En est une plus douce amorce,
Et plus il a perdu de force
Plus il est devenu puissant.
Comme lors d'un temps froid et sombre
Qui déguise avecque son ombre
L'éclat du souverain flambeau,
Il semble que ce beau visage
Afin d'en devenir plus beau
Se soit lavé dans le rivage.
Mais vous que le courage emporte
Aux appas que l'honneur a mis
Devant cette funeste porte
Qui renferme les ennemis,
Quelle santé vous peut défendre
Que la mort ne vous vienne prendre
Partout où vous portez vos pas?
Quel espoir que vous puissiez suivre?
Vous êtes plus près du trépas

Que ceux qui n'ont qu'une heure à vivre.
Prenez pour vous tous les soucis
Où le soin de la mort oblige,
Et plaignez désormais Tircis
De quoi votre danger l'afflige.
Son naturel me persuade
Qu'il n'a plus que l'âme malade
Des hasards qu'il vous voit courir,
Et vraiment la seule aventure
Qui vous pourrait faire mourir,
Pourrait faire sa sépulture.

XXX

Epigramme

Vous commettez un grand abus
En prenant Bordier pour Phébus,
Il est trop mal dans la fortune
Pour souffrir ces comparaisons:
Car Phébus a douze maisons
Et le coquin n'en a pas une.

XXXI

A Monsieur de L. sur la mort de son père
Ode

Ote-toi, laisse-moi rêver.
Je sens un feu se soulever
Dont mon âme est toute embrasée.
O beaux prés, beaux rivages verts,
O grands flambeaux de l'univers,
Que je trouve ma veine aisée!
Belle Aurore, douce Rosée,
Que vous m'allez donner de vers!
Le vent s'enfuit dans les ormeaux,
Et pressant les feuillus rameaux
Abat le reste de la nue;
Iris a perdu ses couleurs;
L'air n'a plus d'ombre, ni de pleurs;
La bergère aux champs revenue,

Mouillant sa jambe toute nue,
Foule les herbes et les fleurs.
Ces longues pluies dont l'hiver
Empêchait Tircis d'arriver
Ne seront plus continuées,
L'orage ne fait plus de bruit,
La clarté dissipe la nuit,
Ses noirceurs sont diminuées,
Le vent emporte les nuées,
Et voilà le Soleil qui luit.
Mon Dieu, que le Soleil est beau!
Que les froides nuits du tombeau
Font d'outrages à la nature!
La mort grosse de déplaisirs,
De ténèbres et de soupirs,
D'os, de vers et de pourriture,
Etouffe dans la sépulture
Et nos forces et nos désirs.
Chez elle les géants sont nains,
Les Mores et les Africains
Sont aussi glacés que le Scythe,
Les dieux y tirent l'aviron,
César comme le bûcheron,
Attendant que l'on ressuscite,
Tous les jours aux bords du Cocyte
Se trouve au lever de Charon.
Tircis, vous y viendrez un jour;
Alors les Grâces et l'Amour
Vous quitteront sur le passage,
Et dedans ces royaumes vains,
Effacé du rang des humains,
Sans mouvement et sans visage,
Vous ne trouverez plus l'usage
Ni de vos yeux ni de vos mains.
Votre père est enseveli,
Et dans les noirs flots de l'oubli

Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne sait rien de votre ennui,
Et ne fût-il mort qu'aujourd'hui,
Puisqu'il n'est plus qu'os et que cendre,
Il est aussi mort qu'Alexandre
Et vous touche aussi peu que lui.
Saturne n'a plus ses maisons
Ni ses ailes, ni ses saisons:
Les destins en ont fait une ombre;
Ce grand Mars n'est-il pas détruit?
Ses faits ne sont qu'un peu de bruit.
Jupiter n'est plus qu'un feu sombre
Qui se cache parmi le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.
Le cours des ruisselets errants,
La fière chute des torrents,
Les rivières, les eaux salées,
Perdront et bruit et mouvement;
Le Soleil insensiblement
Les ayant toutes avalées,
Dedans les voûtes étoilées
Transportera leur élément.
Le sable, le poisson, les flots,
Le navire, les matelots,
Tritons et Nymphes et Neptune
A la fin se verront perclus;
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le char de la Fortune,
Et l'influence de la Lune
Abandonnera le reflux.
Les planètes s'arrêteront,
Les éléments se mêleront
En cette admirable structure
Dont le Ciel nous laisse jouir.
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouïr,
Passera comme une peinture:

L'impuissance de la Nature
Laissera tout évanouir.
Celui qui formant le Soleil
Arracha d'un profond sommeil
L'air et le feu, la terre et l'onde,
Renversera d'un coup de main
La demeure du genre humain
Et la base où le ciel se fonde:
Et ce grand désordre du monde
Peut-être arrivera demain.

XXXII

Va sous les heureux auspices
De la reine fille des eaux;
Ainsi toujours te soient propices
Les regards des frères jumeaux;
Que le dieu puissant qui gouverne
La profonde et sourde caverne
Où les vents demeurent enclos,
Ne laisse aller que le Zéphyre
Dans les voiles de la navire
Qui te va porter sur les flots.
Toi qui tiens un gage si rare,
Orgueilleux et riche vaisseau,
Qui dessus l'élément barbare
Porte ce glorieux fardeau,
Fais que bientôt Virgile arrive
Sain et sauf à la grecque rive,
Et sans faire trop long séjour,
A force de voile et de rame,
Fais que la moitié de mon âme
Soit bientôt ici de retour.
Celui qui le premier du monde,
Forçant les éternelles lois,
Entreprit de bâtir sur l'onde
Une faible maison de bois,
Qui, sans perdre bras ni courage,

A vu combattre en un orage
Les vents d'Afrique et d'Aquilon
Dont les terreurs continuées
Mêlent souvent dans les nuées
Et les vapeurs et le sablon,
Qui pour le frimas et la pluie
Que verse toute une saison,
Ne se déplaît ni ne s'ennuie
Dans l'ordure de sa prison,
Quand il oit du côté de l'Ourse
Murmurer l'orgueilleuse course
De ces vieux tyrans de la mer
Sous qui le flot Adriatique
Tantôt demeure pacifique
Et tantôt fait tout abîmer,
Quand il vit parmi les tempêtes
Les rocs sanglants d'Acrocéron
Et mille monstrueuses bêtes
Qui font leur quête à l'environ,
S'il ne regretta le rivage
Il avait l'esprit bien sauvage:
Au lieu d'un naturel humain
Il avait le coeur d'une Erine,
Au lieu de cuir en la poitrine
Il avait des plaques d'airain.
En vain l'Auteur de la nature
A séparé cet élément,
Qu'il a fait comme une ceinture
Pour nous contenir seulement;
Nos téméraires artifices
Ont inventé des édifices
Par où notre désir mutin
A déjà trouvé des passages
Pour les plus retirés voyages
Où reluit l'espoir du butin.
Il n'est rien que l'audace humaine

Qui se résout à tout souffrir,
Ne délibère et n'entreprenne,
Quelque mal qui se puisse offrir.
L'insolence de Prométhée,
L'orgueil de ce premier athée,
Jusqu'au ciel pillà les autels
Et ravit les flammes célestes
D'où depuis et fièvres et pestes
En ont puni tous les mortels.
Personne auparavant ce crime
D'un puîné ne porta le deuil:
Le cours d'un âge légitime
Nous mettait tous dans le cercueil.
Dédale encore sur la plume
Voulut voir où le jour s'allume;
Hercule fut dans les Enfers
Et pénétrant ces noires caves
En ramena quelques esclaves
Qu'il avait arraché des fers.
Bref, rien ne paraît impossible
A l'entreprise des humains,
Rien n'est si fort inaccessible
Qu'ils n'y puissent jeter les mains.
Les fermes voûtes azurées
Devant nous sont mal assurées:
Notre fureur y veut monter.
C'est aussi pourquoi le tonnerre,
Pour châtier toujours la terre,
Est en la main de Jupiter.

XXXIII

Epigramme à un jeune seigneur fort libéral
Personne n'est fâché du bien
Dont votre sort heureux abonde
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde.
Ainsi le céleste flambeau

Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse première,
N'a jamais eu des envieux,
Car il n'use de sa lumière
Que pour en éclairer nos yeux.

XXXIV

Quatrain

Je naquis au monde tout nu,
Je ne sais combien je vivrai,
Si je n'ai rien quand je mourrai
Je n'aurai gagné ni perdu.

XXXV

Quatrain

Fait par Théophile, n'ayant eu d'un prince qu'un tableau pour récompense de
certains vers

Ce prince est d'étrange nature,
Je ne sais qui diable l'a fait;
Car il ne paye qu'en peinture
Ceux qui le servent en effet.

XXXVI

Epitaphe

De la même, au sieur de Colletet
Que l'image de ce tombeau
Met en désordre mes pensées,
Et que je plains de ce flambeau
Les flammes qui sont éclipsées;
Mais puisque COLLETET est venu réparer
Par des vers éclatants et qui doivent durer
Cette mort et ce feu qui n'ont rien de profane,
Reines, qui m'élevez sur le sacré vallon,
Me conseilleriez-vous de soupirer Diane
Après avoir ouï les soupirs d'Apollon?

XXXVII

Au Roi

Epigramme

Sainte image du Roi des Cieux,

Jeune et victorieux Monarque
Qui donnez de l'envie aux dieux
Et de la terreur à la Parque,
Sans injustice et sans effort
Vous ressuscitez un mort.
Eteignez le feu qu'on m'allume
Et, modérant l'ardeur des lois,
Ne laissez point brûler la plume
Qui n'écrivit que vos exploits.

XXXVIII

Sonnet

A quoi bon me presser tant d'aller à confesse,
Beauté de qui dépend et mon bien et mon mal?
Si je n'approche point le sacré tribunal,
Je montre mon respect plutôt que ma paresse.
Je ne sens point en moi de péché qui me presse.
Je vous aime, Philis, d'un amour sans égal.
L'amour pour le salut n'a rien qui soit fatal,
Et le dire tout bas marquerait ma faiblesse.
J'en parlerai partout, je le dirai tout haut.
Je reconnais pourtant que j'ai quelque défaut
Dont je n'aurai jamais aucune repentance:
Mon crime est que j'enrage et peste en chaque lieu,
Malgré tous mes respects et ma persévérance,
Que vous ne vouliez pas me faire offenser Dieu.

XXXIX

Impromptu

On rapporte de lui [Théophile] qu'étant allé chez un grand Seigneur, il y avait
un homme qu'on disait fou et par conséquent poète, et que Théophile fit cet
impromptu:

J'avouerai avec vous
Que tous les poètes sont fous;
Mais sachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas poètes.

XL

Impromptu

Un jour M. le duc d'Uzès promettait à Théophile de le porter en toute occasion, c'est-à-dire de l'assister de ses services. Notre auteur répondit en cette manière sur-le-champ:

Monseigneur je vous remercie,
Tant d'honneur je n'ai mérité,
Et si de vous j'étais porté
On me prendrait pour le Messie.

XLI

Impromptu

Madame de... le priant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil, il fit cet autre impromptu:

Que me veut donc cette importune?
Que je la compare au Soleil?
Il est commun, elle est commune:
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

XLII

Epigramme

Contre un Juge

Un rapporteur de dur accès
S'en allant juger mon procès,
Je le priaïis d'une humble face.
Alors, lui, d'un sévère front,
Me dit que je me retirasse,
Que sa mule avait le pied prompt.
Tout doucement je me recule
Disant en moi-même tout bas:
Le diable vous emporte pas
Je vous crains plus que votre mule.

XLIII

Epigramme

Tu dis que George est paresseux,
Ton discours est peu véritable,
Car il est toujours parmi ceux
Qui sont des premiers à la table.

XLIV

Epigramme

Un larron conduit et mené
Dans la prison où l'on le loge,
Est sur-le-champ examiné.
Et lui dit, comme on l'interroge:
Hélas! encore ai-je pis fait.
Fais-nous donc, dit le juge, entendre
En quoi tu crois avoir méfait.
De m'être, dit-il, laissé prendre.

XLV

Epigramme

Un certain, sans grande raison,
Ecrit au dessus de sa porte:
Par cet endroit en nulle sorte
Le fou ne passe en ma maison.
Il faut donc, dis-je, que le maître
Entre chez lui par la fenêtre.

XLVI

Epigramme

Vous vous moquez, vieilles croupières,
De ce qu'ainsi nous nous mouillons!
S'il pleuvait du jus des couillons
On vous verrait sous les gouttières.

XLVII

A Monsieur de Liancourt

Entretiens la mélancolie
Dont si joyeusement tu meurs:
Aussi bien est-ce une folie
De croire vaincre ses humeurs.
La tristesse pensive et blême
Ne prend conseil que d'elle-même:
Elle seule entend ses secrets.
Le chagrin jamais ne se lasse,
Et quoi que la raison y fasse,
Elle achève tous ses regrets.
Une profonde rêverie
T'accoutume à ne rien ouïr

Et tu n'as point de fâcherie
Qu'au propos de te réjouir.
N'est-il pas vrai que les études
Te plaisent, et les solitudes?
Que les vers touchent ton esprit?
Je t'en ferai tant que je vive,
Et c'est pour toi que je cultive
Ce bel art que le ciel m'apprit.
Lorsqu'enfin la haine importune
Qui me défend de t'approcher
N'ôtera plus à ma fortune
Ce bonheur qu'elle tient si cher,
Aucun plaisir ne se compare
A celui que je te prépare.
Je quitterai tous mes amis
Et quelque maître que je serve
Mon service est avec réserve
De celui que je t'ai promis.
La force d'une destinée
Qui me tire agréablement
Me tient ainsi l'âme obstinée
A t'aimer éternellement.
Sans toi le ciel m'avait fait naître
Incapable d'avoir un maître.
Prends garde de ne maltraiter
Ma volontaire servitude,
Et jamais ton ingratitude,
Ne te la fasse regretter.
Ce n'est pas qu'il me prenne envie
De me dédire de mes vœux,
Ni de passer jamais ma vie
Qu'avecque toi si tu ne veux.
J'endurerai de ta colère
Auparavant que te déplaire
Comme font les plus bas esprits.
Ne flatte pas trop mon mérite,

Mais aussi jamais ne m'irrite
Par les injures du mépris.
Liancourt, traite moi, de grâce,
Comme un esprit des mieux domptés,
Et de force ni de menace
Ne gouverne mes volontés.
Un fier commandement qui presse
M'oblige moins qu'une caresse:
J'enrage s'il me faut fléchir.
Les liens trop forts je les brise,
Et la rigueur qui me maîtrise
Me conseille de m'affranchir.
Une âme aux crimes endormie,
Qui ne s'émeut d'aucun affront
Et que l'horreur de l'infamie
Ne peut faire changer de front,
Sert à tout et jamais ne pense
Qu'au profit de la récompense.
Dieux qui m'avez voulu donner
Plus d'amour et plus de courage,
Vous savez que le moindre outrage
Est capable de m'étonner.
Mais à quoi cette défiance?
Je parle un peu bien rudement
Et reproche à ma conscience
Des faux soupçons qu'elle dément.
Je n'ai rien qui m'oblige à craindre
Que tes dédains me fassent plaindre.
Je sais que tu me fais l'honneur
De me tenir en quelque estime,
Comme je crois bien légitime
L'espérance de ce bonheur.
Je trouve un soin bien ridicule
De travailler à son renom
Dût-on vaincre le nom d'Hercule
Dont je doute s'il fut ou non.

Après nous il ne faut attendre
Que la pourriture et la cendre.
Achille dont le vieux tombeau
Est de si fraîche renommée,
Quand sa paupière fut fermée
Ne se vit ni vaillant ni beau.
En l'ignorance de notre âge
Les bons esprits ont ce malheur
Qu'on juge mal de leur courage
Fussent-ils fils de la valeur.
On pense que depuis Pompée
Les savants n'ont tiré l'épée,
Et semble un monstre en l'univers
Qui ne se peut croire sans charmes,
Qu'on homme ait pu porter les armes
Et qu'il ait su faire des vers.
Je ne veux pas que les histoires
A nos neveux fassent savoir
Le petit bruit de deux victoires
Que le destin m'a fait avoir.
Quoi qu'on parle, quoi qu'on se taise,
Je n'en suis pas mieux à mon aise;
Et si peu qu'on m'a vu cueillir
Des lauriers au sort de la guerre,
Je veux bien que dessus la terre
Il puisse avecque moi vieillir.
Quand tu seras parmi les anges,
En ces délicieux propos,
Je ne veux point que mes louanges
Divertissent ton doux repos.
Aussitôt je me veux résoudre
A croire que tu n'es que poudre.
Je veux, tant que ton oeil luira,
Que mes écrits le réjouissent;
Mais je veux qu'ils s'ensevelissent
Alors qu'on t'ensevelira.

Mais à quoi ces discours funèbres
Des sépultures et des morts?
C'est boire aux fleuves des ténèbres
Avant que d'en toucher les bords.
Après nous il ne faut attendre
Que la pourriture et la cendre
Achille dont le vieux tombeau
Est de si fraîche renommée,
Quand sa paupière fut fermée
Ne se vit ni vaillant, ni beau.
Tandis que l'apparence est grande
Que notre âge n'arrive pas
A l'heure de payer l'offrande
Que prend l'idole du trépas,
Servons à notre jeune vie:
Aussi bien l'être de la vie
Au tombeau comme nous est mis.
Et quel bon sens ou quelle étude
Nous peut ôter l'incertitude
Du futur qui nous est promis?
Liancourt, je pensais écrire
Huit ou dix vers tant seulement,
Mais comme la fureur m'attire
Je la suis insensiblement.
Comme je n'ai nulle mesure
En l'amitié que je te jure,
J'ai peine de me retenir
En un service qui te plaise:
Car c'est le comble de mon aise
Que l'honneur de t'entretenir.